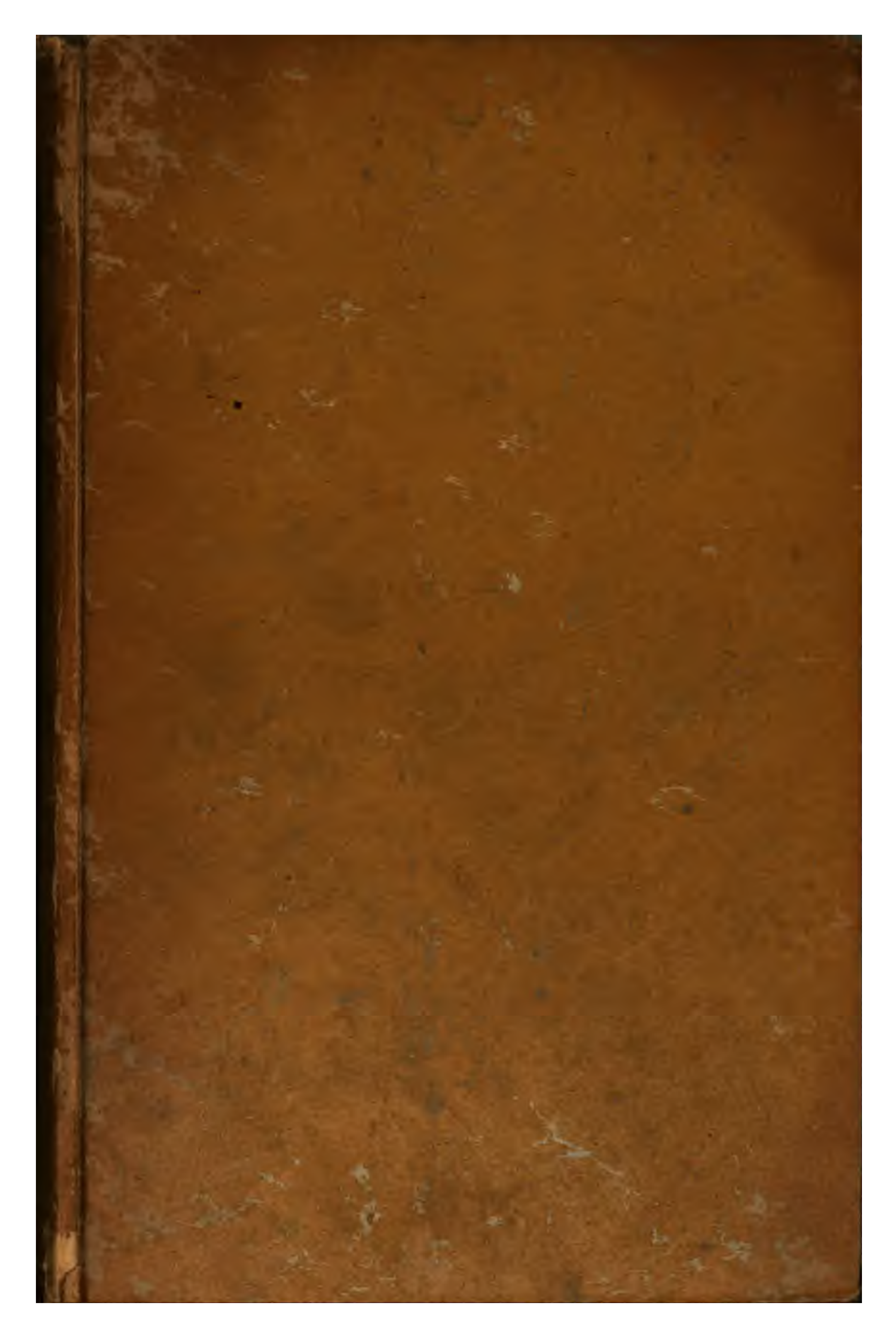



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER.

TOME SIXIÈME.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SCHILLER.

TOME VI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

DON CARLOS,

INFANT D'ESPAGNE.

POÈME DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.
ÉLISABETH DE VALOIS, sa femme.
DON CARLOS, prince royal.
ALEXANDRE FARNÈSE, prince de Parme, neveu du roi.
L'INFANTE CLAIRE-EUGÉNIE, enfant de trois ans.
LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, grande maîtresse de la cour.

LA MARQUISE DE MONDÉJAR, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA COMTESSE DE FUENTÈS, — dames de la reine.

LE MARQUIS DE POSA, chevalier de Malte, LE DUC D'ALBE, LE COMTE DE LERME, commandant des gardes, LE DUC DE FÉRIA, chevalier de la Toison, LE DUC DE MÉDINA-SIDONIA, amiral, DON RAYMOND DE TAXIS, grand maître des postes, — grands d'Espagne.

DOMINGO, confesseur.
LE GRAND INQUISITEUR du royaume.
LE PRIEUR d'une chartreuse.
UN PAGE de la reine.
DON LOUIS MERCADO, médecin de la reine.
DAMES, GRANDS D'ESPAGNE, PAGES, OFFICIERS, GARDES ET AUTRES PERSONNAGES MUETS.

DON CARLOS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les jardins du palais d'Aranjuez.

CARLOS, DOMINGO.

DOMINGO.

Les beaux jours d'Aranjuez tirent à leur fin. Votre altesse royale en partira sans avoir montré un front plus serein ; c'est en vain que nous serons venus ici. Rompez ce mystérieux silence, ouvrez votre cœur au cœur d'un père; le Roi ne saurait acheter trop cher le repos de son fils, de son unique fils. (*Carlos regarde la terre et demeure en silence.*) Le ciel aurait-il refusé d'accomplir encore quelqu'un des désirs du plus favorisé de ses enfans ? J'étais présent lorsque, dans les murs de Tolède, le fier Carlos recevait l'hommage des princes qui s'empressaient à lui baiser la main; et maintenant c'est un seul, un seul suppliant qui met à ses pieds six royaumes. J'étais présent, et je voyais son noble sang colorer ce jeune visage; je voyais son sein agité de royales

pensées ; je voyais son œil enivré éclater de joie et se promener sur le peuple rassemblé. Prince, ce regard disait alors : Je suis satisfait (*Carlos se détourne.*) Ce chagrin calme et solennel que depuis huit mois nous lisons dans vos yeux, ce mystère impénétrable à toute la cour, cette angoisse du royaume, ont déjà, prince, coûté bien des nuits soucieuses à sa majesté, bien des larmes à votre mère.

CARLOS, *se retournant vivement.*

Ma mère! O ciel, puissé-je pardonner à celui qui en a fait ma mère!

DOMINGO.

Prince!

CARLOS, *revenant à lui, et portant la main à son front.*

Révérend père les liens maternels m'ont causé bien des malheurs ; mon premier acte dans la vie, en venant à la lumière du jour, a été la mort de ma mère.

DOMINGO.

Est-il possible, prince? Se peut-il que ce malheur pèse sur votre conscience?

CARLOS.

Et ma nouvelle mère, ne m'a-t-elle pas déjà coûté l'amour de mon père? Déjà mon père m'aimait à peine : tout mon mérite à ses yeux était d'être son fils unique enfant; elle lui a donné une fille. Oh! qui sait ce qui sommeille dans les espaces reculés de l'avenir?

DOMINGO.

Vous vous moquez, prince. L'Espagne entière idolâtre sa reine, et vous ne la regarderiez qu'avec

des yeux de haine ? Son esprit ne vous inspirerait que de la méfiance? Comment, prince, la plus belle femme de l'univers; une reine, et qui fut auparavant votre fiancée? Cela est impossible, prince, cela ne se peut croire, jamais! Celle qui est aimée de tous, Carlos seul ne peut la haïr! Carlos ne saurait être ainsi en contradiction avec lui-même. Prenez garde, prince, qu'elle ne puisse jamais apprendre combien son fils lui est peu favorable; cette nouvelle l'affligerait.

CARLOS.

Le croyez-vous?

DOMINGO.

Votre altesse se rappelle le dernier tournois à Saragosse, où un éclat de lance atteignit le Roi; la Reine était assise avec ses dames, au grand balcon du palais, et regardait le combat. Tout à coup on s'écrie : « Le Roi est blessé. » On court en foule, et des cris confus parviennent à l'oreille de la Reine. « Le prince! » s'écrie-t-elle; et elle veut s'élancer; du haut de ce balcon. « Non, c'est le Roi lui-même. » A cette réponse : « Qu'on fasse venir le médecin, » dit-elle, en reprenant ses sens. (*Après un moment de silence.*) Vous êtes pensif.

CARLOS.

Je m'étonne de trouver tant de légèreté dans le confesseur du Roi, et de lui entendre raconter de si ingénieuses remarques. (*D'un ton sérieux et grave.*) Cependant, j'ai toujours entendu dire que ceux qui épient les démarches et qui font des rapports ont fait plus de mal en ce monde que les assassins armés de poignards et de poison. Vous pouviez, seigneur, vous

épargner cette peine. Si vous attendez des remercîmens, allez vers le Roi.

DOMINGO.

Vous faites très-bien, mon prince, de vous tenir en garde contre les hommes... mais avec discernement. Ne repoussez pas l'ami avec l'hypocrite; mes intentions vous sont favorables.

CARLOS.

Alors ne les laissez pas voir à mon père; autrement votre pourpre....

DOMINGO, *interdit.*

Comment?

CARLOS.

Sans doute; ne vous a-t-il pas promis le premier chapeau dont disposera l'Espagne?

DOMINGO.

Prince, vous raillez.

CARLOS.

Dieu me préserve de railler l'homme redoutable qui peut promettre à mon père le salut ou la damnation.

DOMINGO.

Je ne m'oublierai point, prince, jusqu'à vouloir pénétrer l'auguste secret de vos chagrins. Seulement je prie votre altesse de se souvenir que l'église offre aux angoisses de la conscience un asile où le pouvoir des rois n'a nul accès, où les fautes reposent cachées sous le sceau du sacrement. Vous savez, prince, quelle est ma pensée; j'en ai dit assez.

CARLOS.

Non ! loin de moi de faire une telle épreuve sur le dépositaire !

DOMINGO.

Prince, cette méfiance..... Vous méconnaissez votre plus fidèle serviteur.

CARLOS, lui prenant la main.

Eh bien ! abandonnez-moi ; vous êtes un saint homme, le monde le sait... Cependant, parlons franchement, vous êtes trop occupé pour moi. Votre route pour arriver jusqu'au trône de saint Pierre, est encore bien longue, mon révérend père. Trop savoir pourrait vous embarrasser ; dites cela au Roi qui vous a envoyé.

DOMINGO.

Qui m'a envoyé !....

CARLOS.

Je l'ai dit. Oh ! je le sais bien, trop bien, que je suis trahi dans cette cour.... Je sais que cent yeux sont soldés pour me surveiller ; je sais que le roi Philippe a vendu son fils unique à ses plus vils serviteurs, et que chaque syllabe qu'ils m'ont surprise est payée au délateur plus royalement qu'une bonne action ne l'a jamais été ! Je sais.... Silence.... rien de plus.... mon cœur s'épancherait, et j'en ai déjà trop dit.

DOMINGO.

Le Roi veut être de retour à Madrid avant ce soir ; déjà la cour se rassemble. J'ai l'honneur, prince...

CARLOS.

C'est bon. Je vous suis. (*Domingo sort. Après un*

moment de silence, il continue.) Père digne de pitié, combien ton fils est digne de pitié! Déjà je vois ton cœur saigner des morsures envenimées du soupçon. Ta malheureuse curiosité s'empresse vers la plus terrible des découvertes; et quelle sera ta rage, lorsque tu y seras parvenu!

SCÈNE II.

CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS.

Qui s'approche? Que vois-je, anges protecteurs? cher Rodrigue!

LE MARQUIS.

Cher Carlos!

CARLOS.

Est-il possible? est-il vrai? est-ce réellement toi? Oui, c'est bien toi. Je te presse sur mon cœur, et je sens le tien battre avec force. Oh! maintenant tout va redevenir heureux. Mon âme souffrante est guérie par tes embrassemens : je tiens mon cher Rodrigue dans mes bras.

LE MARQUIS.

Souffrant? votre âme est souffrante? tout va redevenir heureux? quel est donc le malheur qui va finir? Apprenez-moi quel secours j'ai à vous porter.

CARLOS.

Et qui peut te ramener ainsi de Bruxelles, quand je l'espérais si peu? qui dois-je remercier de cette surprise? je le demande. Pardonne, sublime Pro-

vidence, à cet enivrement de la joie! à quel autre que toi, puissance céleste? Tu savais que Carlos avait besoin d'un ange; tu lui envoies celui-ci, et je t'interroge encore!

LE MARQUIS.

Pardon, cher prince, si je ne réponds qu'avec effroi à ces transports passionnés. Ce n'était pas en cet état que je m'attendais à retrouver le fils de don Philippe. Une rougeur extraordinaire enflamme son visage pâli, et ses lèvres tremblent de la fièvre. Que dois-je croire, cher prince? Ce n'est point là le jeune homme au cœur de lion vers qui m'envoie un peuple opprimé, mais héroïque. Car ce n'est plus maintenant Rodrigue, ce n'est plus le compagnon des amusemens du jeune Carlos qui est devant vous : c'est le député de l'humanité toute entière qui vous serre dans ses bras. Ce sont les provinces de Flandre qui vous baignent de leurs larmes, qui vous supplient solennellement de les délivrer. C'en est fait de cette contrée chérie, si Albe, ce servile et impitoyable bourreau du despotisme, se présente devant Bruxelles avec les lois d'Espagne. Sur le glorieux petit-fils de l'empereur Charles repose la dernière espérance de ce noble pays. Il succombe, si ce cœur sublime ne sait plus battre au nom de l'humanité.

CARLOS.

Il succombera!

LE MARQUIS.

Malheur à moi! qu'ai-je entendu?

CARLOS.

Tu parles d'un temps qui a fui. Moi aussi, j'avais

rêvé un Carlos dont le sang bouillonnait, lorsqu'on parlait de la liberté ; mais celui-là n'est plus depuis long-temps. Celui que tu vois n'est plus le Carlos dont tu te séparas à Alcala ; qui, dans un heureux enivrement s'engageait à créer pour l'Espagne un nouvel âge d'or. Ah ! c'était un enthousiasme d'enfant, mais pourtant beau et divin ! C'en est fait de ces rêves !

LE MARQUIS.

Des rêves, princes? Ainsi ce n'étaient que des rêves.

CARLOS.

Laisse-moi pleurer, pleurer à chaudes larmes sur ton cœur, ô mon unique ami ! Je n'ai personne, personne dans ce vaste univers, personne ! Aussi loin que domine le sceptre de mon père, aussi loin que nos vaisseaux ont porté leur pavillon, je n'ai pas une place, pas une où je puisse me soulager par mes larmes ; pas une, hors celle-ci. Ah ! Rodrigue, par tout ce que toi et moi espérons dans le ciel, ne m'exile point de cette place. (*Le marquis se penche sur lui avec émotion.*) Dis-toi bien que j'étais un orphelin que tu as recueilli sur un trône. Je suis fils d'un roi, je ne sais ce qu'on appelle un père. Oh ! s'il est vrai, comme mon cœur me le dit, que parmi des millions d'hommes tu t'es rencontré pour me comprendre ; s'il est vrai que la nature prévoyante a reproduit Rodrigue dans Carlos, et qu'au matin de la vie les fibres délicates de nos cœurs résonnent aux mêmes sons ; si une larme qui soulage ma douleur t'est plus précieuse que toute la faveur de mon père....

LE MARQUIS.

Ah ! plus chère que le monde entier.

CARLOS.

Je suis si profondément tombé, je suis devenu si misérable, qu'il faut que je te reporte aux premières années de notre enfance, que je réclame la dette long-temps oubliée que tu contractas lorsque nous sortions du berceau ; lorsque toi et moi croissions fraternellement comme deux jeunes sauvages, je ne ressentis aucun chagrin de voir mon esprit éclipsé par le tien. Je résolus enfin de t'aimer sans mesure, puisque j'abandonnais l'espérance de t'égaler. D'abord je commençai par t'importuner de mon fraternel amour et de mille tendres soins. Toi, cœur orgueilleux, tu ne me rendais que froideur : souvent j'étais là, et tu ne me voyais même pas. Des larmes pénibles, brûlantes, roulaient dans mes yeux lorsque, me dédaignant, tu pressais dans tes bras des enfans tes égaux. Pourquoi eux seulement ? m'écriais-je avec tristesse : n'ai-je pas aussi un cœur pour toi ? Mais toi, fléchissant avec froideur et gravité le genou devant moi : « Voilà, disais-tu, ce qui est dû au fils d'un roi. »

LE MARQUIS.

Ah ! trêve, prince, à ces souvenirs d'enfance qui me font encore rougir de confusion.

CARLOS.

Je n'avais pas mérité cela de toi ; tu pouvais humilier, déchirer mon cœur, mais jamais m'éloigner de toi : trois fois tu repoussas de toi le prince ; trois fois il revint mendier ton amitié en suppliant,

et te forcer d'accepter la sienne. Un hasard fit ce que Carlos n'avait pu faire; un jour il arriva, dans nos jeux, que ta balle alla frapper à l'œil la reine de Bohème, ma tante : elle crut que ce n'était pas sans dessein, et alla tout en larmes s'en plaindre au Roi; toute la jeunesse du palais fut rassemblée pour avouer le coupable : le Roi jura que cette insolence serait punie d'une manière terrible, fût-ce sur son propre fils. Aussitôt je t'aperçus ; tu te tenais interdit et à l'écart; alors je m'avançai et me jetai aux pieds du Roi : C'est moi, moi, qui ait fait la faute, m'écriai-je; accomplis ta vengeance sur ton fils !

LE MARQUIS.

Ah ! prince, que me rappelez-vous ?

CARLOS.

Le Roi tint sa menace devant toute la cour, devant une foule émue de pitié; ton Carlos fut châtié comme un esclave. Je te regardais, et je ne pleurais pas; la douleur me faisait grincer les dents, mais je ne pleurais point. Le sang d'un royal enfant coulait outrageusement sous d'impitoyables verges; je te regardais, et je ne pleurais point : tu t'approches en sanglotant, et tu tombes évanoui à mes pieds.—Oui, oui, t'écrias-tu, mon orgueil est vaincu; je m'acquitterai quand tu seras roi.

LE MARQUIS, lui prenant la main.

Oui, Carlos, je le ferai. Ce serment de l'enfant, l'homme le renouvelle; je m'acquitterai; peut-être mon tour est-il venu ?

CARLOS.

Maintenant, maintenant : oh ! ne tarde plus ! main-

tenant le moment est venu, le temps est arrivé de t'acquitter; j'ai besoin d'amitié. Un horrible secret consume mon cœur; il faut, il faut qu'il en sorte; je veux lire sur ton visage pâlissant l'arrêt de ma mort. Écoute, tremble, ne me réponds rien : j'aime ma mère.

LE MARQUIS.

O mon Dieu!

CARLOS.

Non! je ne veux point être épargné : parle, parle, afin que, dans ce vaste univers, personne ne soit aussi misérable que moi : parle, ce que tu peux me dire, je l'ai déjà deviné; le fils aime sa mère, la morale de ce monde, l'ordre de la nature, les lois de Rome condamnent cette passion; mes désirs attentent horriblement aux droits de mon père; je le sens, et cependant j'aime. Cette route ne conduit qu'à la folie ou à l'échafaud; j'aime sans espérance, criminellement, avec les angoisses de la mort et au péril de la vie. Je le vois, et cependant j'aime.

LE MARQUIS.

La Reine sait-elle cette passion?

CARLOS.

Pouvais-je la lui découvrir? Elle est femme de Philippe, elle est reine, et nous sommes sur le sol de l'Espagne : surveillée par la jalousie de mon père, enfermée dans les liens de l'étiquette, comment pouvais-je approcher d'elle sans témoins? Huit mois se sont écoulés, huit mois de l'enfer, depuis que mon père m'a rappelé de mes études, depuis que je suis condamné à la voir chaque jour, et

à rester muet comme le tombeau : huit mois de l'enfer, Rodrigue! Depuis que ce feu brûle dans mon sein, mille fois le terrible aveu a erré sur mes lèvres; mais l'horreur et la honte le repoussaient dans mon cœur. O Rodrigue, un instant rapide, me trouver seul avec elle....

LE MARQUIS.

Hélas! et votre père, prince?

CARLOS.

Malheureux! pourquoi me rappeler à son idée? Parle-moi de toutes les terreurs de la conscience; ne me parle pas de mon père.

LE MARQUIS.

Vous haïssez votre père?

CARLOS.

Non, non, je ne hais point mon père; mais la terreur, l'anxiété d'un criminel me saisissent à ce nom redoutable : qu'y puis-je faire, si une éducation d'esclave a brisé dans mon jeune cœur les tendres germes de l'amour? J'avais six ans lorsque pour la première fois parut à mes yeux l'homme redouté qu'on me dit qui était mon père : c'était un matin, où il venait de signer, debout, quatre sentences de mort. Depuis ce jour, je ne l'ai revu que lorsque, pour quelque faute, on me menaçait d'une punition. — O Dieu! ici je sens que je m'abandonne à l'amertume, laissons, laissons ce sujet.

LE MARQUIS.

Non, prince, il faut aujourd'hui tout avouer : les paroles soulagent un cœur souffrant et oppressé.

CARLOS.

Souvent j'ai lutté contre moi-même; souvent au milieu de la nuit, pendant que mes gardes dormaient, je me suis prosterné, en pleurant à chaudes larmes, devant l'image de la sainte reine des cieux: je l'ai suppliée de rendre mon cœur plus filial; mais je me relevais sans être exaucé. Hélas! Rodrigue, explique-moi cet étrange mystère de la Providence; pourquoi entre mille pères m'a-t-elle donné celui-là? et à lui, pourquoi ce fils, entre mille autres meilleurs? Le cercle de la nature ne renferme pas deux différences plus incompatibles. Comment pourrait-elle unir par un lien sacré les deux extrêmes de l'espèce humaine, lui et moi? Sort effroyable! pourquoi cela est-il ainsi? Pourquoi deux hommes qui s'éviteront éternellement se renontrent-ils avec horreur dans une même affection? Tu vois, Rodrigue, deux astres ennemis qui, dans tout le cours des temps, se rencontrant une fois à la conjonction de leur orbite, se heurtent avec fracas, puis s'écartent l'un de l'autre pour l'éternité.

LE MARQUIS.

Je prévois un moment déplorable.

CARLOS.

Et moi, des rêves affreux me poursuivent comme les furies de l'abîme; le doute livre mon âme pure à d'épouvantables projets; une misérable sagacité m'entraine dans des labyrinthes de sophismes, jusqu'à ce qu'enfin je m'arrête, incertain, sur le bord escarpé de l'abîme. O Rodrigue, si je désapprenais à voir en lui un père? Rodrigue, je vois par la pâleur

mortelle de ton visage, que tu m'as compris; si je désapprenais à voir en lui un père, que serait le roi pour moi?

LE MARQUIS, après un moment de silence.

Oserai-je adresser une prière à mon cher Carlos? Quelle que soit votre volonté pour agir, promettez-moi de ne rien entreprendre sans votre ami. Me le promettez-vous?

CARLOS.

Tout ce que ton amitié ordonnera, tout. Je me jette entièrement dans tes bras.

LE MARQUIS.

On dit que le Roi va retourner à la ville : le temps est court; si vous souhaitez entretenir la Reine en secret, ce ne peut être qu'à Aranjuez; le calme de ce lieu, les habitudes moins contraintes de la campagne, sont favorables.

CARLOS.

C'était aussi mon espérance; mais, hélas! elle a été vaine.

LE MARQUIS.

Elle n'est pas entièrement perdue : je vais sur-le-champ me présenter chez elle. Est-elle encore en Espagne, telle que je l'ai connue à la cour de Henri? Alors je lui trouverai une âme confiante. Pourrai-je lire dans ses yeux quelle espérance doit avoir Carlos? sera-t-elle disposée à cet entretien?.... Il faudra écarter ses dames.

CARLOS.

La plupart me sont dévouées; surtout madame de Mondéjar, dont le fils sert dans mes pages.

LE MARQUIS.

D'autant mieux : tenez-vous ici près, et paraissez, prince, aussitôt que je vous en donnerai le signal.

CARLOS.

Oui, oui; mais promptement.

LE MARQUIS.

Je ne perdrai pas un instant; ainsi; prince, au revoir.

(Ils sortent par deux côtés différens.)

SCÈNE III.

Une campagne agréable. Une allée la traverse, et conduit au pavillon de la Reine.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, LA PRINCESSE D'ÉBOLI et LA MARQUISE DE MONDÉJAR. (Elles arrivent par l'allée.)

LA REINE, à la marquise.

Je veux que vous soyez près de moi, marquise; l'œil radieux de la princesse m'a bravée tout ce matin; voyez, elle sait à peine cacher la joie qu'elle a de quitter la campagne.

ÉBOLI.

Je ne puis nier à la Reine que je reverrai Madrid avec un grand plaisir.

MONDÉJAR.

Votre majesté ne sera-t-elle pas de même? avez-vous tant de regret de vous séparer d'Aranjuez?

LA REINE.

De... cette belle contrée, tout au moins. Je suis ici comme dans ma sphère : j'ai depuis long-temps choisi ce lieu charmant pour objet d'affection ; il me rappelle ma terre natale et les joies de mes jeunes années ; j'y retrouve les jeux de mon enfance et l'air de ma chère France : ne me le reprochez pas ; chacun a de l'affection pour sa patrie.

ÉBOLI.

Combien ce lieu est solitaire ! il est triste à mourir. on se croirait à la Trappe.

LA REINE.

Tout au contraire, c'est Madrid qui est mortel. — Que dites-vous sur cela, duchesse ?

OLIVARÈS.

Je suis d'opinion, madame, que, depuis qu'il y a des rois en Espagne, l'usage est de passer un mois ici, un mois au Pardo, et l'hiver à Madrid.

LA REINE.

Oui, duchesse. Vous savez qu'entre nous il n'y a jamais de différens.

MONDÉJAR.

Et comme Madrid va être animé ! La place Mayor est déjà disposée pour un combat de taureaux, et l'on nous a promis des auto-da-fé.

LA REINE.

Promis ! Est-ce ma bonne Mondéjar qui parle ainsi ?

MONDÉJAR.

Pourquoi non? Ne sont-ce pas des hérétiques qu'on voit brûler?

LA REINE.

J'espère que ma chère Éboli pense autrement.

ÉBOLI.

Moi? Je prie votre majesté de ne pas me tenir pour plus mauvaise chrétienne que la marquise de Mondéjar.

LA REINE.

Hélas! j'oublie où je suis. Parlons d'autre chose. Nous parlions de la campagne, je crois; ce mois m'a semblé bien court; il a passé avec une rapidité étonnante. Je m'étais promis beaucoup, beaucoup de plaisir de ce séjour; et je n'ai pas trouvé ce que j'espérais. En est-il ainsi de toutes les espérances? Je ne puis trouver cependant un souhait qui n'ait été accompli.

OLIVARÈS.

Princesse Éboli, vous ne nous avez point dit encore si Gomez pouvait espérer, si nous le saluerons bientôt comme votre époux?

LA REINE.

Oui, vous m'y faites songer, duchesse. (*A la princesse.*) On m'a priée de l'appuyer auprès de vous; mais comment le pourrais-je? L'homme que je voudrais donner à ma chère Éboli doit être digne d'elle.

OLIVARÈS.

Il l'est, madame; c'est un homme de mérite, un homme que notre auguste monarque a distingué et honoré de sa royale faveur.

LA REINE.

Cela est fort heureux pour lui. Mais je voulais savoir s'il est capable d'aimer, et s'il mérite de l'être. Éboli, c'est à vous que je le demande.

ÉBOLI reste un moment muette et troublée, les yeux fixés en terre; enfin elle se jette aux pieds de la Reine.

Généreuse reine, ayez pitié de moi; au nom de Dieu, faites que je ne sois pas sacrifiée.

LA REINE.

Sacrifiée? cela suffit, levez-vous. C'est un triste sort que d'être sacrifiée, je vous crois; levez-vous. Y a-t-il long-temps que vous rejetez les soins du comte?

ÉBOLI, se relevant.

Plusieurs mois; le prince était encore à l'université.

LA REINE, avec surprise, et la regardant d'un œil pénétrant.

Et savez-vous bien vous-même par quels motifs?

ÉBOLI, avec vivacité.

Jamais cela ne sera, madame, par mille motifs; jamais!

LA REINE, avec gravité.

Plus d'un, c'est déjà trop; il ne peut vous plaire, en voilà assez; n'en parlons plus. (*Aux autres dames.*) Je n'ai pas encore vu l'Infante aujourd'hui. Marquise, allez me la chercher.

OLIVARÈS, regardant à sa montre.

Ce n'est pas encore l'heure, madame.

LA REINE.

Ce n'est pas l'heure encore où il m'est permis d'être

mère? Cela est triste; cependant n'oubliez pas de m'avertir quand l'heure sera venue.

(Un page vient, et parle bas à la grande maîtresse, qui s'approche ensuite de la reine.)

OLIVARÈS.

Madame, le marquis de Posa.

LA REINE.

Posa?

OLIVARÈS.

Il arrive de France et des Pays-Bas, et sollicite la faveur de remettre des lettres de la reine-mère.

LA REINE.

Et cela est-il permis?

OLIVARÈS, réfléchissant.

Dans les ordres que j'ai reçus, on n'a point prévu le cas particulier d'un grand d'Espagne qui, revenant d'une cour étrangère, viendrait présenter des lettres à la reine d'Espagne dans ses jardins.

LA REINE.

Alors je vais oser cela à mes risques et périls.

OLIVARÈS.

Mais votre majesté permettra que je me tienne éloignée?

LA REINE.

Comme vous le voudrez, duchesse.

(La grande maîtresse se retire. La reine fait signe au page, qui sort aussitôt.)

SCÈNE IV.

LA REINE, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA MARQUISE DE MONDÉJAR et LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE.

Soyez le bienvenu, chevalier, sur la terre d'Espagne.

LE MARQUIS.

Jamais avec un plus juste orgueil je ne l'ai nommée ma patrie.

LA REINE, à ses deux dames.

C'est le marquis de Posa, qui au tournois de Rheims, rompit une lance avec mon père et fit trois fois triompher mes couleurs. Il est le premier de sa nation qui m'apprit à sentir la gloire d'être reine d'Espagne. (*Se tournant vers le marquis.*) Lorsque nous nous vîmes pour la dernière fois au Louvre, chevalier, vous n'imaginiez pas qu'un jour je vous recevrais en Castille.

LE MARQUIS.

Non, grande Reine; je n'imaginais pas que la France renonçât en notre faveur à la seule chose que nous pussions lui envier.

LA REINE.

La seule! orgueilleux Espagnol, et vous dites cela à une fille de la maison de Valois!

LE MARQUIS.

J'ose parler ainsi, madame, maintenant qu'elle nous appartient.

LA REINE.

Vos voyages, à ce que j'apprends, vous ont aussi conduit en France. Que me rapportez-vous de mon auguste mère et de mes frères chéris?

LE MARQUIS *lui présente des lettres.*

J'ai trouvé la reine-mère souffrante et détachée de tous les plaisirs du monde, hormis de savoir sa royale fille heureuse sur le trône d'Espagne.

LA REINE.

Elle doit l'être de se voir ainsi présente à la tendre pensée d'une famille chérie dont le doux souvenir... Vous avez visité bien d'autres cours dans vos voyages, chevalier; vous avez vu des pays différens, des mœurs diverses; et maintenant pensez-vous à vivre pour vous-même dans votre patrie? Aussi grand prince, dans votre tranquille demeure, que le roi Philippe sur son trône; en esprit libre, en philosophe... je doute que vous puissiez vous plaire à Madrid; on est cependant fort... calme à Madrid.

LE MARQUIS.

Et c'est un avantage dont ne jouit pas tout le reste de l'Europe.

LA REINE.

C'est ce qu'on dit. J'ai presque perdu le souvenir des affaires du monde. (*A la princesse d'Éboli.*) Il me semble, princesse d'Éboli, que je vois une jacinthe en fleurs. — Voulez-vous me la donner. (*La princesse s'éloigne un peu; la Reine parle plus bas au marquis.*) Chevalier, ou je me trompe beaucoup, ou votre arrivée à la cour a fait un heureux.

LE MARQUIS.

J'ai retrouvé bien triste quelqu'un qu'une seule chose au monde pourrait rendre content.

(La princesse revient avec la fleur.)

ÉBOLI.

Puisque le chevalier a vu tant de pays, il doit avoir à nous raconter beaucoup de choses dignes d'intérêt?

LE MARQUIS.

Sans doute; chercher les aventures est, comme on sait, un des devoirs des chevaliers : le plus sacré de tous, c'est de secourir les dames.

MONDÉJAR.

Contre les géans! mais il n'y a plus de géans.

LE MARQUIS.

Le pouvoir, pour le faible, est toujours un géant.

LA REINE.

Le chevalier a raison. Il n'y a plus de géans, mais il n'y a point non plus de chevaliers.

LE MARQUIS.

Dernièrement encore, à mon retour de Naples, je fus témoin d'une aventure fort touchante, qui me fit contracter amitié avec le légat du pape. Si je ne craignais pas de fatiguer votre majesté, je la lui conterais.

LA REINE.

Puis-je hésiter? la curiosité de la princesse ne peut se cacher. Ainsi au fait; et moi aussi j'aime beaucoup les aventures.

LE MARQUIS.

Deux nobles maisons de la Mirandole, fatiguées des jalousies et des longues inimitiés dont elles avaient hérité de siècle en siècle, depuis les Guelfes et les Gibelins, résolurent de conclure une éternelle paix et de s'unir par les doux liens d'une alliance. Fernando, fils de la sœur du puissant Pietro, et la céleste Mathilde, fille de Colonna, furent désignés pour former le nœud fortuné de cette union. Jamais la nature n'avait mieux formé deux nobles cœurs l'un pour l'autre; jamais le monde n'avait eu à applaudir un choix plus heureux. Fernando n'avait encore adoré que l'image de son aimable fiancée : combien Fernando tremblait de ne pas trouver ce que son attente inquiète n'osait croire semblable à ce beau portrait! Enchaîné par ses études à Padoue, Fernando n'attendait plus que l'heureux moment où il lui serait permis de venir déposer aux pieds de Mathilde le premier hommage de l'amour. (*La Reine devient plus attentive : le marquis, après un moment de silence, continue son récit, qu'il adresse, autant que le permet la présence de la Reine, à la princesse d'Éboli.*) A ce moment, la main de Piétro devient libre par la mort de sa femme. Le vieillard, avec une ardeur de jeune homme, écoute avidement la voix de la renommée qui publie la beauté de Mathilde : il vient, il voit, il aime. Cette passion nouvelle étouffe l'affection de parenté. L'oncle épouse la fiancée de son neveu, et consacre ce larcin aux autels.

LA REINE.

Et que résolut Fernando?

LE MARQUIS.

Ignorant ce changement terrible, il arrive sur les ailes de l'amour, et tout enivré. Son coursier rapide atteint les portes de la ville durant la nuit. Un bruit joyeux de danse et d'instrumens qui retentit hors du palais illuminé, le frappe tout à coup. Effrayé, il monte les degrés, et se trouve, inconnu, au milieu d'une salle de fête où, parmi la foule bruyante des convives, Piétro était assis. Un ange était à ses côtés, un ange bien connu de Fernando, un ange qui jamais dans ses songes même ne lui était apparu si éclatant. Un seul coup d'œil lui montre ce qui avait dû être à lui, lui montre ce qu'il a perdu pour toujours.

ÉBOLI.

Malheureux Fernando!

LA REINE.

L'aventure est-elle ainsi terminée? elle doit être terminée.

LE MARQUIS.

Pas entièrement encore.

LA REINE.

N'avez-vous pas dit que Fernando était votre ami?

LE MARQUIS.

Je n'en ai pas de plus cher.

ÉBOLI.

Continuez donc votre récit, chevalier.

LE MARQUIS.

Il sera fort triste, et ce souvenir renouvelle ma douleur. Laissez-moi le finir là.

(Chacun se tait.)

LA REINE, s'adressant à la princesse d'Éboli.

Me sera-t-il enfin permis d'embrasser ma fille? Princesse, amenez-la moi. (*La princesse s'éloigne. Le marquis fait signe à un page, qui se tenait dans l'éloignement et qui disparaît sur-le-champ. La Reine ouvre les lettres que le marquis lui a remises, et paraît surprise. Pendant ce temps, le marquis parle bas et avec précipitation à la marquise de Mondéjar. La Reine, après avoir lu les lettres, se retourne vers le marquis et le regarde d'un œil curieux.*) Vous ne nous avez rien dit de Mathilde. Peut-être ne sait-elle pas quelles sont les souffrances de Fernando?

LE MARQUIS.

Personne n'a encore sondé le cœur de Mathilde: les grandes âmes souffrent en silence.

LA REINE.

Vous regardez autour de vous; qui cherchez-vous des yeux?

LE MARQUIS.

Je pense combien serait heureux à ma place quelqu'un que je n'ose nommer.

LA REINE.

A qui la faute, s'il n'y est pas?

LE MARQUIS, vivement.

Comment! oserai-je bien interpréter ces paroles à mon gré? Trouverait-il son pardon, s'il paraissait maintenant?

LA REINE, effrayée.

Maintenant, marquis, maintenant? Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Pourrait-il espérer ? Pourrait-il ?...

LA REINE, avec un trouble croissant.

Vous m'effrayez, marquis ; mais il ne sera pas...

LE MARQUIS.

Il est déjà ici.

SCÈNE V.

LA REINE, CARLOS.

(Le marquis de Posa et la marquise de Mondéjar se retirent dans l'éloignement.)

CARLOS, se jetant aux pieds de la Reine.

Le moment est enfin venu, et Carlos ose presser cette main chérie.

LA REINE.

Quelle démarche ! quelle coupable et audacieuse surprise ! Levez-vous ! on nous voit ; ma suite est ici près.

CARLOS.

Je ne me lèverai point ; je veux rester ici à genoux, demeurer en ces lieux dans un éternel ravissement : j'y suis enraciné à jamais.

LA REINE.

Insensé ! à quelle audace vous porte ma bonté ? Eh quoi ! savez-vous que c'est à une reine, que c'est à une mère que vous adressez ce langage téméraire ? Savez-vous que par moi, par moi-même, le Roi sera instruit...

CARLOS.

Et que je devrai périr ! qu'on m'entraînera d'ici

sur l'échafaud ! Un instant passé dans le paradis ne sera pas trop acheté par la mort.

LA REINE.

Et votre reine ?

CARLOS *se relève.*

Dieu ! Dieu ! je me retire. Ne le dois-je pas lorsque vous l'exigez ? Mère ; mère, que vous vous jouez cruellement de moi ! Un signe, un seul coup d'œil, un mot de votre bouche peuvent m'ordonner d'exister ou de finir. Que voulez-vous qui soit fait ? De quoi peut-on disposer sous le ciel que je ne me hâte de vous sacrifier, dès que vous le souhaiterez ?

LA REINE.

Fuyez...

CARLOS.

O Dieu !

LA REINE.

C'est la seule chose, Carlos, dont mes larmes vous conjurent. Fuyez, avant que mes dames, avant que mes geôliers ne surprennent vous et moi ensemble, et que cette grande nouvelle soit venue aux oreilles du Roi.

CARLOS.

J'attends mon sort : la vie ou la mort. Eh quoi ! j'aurais donc réuni mes espérances sur cet instant unique, où enfin je vous trouve sans témoins, pour qu'une fausse terreur me ravisse le but ! Non, Reine, le monde pourrait tourner cent fois, mille fois sur ses pôles, avant que le destin m'accordât de nouveau cette faveur.

LA REINE.

Aussi ne doit-elle plus revenir de toute l'éternité. Malheureux ! que voulez-vous de moi ?

CARLOS.

O Reine ! j'ai lutté, lutté plus qu'aucun mortel ne pourrait le faire : Dieu m'en est témoin. O Reine ! ce fut envain ! Mon courage héroïque est sans force : je succombe.

LA REINE.

Rien de plus, au nom de mon repos.

CARLOS.

Vous étiez à moi : à la face de l'univers vous me fûtes promise par deux puissans royaumes ; vous fûtes reconnue à moi par le ciel et la nature ; et Philippe, Philippe vous a dérobée à moi !

LA REINE.

Il est votre père.

CARLOS.

Votre époux !

LA REINE.

Il vous donne le plus grand empire du monde pour héritage.

CARLOS.

Et vous pour mère !

LA REINE.

Grand Dieu ! vous êtes en délire !

CARLOS.

Et sait-il quel trésor il possède ? a-t-il un cœur à apprécier, à sentir le vôtre ? Je ne me plaindrais pas, non, j'oublierais l'ineffable bonheur dont j'au-

rais joui avec vous, si seulement lui était heureux : il ne l'est pas, c'est là mon infernale souffrance; il ne l'est pas, et jamais ne le sera. Tu m'as ravi mon paradis, et seulement pour l'anéantir dans les bras de Philippe.

LA REINE.

Horrible pensée !

CARLOS.

Oh! je sais qui a tramé cette union; je sais comment Philippe peut aimer et rendre des soins! Qu'êtes-vous dans ce royaume? Écoutez-moi. Êtes-vous régente? Non. Comment Albe pourrait-il gouverner si vous étiez régente? La Flandre serait-elle mise en sang pour sa croyance?... Seriez-vous la femme de Philippe? Impossible! je ne le puis croire. Une femme possède le cœur de son époux... et à qui est le sien? Et lorsque peut-être, dans l'ardeur de la fièvre, quelque tendresse lui échappe, n'en demande-t-il point pardon à son sceptre et à ses cheveux gris?

LA REINE.

Qui vous a dit que mon sort fût digne de compassion aux côtés de Philippe?

CARLOS.

Mon cœur, qui sent avec transport qu'à mes côtés il eût été digne d'envie.

LA REINE.

Homme vain! et si mon cœur me disait le contraire? si la tendresse respectueuse de Philippe, si l'expression muette de son amour, pénétraient plus avant dans mon âme que l'audacieux langage de son

orgueilleux fils? si les égards empressés d'un vieillard......

CARLOS.

C'est autre chose... Alors... alors, pardonnez; je ne savais pas... je ne savais pas que vous aimiez le Roi.

LA REINE.

L'honorer est mon devoir... mon contentement.

CARLOS.

N'avez-vous jamais aimé?

LA REINE.

Étrange question!

CARLOS.

Vous n'avez jamais aimé?

LA REINE.

Je n'aime plus.

CARLOS.

Est-ce votre cœur, est-ce votre serment qui l'ordonne?

LA REINE.

Laissez-moi, prince, et ne tenez plus de semblables discours.

CARLOS.

Est-ce votre cœur, est-ce votre serment qui l'ordonne?

LA REINE.

C'est mon devoir. Malheureux! quel triste examen d'une destinée à laquelle vous et moi devons obéir!

CARLOS.

Nous devons... nous devons obéir!

LA REINE.

Comment? que signifie ce ton solennel?

CARLOS.

Que Carlos ne sait point placer le devoir où peut se placer la volonté ; que Carlos ne sait point demeurer l'homme le plus infortuné de ce royaume, lorsqu'il n'en coûterait que le renversement des lois pour qu'il en fût le plus heureux.

LA REINE.

Ai-je bien entendu ? vous espérez encore ? Vous osez espérer encore, lorsque tout, tout est déjà perdu ?

CARLOS.

Il n'y a rien de perdu que par la mort.

LA REINE.

Vous espérez de moi, de votre mère... ? (*Elle le regarde long-temps avec pénétration, puis elle reprend avec une dignité sévère :*) Et pourquoi pas ? Un roi, à son avénement, peut davantage encore ; il peut détruire par la flamme les dernières volontés des morts, renverser leurs images ; il peut même... qui l'en empêche ? arracher à leur repos éternel les corps qui gissent à l'Escurial, les traîner à la lumière du soleil, jeter au vent leur sainte poussière, et enfin, pour dignement accomplir...

CARLOS.

Au nom des dieux, ne poursuivez pas.

LA REINE.

Et enfin prendre sa mère pour épouse.

CARLOS.

Fils maudit ! (*Il demeure un moment immobile et muet.*) C'en est fait, maintenant c'en est fait... Je

vois maintenant avec évidence et clarté ce qui devait pour toujours, pour toujours, me demeurer caché! Vous êtes perdue pour moi... perdue... perdue pour toujours!... le sort en est jeté... vous êtes perdue pour moi... Ah! cette pensée, c'est l'enfer; un autre vous posséder, c'est l'enfer! Malheur! je ne me connais plus, et mes nerfs sont prêts à se rompre.

LA REINE.

Ah! cher Carlos, si digne de pitié!... Je sens, je sens toute entière cette douleur indéfinissable qui bouillonne aujourd'hui dans votre sein. Comme votre amour, votre désespoir est infini; le vaincre sera aussi une gloire infinie; triomphez-en, jeune héros; le prix de cet austère et sublime combat est digne du jeune homme dont le cœur a hérité les vertus de tant de royaux ancêtres. Souvenez-vous d'eux, noble prince.... Le petit-fils du grand Charles entreprend de combattre ce qui ôte tout courage aux enfans des autres hommes.

CARLOS.

Il est trop tard; ô mon Dieu! il est trop tard.

LA REINE.

Pour être un homme! O Carlos! combien sera grande notre vertu, lorsqu'elle aura dompté notre cœur! La Providence vous a placé haut... plus haut, prince, que des millions de vos semblables. Partiale pour son favori, elle lui a donné ce qu'elle ôte à d'autres, ce qu'elle refuse à des millions. Méritait-il donc, dès le sein de sa mère, de valoir plus que nous autres mortels? Allons, acquittez la bienveillance

du ciel, méritez d'être au-dessus de tout l'univers, sacrifiez ce que nul ne sait sacrifier.

CARLOS.

Je sais ce que je puis : pour combattre, j'ai une force héroïque; je n'en ai aucune pour me résigner.

LA REINE.

Avouez-le, Carlos, il y a de l'arrogance, de l'amertume et de l'orgueil dans les vœux que vous adressez avec tant de fureur à votre mère. L'amour, le cœur que vous m'offrez avec tant de prodigalité, appartiennent à l'empire que vous aurez à gouverner. Prenez garde, vous dissipez les trésors d'une tutelle qui vous est confiée. L'amour est votre grande puissance; jusqu'ici il s'est égaré vers votre mère; reportez-le, oui, reportez-le vers vos royaumes à venir; éprouvez-le, non comme un remords poignant, mais comme un céleste contentement : Élisabeth fut votre premier amour, que l'Espagne soit le second. Avec quelle satisfaction je cède à cette affection plus sainte!

CARLOS, en proie à son émotion, se jette aux pieds de la Reine.

Que vous êtes sublime, céleste créature! oui, tout ce que vous souhaitez, je le ferai... oui, cela sera. (*Il se relève.*) Oui, je suis dans vos mains toutes-puissantes, je le jure, je le jure à vous, je le jure pour toujours... O ciel! non, un éternel silence ne sera pas un éternel oubli!

LA REINE.

Comment pourrais-je exiger de Carlos ce que, moi-même, je ne voudrais pas obtenir?

LE MARQUIS, accourant par l'allée.

Le Roi!

LA REINE.

Dieu!

LE MARQUIS.

Fuyez, prince! fuyez de ce lieu!

LA REINE.

Ses soupçons seront terribles s'il l'aperçoit.

CARLOS.

Je reste.

LA REINE.

Et alors qui sera la victime?

CARLOS, prenant le marquis par le bras.

Allons, allons, viens Rodrigue. (*Il s'éloigne et revient encore une fois.*) Que puis-je emporter avec moi?

LA REINE.

L'amitié de votre mère.

CARLOS.

L'amitié! ma mère!

LA REINE.

Et les larmes des Provinces-Unies.

(Elle lui donne des lettres. Carlos et le marquis sortent. La Reine cherche ses dames d'un œil inquiet, et n'en aperçoit aucune. Comme elle va se retirer, le Roi paraît.)

SCÈNE VI.

LE ROI, LA REINE, le duc d'ALBE, le comte de LERME, DOMINGO, quelques dames et quelques grands qui restent dans l'éloignement.

LE ROI, après avoir regardé autour de lui avec surprise, et gardé un moment le silence.

Seule, madame! pas une de vos dames pour vous accompagner! cela me surprend. Où sont vos femmes?

LA REINE.

Sire... mon époux...

LE ROI.

Pourquoi seule? on aura à me rendre un compte sévère de cette négligence impardonnable. Qui était de service près de la Reine? qui devait aujourd'hui être près d'elle?

LA REINE.

Ne soyez point irrité, sire. C'est moi seule qui suis coupable; c'est par mon ordre que la princesse d'Éboli s'est éloignée.

LE ROI.

Par votre ordre?

LA REINE.

Pour ordonner de m'apporter l'Infante que je désirais voir.

LE ROI.

Et pourquoi toute votre suite est-elle éloignée? ceci n'excuse que la première dame. Où était la seconde?

MONDÉJAR, qui pendant ce temps-là est revenue, et qui s'est mêlée aux autres dames, s'approche.

Sire, je sens que je suis blâmable.

LE ROI.

Je vous accorde dix ans pour y penser loin de Madrid.

(La marquise se retire en pleurant. Chacun se tait. Tous les yeux se portent avec surprise sur la Reine.)

LA REINE.

Marquise, qui pleurez-vous? (*Au roi.*) Si j'ai commis une faute, sire, la couronne que je porte et que je n'ai jamais recherchée, aurait dû au moins me défendre de l'affront. Existe-t-il dans ce royaume une loi qui traduise en justice les filles de roi? la contrainte seule veille-t-elle sur les femmes espagnoles? un témoin les garde-t-il mieux que leur vertu? Maintenant, sire, pardon. Je ne suis pas habituée à voir ceux qui m'ont servie avec joie me quitter dans les larmes. Mondéjar (*elle détache sa ceinture et la donne à la marquise*), le Roi vous a réprimandée, mais non pas moi; ainsi acceptez ce gage de ma faveur. Dès à présent, quittez ce royaume; vous ne vous êtes rendu coupable qu'en Espagne; dans ma chère France, on se fera un plaisir d'essuyer de telles larmes. Oh! dois-je toujours me la rappeler? (*Elle s'appuie sur la grande-maîtresse et se cache le visage.*) Dans ma chère France, il n'en allait pas ainsi.

LE ROI, avec quelque émotion.

Un reproche de mon amour peut-il vous affliger? un mot que la plus tendre inquiétude a amené sur

mes lèvres? (*Il se retourne vers les grands.*) Voici les vassaux de ma couronne. Dites, le sommeil descend-il jamais sur mes paupières avant que chaque soir j'aie examiné ce qu'ont dû penser de moi mes peuples des climats les plus lointains? et aurais-je moins de souci du cœur de mon épouse, que des intérêts de mon trône? Pour mes peuples, mon épée et le duc d'Albe m'en répondent; ces yeux seuls me répondent de l'amour de ma femme.

LA REINE.

Si je vous ai offensé, sire....

LE ROI.

On me nomme l'homme le plus riche du monde chrétien; le soleil ne se couche point dans mes états; cependant ce que je possède, un autre après moi, et puis beaucoup d'autres, le posséderont; une seule chose est à moi. Ce qui appartient au roi, il le doit à la fortune; Élisabeth appartient à Philippe, et par-là je suis semblable aux mortels.

LA REINE.

Vous craignez, sire?

LE ROI.

Ne puis-je pas craindre mes cheveux gris? Si une fois je commençais à craindre, ma crainte cesserait bientôt. (*Aux grands.*) Parmi les grands de ma cour, le premier manque. Où est don Carlos mon fils? (*Personne ne répond.*) L'infant don Carlos commence à m'inquiéter; depuis qu'il est revenu de l'université d'Alcala, il évite ma présence; son sang est ardent; pourquoi son regard est-il si froid? pour-

quoi sa conduite est-elle si constamment mesurée? Qu'on veille sur lui, je vous le prescris!

ALBE.

C'est ce que je fais. Aussi long-temps que mon cœur battra dans ma poitrine, le roi Philippe peut dormir en paix. Comme les chérubins que Dieu a placés devant le paradis, le duc d'Albe se tient devant le trône.

LERME.

Oserais-je contredire humblement le plus sage des rois? Je respecte trop profondément votre royale majesté pour juger son fils avec tant de promptitude et de sévérité; je crains beaucoup le sang bouillant de Carlos, mais point son cœur.

LE ROI.

Comte de Lerme, vos paroles sont flatteuses pour le père; mais c'est le duc qui sera le défenseur du Roi; n'en parlons plus. (*Il se retourne vers sa suite.*) Maintenant, je retourne promptement à Madrid; mes devoirs de roi m'y appellent; la contagion de l'hérésie s'étend sur mes peuples; la rébellion croît dans les Pays-Bas. Le temps presse; un exemple terrible doit convertir l'erreur; le grand serment qu'ont prêté tous les rois de la chrétienté, je l'acquitterai demain. Jamais on n'aura vu une si sévère exécution; toute ma cour y est solennellement invitée.

(Il reconduit la Reine. On les suit.)

SCÈNE VII.

Don CARLOS des lettres à la main, le marquis de POSA. Ils entrent par le côté opposé.

CARLOS.

J'y suis résolu. La Flandre sera délivrée. Elle l'a voulu, c'en est assez.

LE MARQUIS.

Et il n'y a pas un moment à perdre. Le duc d'Albe est, dit-on, déjà désigné, dans le cabinet, pour gouverneur.

CARLOS.

Dès demain je demande une audience à mon père; je sollicite cet emploi pour moi. C'est la première demande que je risque de lui adresser, il ne pourra me refuser. Depuis long-temps déjà il me voit avec chagrin à Madrid. Quel prétexte bien venu pour me tenir éloigné! Et dois-je te l'avouer, Rodrigue, j'espère plus encore. Peut-être m'adviendra-t-il, me voyant ainsi face à face avec lui, de recouvrer ses bontés? Il n'a pas encore entendu la voix de la nature. Laisse-moi tenter, Rodrigue, si sur mes lèvres elle n'aura pas quelque pouvoir.

LE MARQUIS.

Maintenant enfin je retrouve mon cher Carlos, maintenant il est redevenu lui-même.

SCÈNE VIII.

Les précédens, le comte de LERME.

LERME.

Le Roi vient de quitter Aranjuez; j'ai l'ordre....

CARLOS.

C'est bien, comte de Lerme, j'y rejoindrai le Roi.

LE MARQUIS *faisant semblant de se retirer, et d'un ton cérémonieux.*

Votre altesse n'a rien de plus à m'ordonner?

CARLOS.

Rien, chevalier; je vous souhaite une heureuse arrivée à Madrid; vous me donnerez encore plus de détails sur la Flandre. (*A Lerme qui attend.*) Je vous suis à l'instant.

(*Lerme sort.*)

SCÈNE IX.

CARLOS, LE MARQUIS.

CARLOS.

Je t'ai compris, et je te remercie; cependant la présence d'un tiers justifie seule ce ton de contrainte. Ne sommes-nous pas frères? Que cette vaine comédie des rangs soit à l'avenir bannie de notre union. Supposeque nous nous soyons rencontrés tous deux en un bal, avec des masques; toi en habit d'esclave, et moi travesti par fantaisie en robe

de pourpre ; tant que dure la fête, nous nous conformons, avec un sérieux risible, au mensonge de notre rôle, afin de ne pas déranger les plaisirs du vulgaire. Cependant, à travers le masque, ton cher Carlos te fait signe ; tu lui serres la main en passant, et nous nous entendons.

LE MARQUIS.

Ce rêve est doux, mais ne s'évanouira-t-il jamais? Mon cher Carlos est-il assez sûr de lui-même pour braver l'attrait d'une majesté sans bornes? Il viendra un grand jour, un jour où cette âme héroïque.... je dois vous le rappeler.... sera mise à une difficile épreuve. Don Philippe meurt; Carlos hérite du plus grand royaume de la chrétienté; un espace immense le sépare de toute la race des mortels. Hier il était homme, aujourd'hui il est dieu; maintenant il n'a plus aucun défaut; les devoirs éternels se taisent devant lui; l'humanité, qui est encore un grand mot pour son oreille, se vend elle-même et rampe devant l'idole. Sa compassion s'éteint quand il n'éprouve plus de souffrances; sa vertu s'énerve dans les voluptés; pour ses folies, le Pérou envoie de l'or; à ses vices, la cour présente son infernale perversité! Il s'endort, tout enivré, dans ce ciel que ses esclaves lui ont artificieusement créé. Sa divinité est aussi durable que son rêve.... Malheur à l'insensé qui par pitié le réveillerait! Mais que fera Rodrigue? L'amitié est sincère et courageuse; la majesté affaiblie ne peut supporter ses terribles clartés; vous ne pourrez supporter l'arrogance du citoyen, ni moi l'orgueil du prince.

CARLOS.

Elle est vraie et terrible, ta peinture du monarque. Oui, je te crois.... Mais c'est la volupté seule qui ouvre le cœur aux vices.... Je suis pur encore ; j'ai encore une jeunesse de vingt-trois ans. Ce que mille autres avant moi ont sans réflexion dissipé dans une ignoble débauche, la meilleure part de l'esprit, la force virile, je l'ai réservée pour le roi à venir. Qui pourrait te chasser de mon cœur, si les femmes n'ont pu le faire ?

LE MARQUIS.

Moi-même, pourrais-je, Carlos, vous aimer si intimement si je devais vous craindre ?

CARLOS.

Cela n'arrivera jamais. Quel besoin as-tu de moi ? As-tu quelque passion qui ait à mendier devant le trône ? L'or te séduit-t-il ? Sujet, tu es plus riche, que roi je ne le serai. Recherches-tu les honneurs ? Déjà, étant jeune encore, tu en avais atteint le terme, et tu les a repoussés. Qui de nous deux sera le créancier, ou le débiteur ? Tu te tais ; trembles-tu de cette épreuve ? N'es-tu pas plus sûr de toi-même ?

LE MARQUIS.

Hé bien, je cède ; voilà ma main.

CARLOS.

Est-elle à moi ?

LE MARQUIS.

Pour toujours, et dans toute la force du mot.

CARLOS.

Et aussi fidèle et aussi tendre pour le roi futur qu'aujourd'hui pour l'infant ?

LE MARQUIS.

Je vous le jure.

CARLOS.

Et même lorsque la rampante flatterie aurait enlacé mon cœur sans défiance... et même lorsque mes yeux auraient oublié les larmes autrefois répandues, lorsque mon oreille serait fermée à la plainte, tu viendrais, intrépide gardien de ma vertu, me raffermir et rappeler à mon génie le grand nom qu'il porte.

LE MARQUIS.

Oui.

CARLOS.

Et maintenant encore une prière; dis-moi, *tu*; j'ai toujours envié à tes égaux cette prérogative de la confiance. Ce mot fraternel charmera mon oreille et mon cœur, par la douce apparence de l'égalité... Point d'objection... je devine ce que tu veux dire; c'est pour toi une puérilité, je le sais; mais pour moi, fils de roi, c'est beaucoup. Veux-tu être mon frère ?

LE MARQUIS.

Ton frère ?

CARLOS.

Maintenant allons rejoindre le Roi. Je ne crains plus rien; la main dans ta main, je défie mon siècle.

(Ils sortent.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le palais du roi à Madrid.

LE ROI, assis sur son trône; LE DUC D'ALBE, à quelque distance du Roi, et le chapeau sur la tête; CARLOS.

CARLOS.

L'ÉTAT a le pas sur moi; Carlos passera volontiers après le ministre. Il parle pour l'Espagne... je suis le fils de la maison.

(Il se retire en s'inclinant.)

LE ROI.

Le duc restera, et l'Infant peut parler.

CARLOS, se tournant vers Albe.

Ainsi c'est de votre générosité, duc, que je dois obtenir le Roi comme un bienfait. Un fils, vous le savez, peut avoir dans le cœur des choses qu'un tiers ne doit pas entendre. Vous êtes toujours admis auprès du Roi : je ne vous demande mon père que pour un seul moment.

LE ROI.

Il est ici comme mon ami.

CARLOS.

Ai-je mérité que le duc soit aussi le mien ?

LE ROI.

Comment l'auriez-vous pu mériter ?... Il ne me plaît point que les fils cherchent à faire de meilleurs choix que leurs pères.

CARLOS.

La fierté chevaleresque du duc d'Albe peut-elle soutenir une telle scène ? Aussi vrai que j'existe, ce rôle d'un importun qui, sans être appelé, ne rougit pas de s'introduire entre le père et le fils, qui confesse par-là le sentiment profond de son néant, ce rôle-là, pour un empire je ne voudrais pas le jouer.

LE ROI se lève, et jette sur le prince un regard de colère.

Éloignez-vous, duc. (*Le duc veut sortir par la grande porte où Carlos est entré. Le Roi, d'un signe, lui en indique un autre.*) Non, dans mon cabinet, jusqu'à ce que je vous rappelle.

SCÈNE II.

LE ROI, CARLOS.

CARLOS. Aussitôt que le duc est sorti, il s'avance vers le Roi, et se précipite à ses pieds avec l'expression d'une grande sensibilité.

Maintenant voici mon père, maintenant je le retrouve. Que de reconnaissance pour cette faveur ! Votre main, mon père.... ô jour heureux ! Cette grâce a été long-temps refusée à votre fils. Pourquoi,

mon père, m'avez-vous si long-temps repoussé de votre cœur? qu'ai-je fait?

LE ROI.

Infant, ton cœur est inhabile à de tels artifices; épargne-les, je ne les aime point.

CARLOS se relève.

C'est cela! J'entends le langage de vos courtisans. Mon père, cela n'est pas juste! ô mon Dieu, tout n'est pas vrai, tout ne l'est pas dans ce que dit un prêtre! tout ne l'est pas dans ce que disent les créatures d'un prêtre! Je ne suis point pervers, mon père; un sang bouillant, voilà mes torts; ma jeunesse, voilà mon crime. Je ne suis point pervers, non vraiment, je ne suis point pervers; si d'impétueux mouvemens s'élèvent souvent dans mon cœur, mon cœur est bon.

LE ROI.

Ton cœur est pur, je le sais... comme tes vœux!

CARLOS.

Maintenant ou jamais! nous sommes seuls, les étroites limites de l'étiquette ont disparu entre le père et le fils. Maintenant ou jamais! un céleste rayon d'espérance a lui sur moi, un doux pressentiment a traversé mon cœur; le ciel et le chœur sacré des anges descendent sur nous; le Tout-Puissant regarde avec miséricorde cette grande et touchante scène. Mon père, réconciliation.

(Il se jette à ses pieds.)

LE ROI.

Laisse-moi et lève-toi.

CARLOS.

Réconciliation!

LE ROI, *se dégageant de lui.*

Quelle impudente comédie !

CARLOS.

Une impudence ?..... l'amour de ton fils !

LE ROI.

Des larmes ! quel misérable spectacle ! sors de ma présence.

CARLOS.

Aujourd'hui ou jamais, réconciliation, mon père !

LE ROI.

Sors de ma présence. Si tu revenais d'un noble combat vaincu et humilié, mes bras pourraient s'ouvrir pour te recevoir. Tel que tu es, je te repousse ; il n'y a qu'une lâche faute qui puisse produire une douleur si honteuse. Celui que son repentir ne fait pas rougir, ne saura jamais s'épargner un remords.

CARLOS.

Quel est-il donc ? par quelle méprise, lui, étranger à l'humanité, peut-il se trouver parmi les hommes ? Le symbole éternel de l'humanité, ce sont les larmes ; son œil est sec ; ce n'est pas une femme qui l'a enfanté !.... Ah ! laissez vos yeux toujours arides apprendre aujourd'hui à verser des pleurs ; peut-être plus tard aurez-vous à y recourir dans de plus cruelles heures.

LE ROI.

Penses-tu dissiper par de belles paroles les pénibles doutes de ton père ?

CARLOS.

Du doute ! je le détruirai ce doute, je m'atta-

cherai au cœur de mon père; oui, je briserai cette enveloppe de pierre, dont le doute a entouré votre cœur. Qui sont-ils, ceux qui m'ont chassé de la faveur de mon roi? que pourrait offrir ce moine à un père, en place de son fils? quelle consolation Albe donnera-t-il à votre vie triste et depouillée d'enfant? Vous voulez de l'amour? Ici, dans ce cœur, la source en est plus vive et plus pure que dans ces cœurs ignobles et sombres, qui ne s'ouvrent qu'à l'or de Philippe.

LE ROI.

Arrête, téméraire! les hommes que tu oses flétrir, sont des serviteurs éprouvés et de mon choix, tu dois les honorer.

CARLOS.

Jamais! je me connais. Ce que peut faire votre duc d'Albe, Carlos le peut aussi, et Carlos peut encore plus. Qu'importe à un mercenaire un royaume qui jamais ne sera le sien? que lui importe de voir blanchir les cheveux gris de Philippe? Votre Carlos vous eût aimé... Pour moi je recule devant la pensée d'être seul et isolé, seul sur un trône.

LE ROI, frappé de ces paroles, demeure pensif faisant un retour sur lui-même, puis après un instant de silence.

Je suis seul!

CARLOS, s'approchant de lui avec chaleur et vivacité.

Vous l'étiez. Ne me haïssez plus, je vous aimerai comme un fils, je vous aimerai ardemment! seulement ne me haïssez plus. Combien il est ravissant et doux de nous sentir honorés dans une âme noble, de savoir que notre joie anime d'autres regards, que nos angoisses oppressent un autre cœur, que nos

souffrances font couler d'autres larmes. Combien il est beau et glorieux pour un père, la main serrée par la main d'un fils bien-aimé, de recommencer avec lui la route fleurie de la jeunesse, de rêver encore une fois le rêve de la vie! combien il est grand et doux de se perpétuer immortel et impérissable par la vertu de son enfant, de faire le bien pour un siècle entier! Combien il est beau de planter ce qu'un fils chéri moissonnera, de semer ce qui produira pour lui, de se figurer combien grande alors sera sa reconnaissance! Mon père, vos moines ont eu la précaution de ne vous point parler de ce bonheur céleste.

LE ROI, avec quelque émotion.

O mon fils, mon fils, tu prononces toi-même ton arrêt! tu peins, d'une manière ravissante, un bonheur que tu ne m'as jamais donné!

CARLOS.

Que le Tout-Puissant en soit juge! vous même m'avez interdit votre cœur et toute part à votre autorité, et jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à ce jour (et cela était-il juste et raisonnable?), jusqu'à ce jour il m'a fallu, moi, prince d'Espagne, demeurer étranger à l'Espagne, prisonnier dans ce royaume où je dois être un jour souverain. Cela était-il juste, cela était-il convenable? O combien souvent, mon père, combien souvent j'ai rougi d'humiliation lorsque les ambassadeurs des puissances étrangères, lorsque les gazettes m'apprenaient les détails de la cour d'Aranjuèz.

LE ROI.

Ton sang est encore trop bouillant : tu ne saurais que détruire.

CARLOS.

Eh bien, employez-moi à détruire. Mon sang est trop bouillant : j'ai atteint ma vingt-troisième année et je n'ai encore rien fait pour l'immortalité. Mon âme s'éveille, je le sens. Ma vocation à la royauté me réclame comme son débiteur, et me trouble dans mon sommeil. Toutes les heures perdues de ma jeunesse se présentent à mon esprit comme une dette d'honneur. Il est venu ce grand et noble moment où je dois enfin rendre compte avec usure de ce trésor précieux. L'histoire du monde, la renommée de mes aïeux, les trompettes éclatantes de la gloire m'apellent. L'instant est arrivé d'ouvrir pour moi les glorieuses barrières de la renommée. Oserai-je vous soumettre, ô mon roi! la prière qui m'a amené ici?

LE ROI.

Encore une prière? explique-toi.

CARLOS.

La rébellion fait d'effrayans progrès en Brabant. L'opiniâtreté des rebelles exige une forte et prudente résistance. Pour dompter la fureur des fanatiques, le duc doit conduire une armée en Flandre : il a reçu du Roi un plein et souverain pouvoir. Combien cette mission est glorieuse, combien elle semble faite pour introduire votre fils au temple de la gloire! O mon roi, confiez-moi cette armée : je suis

aimé des Flamands. J'ose garantir leur fidélité sur ma tête.

LE ROI.

Tu parles comme un rêveur. Cette mission demande un homme, et la jeunesse....

CARLOS.

Elle demande un homme, mon père, et c'est cela justement qu'Albe n'a jamais été !

LE ROI.

La terreur seule peut contenir la révolte : la pitié serait folie. Ton âme est faible, mon fils ; le duc d'Albe sera redouté. Renonce à ta demande.

CARLOS.

Envoyez-moi en Flandre avec l'armée, confiez-vous à cette âme faible ; le nom seul du fils du roi, volant au-devant de mes étendards, soumettra ce que les bourreaux du duc d'Albe ne sauraient que détruire. Je vous le demande à genoux : c'est la première grâce que j'ai implorée. Mon père, confiez-moi la Flandre.

LE ROI, examinant le prince avec un regard pénétrant.

Donner tout à coup ma meilleure armée à ton ambition ? le couteau à mon meurtrier ?

CARLOS.

O mon Dieu, ne suis-je pas plus avancé, et serait-ce là le fruit de ce précieux instant si long-temps désiré ? (*Après un moment de réflexion, il continue d'un ton sérieux, mais plus doux.*) Parlez-moi plus doucement. Ne m'éloignez pas ainsi. Je ne voudrais point vous quitter après cette sinistre réponse ; je

ne voudrais pas vous quitter avec un cœur si douloureux. Traitez-moi avec plus de faveur : c'est ma dernière exigeance, c'est la dernière tentative du désespoir. Je ne puis soutenir, je ne puis endurer, avec une fermeté virile, que vous me refusiez tout, absolument tout. Non compris, désabusé de mille douces espérances je vais m'éloigner de vous. Votre duc d'Albe, votre Domingo, vont régner orgueilleusement au lieu où votre fils a gémi dans la poussière. La tourbe des courtisans, la foule tremblante des grands, la pâle troupe des moines étaient présens, quand vous m'avez accordé cette audience solennelle. Ne m'humiliez pas ; ne me faites pas une mortelle blessure, en me livrant, comme victime honteuse, à la raillerie insolente de la cour ; qu'il ne soit pas dit que, tandis que des étrangers abusent de votre faveur, Carlos ne peut rien obtenir. Pour preuve que vous voulez me traiter honorablement, envoyez-moi en Flandre avec l'armée.

LE ROI.

Ne reviens plus sur cela, ou la colère de ton roi...

CARLOS.

Je brave la colère de mon roi et je vous supplie pour la dernière fois. Confiez-moi la Flandre : il faut, je le dois, quitter l'Espagne. Vivre ici, c'est pour moi respirer sous la hache du bourreau. Le ciel de Madrid pèse sur moi, comme le remords d'un crime. Un prompt changement de climat peut seul me guérir : si vous voulez me sauver, envoyez-moi sans retard en Flandre.

LE ROI, *avec une douceur contrainte.*

Des maux comme les tiens, mon fils, exigent un bon régime et la présence du médecin. Tu demeureras en Espagne; le duc ira en Flandre.

CARLOS.

Maintenant, anges protecteurs, veillez sur moi.

LE ROI, *faisant un pas en arrière.*

Arrête! qu'exprime une telle physionomie?

CARLOS, *d'une voix tremblante.*

Mon père, cette décision est-elle irrévocable?

LE ROI.

Le Roi l'a prononcée.

CARLOS.

Mon sort est décidé.

(Il sort dans une vive émotion.)

SCÈNE III.

LE ROI. Il reste quelque temps perdu dans de sombres réflexions, puis il fait çà et là quelques pas. ALBE s'approche avec embarras.

LE ROI.

Soyez prêt à partir pour Bruxelles au premier ordre.

ALBE.

Tout est prêt, sire.

LE ROI.

Vos pleins-pouvoirs sont déjà signés dans mon

cabinet. Cependant, prenez congé de la Reine ; et, avant votre départ, présentez-vous à l'Infant.

ALBE.

Je viens de le voir sortir d'ici avec l'air d'un furieux. Votre majesté semble aussi hors d'elle-même et profondément émue. Peut-être le sujet de cet entretien.....

LE ROI, après s'être promené de long en large.

Le duc d'Albe en était le sujet. (*Le roi s'arrête en le regardant fixement et avec une expression sombre.*) J'aurais pu apprendre volontiers que Carlos haïssait mes conseillers ; mais je découvre avec chagrin qu'il les méprise. (*Le duc pâlit et veut parler.*) Point de réponse ; je vous permets d'apaiser le prince.

ALBE.

Sire !

LE ROI.

Dites : qui, pour la première fois, m'a averti des noirs projets de mon fils ? Je vous entendis alors, et non pas lui. Duc, je veux peser les preuves ; désormais Carlos approchera davantage de mon trône. Allez.

(Le Roi se retire dans son cabinet. Le duc sort par une autre porte.)

SCÈNE IV.

Un premier salon de l'appartement de la reine.

DON CARLOS entre par la porte du fond, s'entretenant avec un PAGE. Les gens de la cour, qui se trouvaient dans la salle, se dispersent à son approche dans les salles voisines.

CARLOS.

Une lettre pour moi? Pourquoi donc cette clef? Et toutes deux remises avec tant de mystère? Approche. Où t'a-t-on donné ceci?

LE PAGE, *mystérieusement.*

Autant que j'ai pu remarquer, la dame aime mieux être devinée que nommée.

CARLOS, *reculant.*

La dame! (*Il examine le page plus attentivement.*) Quoi? comment? qui es-tu donc?

LE PAGE.

Un page de sa majesté, de la Reine.

CARLOS *effrayé va à lui, et lui mettant la main sur la bouche.*

Tu es mort! silence! j'en sais assez! (*Il rompt vivement le cachet et se retire à l'extrémité de la salle pour lire la lettre. Pendant ce temps-là, le duc d'Albe passe près du prince sans être aperçu de lui et entre chez la Reine. Carlos, d'abord tremblant, pâlit et rougit tour à tour. Après qu'il a lu, il demeure long-*

temps en silence les yeux fixés sur la lettre; enfin, il se retourne vers le Page.) Elle t'a elle-même remis cette lettre?

LE PAGE.

De sa propre main.

CARLOS.

Elle t'a elle-même remis cette lettre? Ne te joue pas de moi! je n'ai rien lu écrit de sa main. Je te crois, puisque tu me jures.... Si c'est un mensonge, confesse-le-moi avec franchise, et n'essaie pas de te railler de moi.

LE PAGE.

De vous!

CARLOS. Il regarde de nouveau la lettre, et examine le page d'un air attentif et incertain : il fait quelques pas dans la salle.

Tu as encore tes parens, n'est-ce pas? Ton père sert le Roi? il est natif de ce royaume?

LE PAGE.

Il a été tué à Saint-Quentin. Il était colonel des cavaliers du duc de Savoie et s'appelait Alonzo, comte de Henarez.

CARLOS lui prend la main, et fixe sur lui les yeux d'un air d'intelligence.

Le Roi t'a remis cette lettre?

LE PAGE, ému.

Prince! ai-je mérité ce soupçon?

CARLOS lit la lettre.

« Cette clef ouvre les appartemens derrière le pa-
» villon de la Reine. Le plus reculé de tous est un
» cabinet où ne pénètre jamais aucun curieux. C'est
» là que l'amour peut avouer librement ce que, si

» long-temps, il n'a osé exprimer que par les regards; » l'amant timide y sera entendu, et une douce ré- » compense sera donnée à la discrète patience. » (*Il semble se réveiller d'un assoupissement.*) Ce n'est point un rêve! ce n'est point un délire!... Oui, voici ma droite, voici mon épée, voici des syllabes écrites en ce billet. Cela est réel, cela est vrai. Je suis aimé!... je le suis!... oui, je le suis!... je suis aimé!

(Il se promène dans la salle tout hors de lui, levant les mains au ciel.)

LE PAGE.

Venez, prince, je vous conduirai.

CARLOS.

Laisse-moi d'abord revenir à moi-même. Ce bonheur me donne encore tous les frémissemens de l'épouvante. Avais-je conçu un si orgueilleux espoir? avais-je même osé le rêver? Où est l'homme qui pourrait si promptement s'accoutumer à devenir un dieu? Qu'étais-je, et maintenant qui suis-je? C'est un autre ciel, un autre soleil qu'auparavant... Elle m'aime.

LE PAGE, voulant l'emmener.

Prince, prince, ce n'est pas ici le lieu... vous oubliez...

CARLOS, saisi d'une terreur soudaine.

Le Roi! mon père! (*Il laisse retomber ses bras, regarde autour de lui avec effroi, puis commençant à se recueillir:*) Cela est affreux; tu as raison, ami. Je te remercie, je n'étais plus à moi-même... Que je sois forcé de me taire, de renfermer tant de bonheur en mon sein, cela est affreux, oui, affreux. (*Il prend le Page par la main et le conduit à l'écart.*) Que ce

que tu as vu.... et ce que tu n'as pas vu, soit enseveli en ton sein comme en un cercueil, entends-tu? Maintenant, va; je m'y trouverai, va; on pourrait nous surprendre ici, va. (*Le Page veut sortir.*) Arrête! écoute-moi! (*Le page revient; Carlos lui pose la main sur l'épaule et le regarde d'un air sérieux et solennel.*) Tu portes un mystère terrible, pareil à ces poisons violens, qui brisent le vase où ils sont renfermés. Veille sur l'expression de ton visage. Que tes regards n'expriment jamais ce que cache ton cœur. Sois tel que la trompette, qui reçoit et transmet le son, mais ne l'entend point. Tu es un enfant... sois-le toujours et continue à montrer la même gaieté. Qu'elle a été sage et prudente, celle qui t'a choisi pour ce message d'amour! Ce n'est point là que le Roi cherche ses vils espions.

LE PAGE.

Et moi, prince, je suis fier de me savoir, par ce secret, au-dessus du Roi lui-même.

CARLOS.

Vanité puérile et folle! c'est cela qui doit te faire trembler... S'il arrive que nous nous rencontrions en public, approche-toi de moi avec timidité et soumission; que la vanité ne t'entraîne jamais à faire remarquer que l'Infant a de la bonté pour toi. Ton plus grand crime, mon enfant, serait de me plaire. Ce que tu auras désormais à me rapporter, ne le dis pas avec des mots, ne le confie point à tes lèvres; que tes avis ne me parviennent point par les moyens ordinaires qui expriment la pensée; parle-moi par tes regards, par tes signes; je saurai en-

tendre un clin d'œil. L'air, le jour, qui nous environnent, sont vendus à Philippe : les murailles ont des oreilles pour son service. On vient. (*L'appartement de la Reine s'ouvre et le duc d'Albe sort.*) Pars. Au revoir.

LE PAGE.

Prince, ne manquez pas de vous rendre à ce cabinet.

(Il sort.)

CARLOS.

C'est le duc... Non, non. C'est bon ; je m'y trouverai.

SCÈNE V.

DON CARLOS, le duc d'ALBE.

ALBE, se plaçant au-devant du prince.

Deux mots, prince.

CARLOS.

Très-bien... c'est bon... une autre fois.

(Il veut sortir.)

ALBE.

Ce lieu ne semble pas, il est vrai, le plus convenable. Peut-être serait-il plus agréable à votre altesse royale de me donner audience dans son appartement.

CARLOS.

A quel propos? Cela peut aussi bien être ici. Seulement tout de suite, et en peu de mots.

ALBE.

Ce qui m'amène surtout ici, c'est la respectueuse

reconnaissance que je dois à votre altesse pour avoir obtenu, comme vous savez.....

CARLOS.

La reconnaissance. De la reconnaissance pour moi? pourquoi? la reconnaissance du duc d'Albe?

ALBE.

A peine aviez-vous quitté l'appartement du Roi que l'ordre m'a été donné de partir pour Bruxelles.

CARLOS.

Pour Bruxelles! ainsi!

ALBE.

A quoi, prince, hormis à votre favorable intervention auprès du Roi, pourrai-je l'attribuer?

CARLOS.

A moi? Non; en aucune façon... non vraiment, pas à moi. Vous partez... Partez. Que Dieu vous accompagne.

ALBE.

Rien de plus : cela m'étonne. Votre altesse n'a rien à m'ordonner pour la Flandre.

CARLOS.

Quoi de plus? et pourquoi?

ALBE.

Cependant, il semblait tout récemment que le sort de ce pays exigeait la présence de don Carlos.

CARLOS.

Comment cela? Mais oui... oui, c'est vrai... il en fut question; mais cela est fort bien ainsi,.... très-bien,.... meilleur même.

ALBE.

J'entends avec surprise.

CARLOS, ironiquement.

Vous êtes un grand général. Qui ne le sait pas? L'envie même doit le reconnaître. Moi... moi je suis un jeune homme : c'est aussi ce que le Roi a pensé. Le Roi a toute raison, toute raison. Maintenant, j'en juge de même ; je suis satisfait, n'en parlons plus. Je vous souhaite un heureux voyage. Je ne puis en cet instant, comme vous voyez, m'arrêter plus longtemps : je suis pressé... Le reste à demain,... ou quand vous voudrez,... ou bien à votre retour de Bruxelles.

ALBE.

Comment?

CARLOS s'apercevant après un moment de silence, que le duc demeure encore là.

Vous prenez la bonne saison. Vous traverserez le Milanais, la Lorraine, la Bourgogne et l'Allemagne. L'Allemagne? oui, l'Allemagne, où vous êtes si connu... Nous sommes au mois d'avril... mai... juin... en juillet, ce me semble, ou au plus tard dans le commencement d'août, vous serez à Bruxelles. Oh! je ne doute pas que bientôt on n'entende parler de vos victoires ; vous saurez vous rendre digne de notre faveur et de notre confiance.

ALBE, d'un ton significatif.

Ce sera sans doute, en confessant le sentiment profond de mon néant.

CARLOS, après un moment de silence, avec dignité et hauteur.

Vous êtes sensible, duc... et avec raison... Il y

avait, je dois le reconnaître, peu de générosité de ma part à employer contre vous des armes que votre position vous interdisait.

ALBE.

Ma position ?

CARLOS souriant et lui tendant la main.

Je suis fâché que le temps ne me permette pas de livrer un noble combat avec le duc d'Albe... Une autre fois...

ALBE.

Prince, nous nous méprenons, chacun à notre manière. Vous, par exemple, vous vous regardez comme ayant vingt années de plus, et moi, je vous ai supposé vingt années de moins.

CARLOS.

Eh bien !

ALBE.

Je me suis rappelé combien de nuits passées près de sa belle épouse, de votre mère, la princesse de Portugal, le Roi aurait sacrifiées pour acquérir à sa couronne un bras tel que celui-ci. Il savait combien c'est chose plus facile de perpétuer des rois, que de perpétuer des royaumes ; et combien on a plus promptement enrichi le monde d'un prince, qu'enrichi le prince d'un monde.

CARLOS.

Il est vrai, duc d'Albe... Cependant...

ALBE.

Et combien de sang, de sang de son peuple, devait couler avant que quelques gouttes du sien fussent devenues un roi.

CARLOS.

Cela est très-vrai, certes; et, en deux mots, vous avez exprimé tout ce que l'orgueil du mérite peut opposer à l'orgueil de la naissance. Cependant, quelle est la conséquence? quelle est-elle, duc d'Albe?

ALBE.

Malheur à la frêle majesté qui, encore au berceau, pourrait se railler de sa nourrice! Il lui est doux de s'endormir mollement sur la foi de nos victoires! On ne voit briller que les perles de la couronne, et non pas les blessures reçues pour la conquérir! Cette épée traça les lois espagnoles à des peuples étrangers; elle brilla devant l'étendard de la croix; elle ouvrit de sanglans sillons sur ce continent pour recevoir les semences de la foi. Dieu jugeait dans le ciel, et moi sur la terre.

CARLOS.

Dieu ou l'enfer, n'importe! Vous étiez son bras droit, je le sais; mais n'en parlons plus, je vous le demande. Je voudrais me défendre de certains souvenirs... J'honore le choix de mon père: mon père a besoin d'un duc d'Albe... Ce n'est pas parce qu'il en a besoin que je lui porte envie. Vous êtes un grand homme... Cela peut être... Je suis tenté de le croire. Seulement je crains que vous ne soyez venu quelques siècles trop tôt. Un duc d'Albe, avais-je pensé, était l'homme qui devait apparaître à la fin des temps. Lorsque l'audace croissante du vice ayant lassé la longanimité du ciel, lorsqu'une riche moisson de crimes, parvenue à pleine maturité, eût exigé un

moissonneur sans pareil : alors vous eussiez été à votre place... O Dieu ! ô paradis de mon imagination, Flandre !... Mais il n'y faut plus penser; n'en parlons plus. On dit que vous emportez une provision de sentences de mort signées d'avance : la prévoyance est louable ; c'est ainsi qu'on n'a à redouter aucun embarras... O mon père ! j'avais mal compris ton intention ; je t'accusais de dureté pour m'avoir refusé une mission où ton duc d'Albe avait à se distinguer : c'était le commencement de tes bontés pour moi.

ALBE.

Prince, cette parole mériterait...

CARLOS l'interrompant.

Quoi ?

ALBE.

Mais le fils du Roi en est dispensé.

CARLOS saisissant son épée.

Ceci demande du sang... L'épée à la main, duc.

ALBE, froidement.

Contre qui ?

CARLOS, vivement et l'attaquant.

L'épée à la main... ou je vous perce le sein.

ALBE tire son épée.

Puisqu'il le faut.

(Ils combattent.)

SCÈNE VI.

LA REINE, DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

LA REINE épouvantée, et sortant de son appartement.

Des épées nues! (*Involontairement elle s'adresse au prince et lui dit avec autorité.*) Carlos!

CARLOS, troublé par l'aspect de la Reine, laisse retomber son bras, demeure sans mouvement et sans parole, puis court au duc et l'embrasse.

Réconciliation, duc; que tout soit oublié.

(Il se jette aux pieds de la Reine sans rien dire, se relève vivement, et sort tout troublé.)

ALBE reste immobile de surprise, et ne détourne pas les yeux de dessus eux.

Par le ciel, cela est fort étrange!

LA REINE. Après un instant d'inquiétude et de trouble, elle se retire lentement vers son appartement; arrivée à la porte, elle se retourne.

Duc d'Albe!

(Le duc la suit dans son appartement.)

SCÈNE VII.

Le cabinet de la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE vêtue avec beaucoup de goût, d'élégance et de simplicité joue du luth et chante; ensuite arrive LE PAGE de la Reine.

LA PRINCESSE, se relevant tout à coup.

Il vient.

LE PAGE, accourant.

Êtes-vous seule? Je m'étonne de ne pas le trouver ici; mais il va paraître à l'instant.

LA PRINCESSE.

Doit-il venir? Ainsi, il viendra, cela est décidé.

LE PAGE.

Il suit mes pas. Princesse, vous êtes aimée, aimée comme personne ne le sera, comme personne ne l'a été. De quelle scène j'ai été témoin!

LA PRINCESSE, impatiente, l'attire à elle.

Réponds vite. Tu lui as parlé? Réponds, qu'a-t-il dit? comment t'a-t-il reçu? quelles ont été ses paroles? a-t-il paru embarrassé? a-t-il paru troublé? a-t-il deviné la personne qui lui envoyait la clef? réponds vite;... ou bien ne l'a-t-il pas deviné? n'a-t-il rien deviné ou a-t-il cru que c'était une autre? Hé bien, tu ne me réponds pas un mot? Mais fi donc; n'es-tu pas honteux de tant de gaucherie. Je ne te vis jamais si insupportable.

LE PAGE.

Puis-je placer un mot, princesse? Je lui ai remis la clef et le billet dans le premier salon de la Reine; il m'a semblé interdit, et m'a regardé lorsque je lui ai dit que je lui étais envoyé par une dame.

LA PRINCESSE.

Il était interdit! très-bien, à merveille! continue, poursuis ton récit.

LE PAGE.

Je voulais en dire davantage, mais alors, en pâlissant, il m'a arraché la lettre des mains, il m'a dit, avec un regard menaçant, qu'il savait tout. Il a lu la lettre avec trouble; d'abord en la lisant il tremblait.

LA PRINCESSE.

Qu'il savait tout? il sait tout?... il a dit cela?

LE PAGE.

Et il m'a demandé trois à quatre fois si c'était vous-même, réellement vous-même, qui m'aviez remis la lettre.

LA PRINCESSE.

Si c'était moi-même? et ainsi il a prononcé mon nom?

LE PAGE.

Votre nom? non il ne l'a pas prononcé. Des espions, a-t-il dit, pouvaient épier aux environs et tout rapporter au Roi.

LA PRINCESSE *étonnée*.

Il a dit cela.

LE PAGE.

Il importerait prodigieusement au Roi, disait-il, il lui importerait par-dessus tout d'avoir connaissance de cette lettre.

LA PRINCESSE.

Au Roi! as-tu bien entendu? Au Roi! est-ce l'expression dont il s'est servi?

LE PAGE.

Oui; il disait que c'était un dangereux mystère; il m'a averti de veiller avec soin sur mes paroles et mes démarches de peur que le Roi ne conçût quelque soupçon.

LA PRINCESSE, *après avoir réfléchi un instant, semble surprise.*

Tout me le prouve; cela ne peut être autrement. Il sait quelque chose de cette aventure; cela est

incompréhensible. Qui peut lui avoir révélé? qui? je me le demande. Qui?... celui dont le regard est plus pénétrant, plus clairvoyant qu'aucun autre: l'amour aux yeux perçans. Mais parle, continue, il a lu le billet.

LE PAGE.

Le billet annonçait, disait-il, un bonheur qui le faisait frémir d'épouvante; jamais il n'avait osé le rêver. Par malheur le duc d'Albe est entré, ce qui nous a forcés....

LA PRINCESSE, avec anxiété.

Mais, au nom de Dieu, qu'est-ce que le duc a à faire ici? où est-il retenu? que tarde-t-il? pourquoi ne paraît-il pas? Tu es sans doute mal informé. Combien il serait déjà heureux s'il avait profité des instans que tu emploies à me raconter qu'il désire ce bonheur.

LE PAGE.

Je crains que le duc....

LA PRINCESSE.

Encore le duc! qu'a-t-il à faire ici? qu'a de commun ce vaillant capitaine avec ma secrète félicité? Ne pouvait-il pas le laisser ou le renvoyer? qui dans le monde n'en eût pas agi ainsi? Ah! vraiment ton prince connaît aussi mal l'amour que le cœur des femmes. Il ne sait pas ce que sont les minutes. Silence, silence; on vient. Sors, c'est le prince. (*Le page sort.*) Va, sors; où est mon luth? il faut qu'il me surprenne. Mon chant doit être le signal.

SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE, et bientôt après DON CARLOS.

(La princesse s'est assisé sur une ottomane et joue sur son luth. Carlos entre précipitamment; il reconnaît la princesse, et reste comme frappé de la foudre.)

CARLOS.

Dieu! où suis-je?

LA PRINCESSE. Elle laisse tomber son luth et va à sa rencontre.

Eh prince! il est donc vrai!

CARLOS.

Où suis-je? détestable méprise! ce n'est point l'appartement que je cherchais.

LA PRINCESSE.

Carlos sait bien aviser l'appartement, où il doit trouver une femme sans témoins.

CARLOS.

Princesse... excusez-moi, princesse: le premier salon était ouvert.

LA PRINCESSE.

Cela est-il possible? je supposais cependant l'avoir fermé moi-même.

CARLOS.

Vous supposiez: mais vous n'en êtes pas certaine... vous le supposiez seulement, et... vous vous êtes trompée. Vous avez voulu le fermer, sans doute, et... je le crois,... mais vous ne l'avez point fermé. Assurément... il était ouvert: j'ai entendu quelqu'un jouer du luth... N'était-ce pas du luth? (*Il regarde*

autour de lui avec embarras.) En effet, il est encore là; et... le luth,... Dieu m'en est témoin,... j'aime les sons du luth avec passion. J'étais tout oreilles, ravi, hors de moi, et je me suis élancé dans ce cabinet, pour voir les beaux yeux de l'aimable chanteuse, qui me causait une émotion si vive et si délicieuse.

LA PRINCESSE.

Charmante curiosité, qui cependant... s'est bientôt calmée, comme je puis voir. (*Après un moment de silence, elle reprend d'un ton significatif.*) Ah! je dois estimer l'homme délicat qui, pour épargner la pudeur d'une femme, s'embarrasse dans de tels détours.

CARLOS, avec confiance.

Princesse, je sens moi-même que j'aggrave les torts que je cherche à excuser. Épargnez-moi un rôle que je ne saurais remplir. Vous cherchiez dans cet appartement un asile contre la foule; vous vouliez, loin des regards des hommes, vous livrer aux vœux secrets de votre cœur, et moi, l'enfant du mauvais destin, je me montre: aussitôt vos songes charmans s'évanouissent. Ainsi, je dois m'éloigner sans tarder davantage.

(Il veut sortir.)

LA PRINCESSE, surprise et confondue, mais se remettant bientôt après.

Prince! ah! cela n'était pas bien.

CARLOS.

Princesse, je comprends ce que signifie votre présence dans ce cabinet, et je respecte cet embarras de la pudeur. Malheur à l'homme qu'enhardit la

rougeur d'une femme : quand une femme tremble devant moi, je deviens timide.

LA PRINCESSE.

Est-il possible ? quel scrupule sans exemple dans un jeune homme, dans le fils d'un roi. Oui, prince, maintenant vous devez rester près de moi ; maintenant, je vous le demande moi-même. Tant de vertu rassurerait l'inquiétude d'une jeune fille. Savez-vous que votre soudaine apparition m'a troublée au milieu de mon ariette favorite. (*Elle le mène vers le sofa et reprend son luth.*) Il faut prince, que je la recommence, et votre punition sera de l'écouter.

CARLOS s'assied, non sans quelque contrainte, auprès de la princesse.

Punition aussi désirable que la faute elle-même ; et le sujet en était si beau, si céleste, que je l'entendrais volontiers pour la troisième fois.

LA PRINCESSE.

Quoi ! vous aviez tout entendu ? Cela est affreux, prince. Les paroles, je crois, étaient sur l'amour.

CARLOS.

Et, si je ne me trompe, sur l'amour heureux. Les plus belles paroles qui puissent sortir d'une belle bouche : mais, sans doute, plus belles que vraies.

LA PRINCESSE.

Point vraies ? Ainsi vous en doutez ?

CARLOS, sérieusement.

Je doute que Carlos et la princesse d'Éboli puissent se comprendre lorqu'ils parlent de l'amour. (*La princesse est interdite ; il le remarque et continue*

avec un ton de galanterie légère.) Car qui pourrait croire, en voyant ces joues de rose, que les passions puissent agiter votre cœur? La princesse Éboli peut-elle courir le danger de soupirer en vain et sans retour? Celui-là seul connaît l'amour, qui aime sans espérance.

LA PRINCESSE, *avec la même gaieté qu'auparavant.*

Finissez, prince! en vérité vous êtes lugubre. Ne semble-t-il pas que ce soit ce malheur qui précisément vous poursuive aujourd'hui. (*Elle lui prend la main avec un tendre intérêt.*) Vous n'êtes pas content, prince : vous souffrez,.... ô ciel! vous semblez très-souffrant. Est-il possible? et pourquoi souffrir, prince?... Vous, appelé par un titre solennel à l'empire du monde, comblé de tous les dons de la prodigue nature, et de tous les droits aux joies de la vie, vous, fils d'un grand roi; bien plus encore, vous qui, dès le berceau, avez, par les heureux dons de la nature, effacé l'éclat éblouissant de votre propre rang; vous, qui, dans l'opinion des femmes, dans ce tribunal souverain, avez séduit tous vos juges, ces juges qui décident sans appel du mérite et de la gloire des hommes; vous, qui n'avez qu'à jeter un coup d'œil pour triompher; qui savez enflammer, même en restant froid; vous, dont l'amour donnerait le bonheur des dieux, ferait vivre dans le paradis. Quoi! l'homme que la nature a choisi entre mille pour le parer de dons sans pareils, pourrait-il être malheureux! O ciel! toi qui lui donnas tout, pourquoi lui as-tu refusé des yeux pour voir ses triomphes?

CARLOS, qui, pendant tout ce temps-là, était tombé dans une distraction profonde, est tout à coup rappelé à lui-même par le silence de la princesse, et se relève en sursaut.

Charmant, tout-à-fait incomparable, princesse... Chantez-moi ce passage encore une fois.

LA PRINCESSE le regarde avec surprise.

Carlos, où donc étiez-vous?

CARLOS se levant.

Oui,.... certainement; vous me le rappelez à propos. Je dois me rendre, me rendre au plus vite....

LA PRINCESSE le retenant.

Où donc?

CARLOS, avec une cruelle perplexité.

Ici,... dehors. Laissez-moi;... il me semble que l'univers embrasé m'enveloppe d'une sombre vapeur.

LA PRINCESSE le retient avec force.

Qu'avez-vous? quel est ce procédé bizarre et imprévu? (*Carlos reste pensif; elle saisit ce moment pour l'attirer vers le sofa.*) Vous avez besoin de repos, cher Carlos, votre sang est agité; asseyez-vous près de moi, chassez ce sombre délire de la fièvre. Si vous vous demandiez avec bonne foi : ma tête sait-elle ce qui oppresse mon cœur? Lors même que vous pourriez vous en rendre compte, n'y a-t-il dans cette cour aucun chevalier, aucune femme qui puisse vous soulager... vous comprendre, ai-je voulu dire? aucun n'en est-il digne?

CARLOS, avec distraction.

Peut-être la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE, vivement et avec joie.

Vraiment!

CARLOS.

Remettez-moi une lettre, une recommandation pour mon père. Oui, donnez-la moi; on dit que vous avez beaucoup de crédit.

LA PRINCESSE.

Que dit-il? Ah! c'est ce soupçon qui le rend muet.

CARLOS.

Vraisemblablement l'histoire est déjà publique. J'avais tout à coup formé le projet d'aller en Brabant pour... uniquement pour gagner mes éperons... mon père ne le veut pas. Ce bon père craint que si je commande l'armée, ma voix ne se gâte.

LA PRINCESSE.

Carlos, vous vous jouez de moi; vous voulez m'enlacer dans vos artifices. Regardez-moi, hypocrite,... là en face. Celui qui ne songerait qu'aux exploits chevaleresques, celui-là, avouez-le, descendrait-il jusqu'à dérober avidement les rubans que laissent tomber les femmes, et..., excusez-moi (*elle écarte légèrement la fraise de Carlos et saisit un nœud de ruban qui y était caché*), et les conserverait-il si précieusement?

CARLOS se recule avec surprise.

Princesse, c'en est trop; je suis trahi. On ne peut vous tromper, vous vous entendez avec les malins esprits.

LA PRINCESSE.

Cela vous surprend? rien que cela? Faisons la gageure, prince, que je rappelle à votre cœur des choses, ah!... bien des choses; essayez seulement. Faites-moi des questions. Si les prestiges même de

l'imagination, si un accent passager et perdu dans l'air, si un sourire effacé à l'instant même par la réflexion, si un geste, si une attitude où l'âme n'était pour rien, n'ont pu m'échapper, jugez si j'ai compris ce que vous vouliez faire comprendre.

CARLOS.

C'est vraiment se hasarder beaucoup; j'accepte la gageure, princesse. Vous me promettez de découvrir, dans mon propre cœur, des choses que moi-même je n'ai jamais sues.

LA PRINCESSE, un peu blessée, et d'un ton sérieux.

Jamais, prince; pensez-y mieux. Regardez autour de vous. Ce cabinet n'est pas l'appartement de la Reine, et l'on n'est pas forcé ici à admirer son joli minois. Vous vous troublez, vous avez rougi tout à coup. Ah! certes qui pourrait être assez pénétrant, assez téméraire, assez oisif pour épier Carlos, lorsque Carlos se croit à l'abri? qui aurait pu remarquer comment, au dernier bal de la cour, il a quitté la Reine dont il était le cavalier, et, traversant vivement, est venu prendre la main de la princesse Éboli au lieu de sa royale partenaire? Distraction, prince, que remarqua le Roi lui-même, lorsqu'il parut en cet instant.

CARLOS, avec un sourire ironique.

Et même le Roi? En vérité, chère princesse, cela ne devait pas lui paraître singulier.

LA PRINCESSE.

Pas plus que cette scène de la chapelle du château, dont le prince Carlos ne se souvient pas non plus. Vous étiez prosterné aux pieds de la Sainte Vierge,

et absorbé dans la prière, quand tout à coup,... était-ce votre faute? la robe d'une certaine dame fait du bruit derrière vous : alors voici le valeureux fils de don Philippe qui commence à trembler, comme un hérétique devant le saint office; la prière sans ferveur expire sur ses lèvres pâlissantes. Dans le transport de la passion,... c'était une comédie attendrissante,... vous saisîtes la sainte et froide main de la mère de Dieu, et des baisers brûlans s'imprimèrent sur le marbre.

CARLOS.

Vous me jugez mal, princesse; c'était piété.

LA PRINCESSE.

Oh oui! alors! c'est tout autre chose.... C'est sans doute aussi la crainte de perdre qui, lorsque Carlos était au jeu, avec la Reine et moi, lui fit dérober mon gant avec une merveilleuse dextérité (*Carlos se lève tout troublé*), et le moment d'après... il le jeta sur la table au lieu de sa carte.

CARLOS.

O Dieu! Dieu! qu'ai-je fait là?

LA PRINCESSE.

Rien que vous deviez désavouer, j'espère. Combien je fus agréablement surprise, lorsque, sans y penser, je trouvai sous mes doigts un billet que vous aviez su cacher dans le gant : c'était la plus touchante romance. Ah! prince!

CARLOS, l'interrompant tout à coup.

Des vers : rien de plus. Il s'échappe parfois de

mon cerveau des bluettes aussitôt éteintes qu'allumées ; c'était tout. Ne parlons plus de cela.

LA PRINCESSE recule tout étonnée, et l'observant de plus loin pendant un instant.

Je suis à bout. Toutes mes tentatives glissent sur cet homme bizarre et ondoyant. (*Elle se tait un moment.*) Mais quoi ? ne serait-ce pas une prodigieuse vanité qui, pour rendre ses jouissances plus douces, aurait pris le masque de la timidité ? Oui. (*Elle s'approche du prince et l'examine d'un air de doute.*) Enfin, prince, daignez m'éclaircir. Je suis arrêtée devant une porte enchantée, qu'aucune clef ne peut ouvrir.

CARLOS.

Comme moi, devant vous.

LA PRINCESSE le quitte brusquement. Elle se promène en silence dans le cabinet, et paraît préoccupée de quelque pensée forte. Enfin, après quelques instans, elle s'adresse à lui d'un ton sérieux et solennel.

Enfin il le faut : je dois me résoudre à parler. Je vous prends pour mon juge. Vous avez un noble cœur, vous êtes un homme, un prince, un chevalier : je me jette entre vos bras. Vous me sauverez, prince ; et si je suis perdue sans ressource, vous prendrez part à mes peines, vous me pleurerez. (*Le prince se rapproche d'elle avec curiosité, intérêt et surprise.*) Un impudent favori du Roi recherche ma main : Ruy Gomez, comte de Silva. Le Roi le veut. Le marché est conclu. Je suis vendue à son valet.

CARLOS, vivement.

Vendue ? et toujours vendre ! et vendue par celui qui fait de tout, en Espagne, un illustre trafic.

LA PRINCESSE.

Non : écoutez tout d'abord : ce n'est pas assez qu'on me sacrifie à la politique, on en veut encore à ma vertu. Tenez, cet écrit pourra démasquer ce saint homme. (*Carlos prend le papier, mais son impatience ne lui permet pas de le lire, et il continue à écouter le récit de la princesse.*) Où trouver mon salut, prince? Jusqu'ici mon orgueil a sauvé ma vertu; mais enfin....

CARLOS.

Vous avez cédé? Cédé, non, non, par le ciel! non!

LA PRINCESSE.

Cédé à qui? misérable calcul! sottise de ces grands esprits! Estimer les faveurs d'une femme, le bonheur de l'amour, à l'égal d'une marchandise qui peut être achetée! L'amour est la seule chose ici-bas qui ne souffre pas d'autre acheteur que lui-même; l'amour est le prix de l'amour. C'est le trésor inestimable que je veux donner, ou enfouir sans en jamais jouir. Telle que ce célèbre marchand qui, insensible à tout l'or du Rialto, et se raillant des rois, rejeta sa perle dans les trésors de la mer, trop fier pour la vendre au-dessous de sa valeur.

CARLOS.

Dieu tout puissant! cette femme est belle!

LA PRINCESSE.

On appellera cela caprice ou vanité; qu'importe. Je ne veux point faire deux parts de mes plaisirs. Je donnerai tout, tout, à l'homme, au seul homme que je me serai choisi : je donnerai une fois, mais pour

toujours. Mon amour ne fera qu'un heureux, qu'un seul, mais je veux que ce soit pour lui le bonheur céleste. La ravissante harmonie des âmes, les caresses, les douces voluptés d'un instant propice, la sublime, la divine magie de la beauté, sont le faisceau des couleurs d'un même rayon, sont les feuilles d'une même fleur; et moi, insensée, j'irais sacrifier et arracher de son calice une des feuilles de cette noble fleur? J'irais dégrader la majestueuse dignité de la femme, de ce chef-d'œuvre du créateur, jusqu'à récréer les derniers jours d'un vieux débauché.

CARLOS.

Cela est inouï! Quoi! Madrid possédait une telle femme, et je m'en aperçois aujourd'hui pour la première fois!

LA PRINCESSE.

Depuis long-temps j'aurais abandonné la cour, abandonné le monde, je me serais ensevelie dans un saint cloître; mais il me reste un seul lien, un lien tout-puissant qui m'attache à ce monde. Hélas! un fantôme peut-être, mais il m'est cher: j'aime et je ne suis pas aimée.

CARLOS *avec feu, et s'approchant d'elle.*

Vous l'êtes! aussi vrai qu'un Dieu est au ciel... Vous l'êtes, et au delà de toute expression!

LA PRINCESSE.

Vous! vous le jurez. Ah! c'est la voix de mon ange protecteur. Oui, si vous le jurez, Carlos, je vous croirai. Alors, je suis aimée.

CARLOS la presse dans ses bras avec tendresse.

Douce et noble fille ! adorable créature ! te voir, t'entendre, tout me ravit, tout me confond d'admiration. Qui a pu te voir, qui a pu voir qu'il y avait sous le ciel un être tel que toi, peut-il se vanter de n'avoir jamais aimé ? cependant, ici, à la cour de Philippe ; cependant ici, que viens-tu faire, ange charmant ? Ici, parmi ces moines, et sous ce joug monacal ! ce n'est pas ici le climat d'une telle fleur ; ils la flétriraient ! oui, ils la flétriraient ! j'en suis sûr. Mais non, aussi vrai que je respire, non : je te prends dans mes bras, je te porterai dans mes bras à travers tous ces démons et leur enfer ! Oui, je serai ton ange protecteur.

LA PRINCESSE, avec un regard d'amour.

Ah ! Carlos, que je vous connaissais peu ! combien votre noble cœur récompense magnifiquement ce qu'on a souffert, pour l'entendre.

(Elle lui prend la main et veut la baiser.)

CARLOS, retirant sa main.

Princesse, à votre tour, où donc étiez-vous ?

LA PRINCESSE, avec grâce et finesse, et regardant fixement sa main.

Que cette main est belle ! qu'elle a de richesses ! Prince, cette main a encore deux précieux dons à faire : une couronne, et le cœur de Carlos ; et tous deux peut-être à une seule mortelle ! à une seule, un si magnifique, un si divin présent ! Eh quoi ! prince, si vous vous décidiez à faire un partage, les reines savent mal aimer ; et la femme qui sait aimer, s'entend mal à régner. Ainsi, prince, il faut

partager, et aujourd'hui, aujourd'hui même.... Comment serait-ce déjà fait? réellement déjà? Cela est encore mieux. Et connaîtrai-je l'heureuse personne....

CARLOS.

Tu la connaîtras. Je me découvrirai à toi, noble fille; je me découvrirai à ce cœur innocent, sincère et pur. Au milieu de cette cour, tu es la première, la seule qui soit digne de connaître mon âme toute entière. Oui, je ne le nie point, j'aime.

LA PRINCESSE.

Méchant homme! cet aveu était-il si pénible. Ah! j'étais digne de pitié, quand tu me trouvais digne d'amour.

CARLOS, surpris.

Quoi! que dites-vous?

LA PRINCESSE.

Se jouer ainsi de moi! Ah! vraiment, prince, cela n'était pas bien! Jusqu'à nier la clef!

CARLOS.

La clef, la clef. (*Après un moment de réflexion.*) Oui... ainsi c'était... Maintenant je vois... ô mon Dieu!

(Ses genoux fléchissent; il s'appuie à un fauteuil, et se cache le visage.)

LA PRINCESSE, après un long silence, elle pousse un cri et s'évanouit.

Malédiction! qu'ai-je fait?

CARLOS se relevant, et avec un accent de vive douleur.

Être ainsi précipité du ciel, que j'avais rêvé! Ah! cela est affreux!

LA PRINCESSE, se cachant le visage.

Qu'ai-je découvert? Dieu!

CARLOS se jette à genoux devant elle.

Je ne suis point coupable, princesse... La passion... une funeste méprise... Par le ciel, je ne suis point coupable!

LA PRINCESSE le repousse.

Au nom de Dieu, laissez-moi.

CARLOS.

Jamais! Vous abandonner dans ce trouble affreux?

LA PRINCESSE le repoussant avec violence.

Par générosité, par compassion laissez-moi..... Voulez-vous me tuer par votre odieux aspect? (*Carlos veut sortir.*) Rendez-moi ma lettre et la clef. Où est l'autre lettre?

CARLOS.

L'autre lettre? quelle autre?

LA PRINCESSE.

Celle du Roi.

CARLOS, effrayé.

De qui?

LA PRINCESSE.

Celle que vous tenez de moi à l'instant.

CARLOS.

Du Roi? et à qui? à vous?

LA PRINCESSE.

O ciel! dans quel horrible embarras je suis! La lettre... je veux la ravoir.

CARLOS.

Du Roi, et à vous?

LA PRINCESSE.

La lettre, au nom du ciel !

CARLOS.

Celle qui devait démasquer quelqu'un à mes yeux.

LA PRINCESSE.

Je suis morte... Rendez-la moi.

CARLOS.

La lettre ?

LA PRINCESSE se tordant les mains de désespoir.

Insensée ! dans quel péril je me suis jetée !

CARLOS.

La lettre ? Elle vient du Roi... Ah ! princesse, cela change tout... La voici (*Il la tient à la main, et la regarde avec joie.*) cette inestimable, cette terrible, cette chère lettre ; toutes les couronnes de Philippe auraient trop peu de poids, trop peu de valeur pour la racheter, cette lettre ! je la tiens.

(Il sort.)

LA PRINCESSE se jetant au-devant de lui.

Grand Dieu ! je suis perdue !

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE seule.

(*Elle demeure un moment interdite et hors d'elle-même ; puis, après que le prince est sorti, elle s'élance sur ses pas et veut le retenir.*)

Prince, encore un mot; prince, écoutez-moi... Il s'éloigne... Et encore cela !... il me méprise. Me voilà dans un isolement affreux, repoussée, rejetée... (*Elle tombe dans un fauteuil, puis après un moment de silence :*) Non ;... mais sacrifiée, sacrifiée à une rivale. Il aime; plus de doute; lui-même en a fait l'aveu.... Mais quelle est cette heureuse femme ? Il est visible que son amour est contraire à son devoir : il craint d'être découvert; sa passion se cache du Roi.... Pourquoi du Roi, qui, au contraire, désirait le voir amoureux ? ou bien dans son père, ne serait-ce pas le père qui l'effraie ?... Quand je lui ai révélé les honteuses propositions du Roi, sa physionomie a exprimé la joie, il a semblé content et heureux... D'où vient que sa vertu sévère n'a pas fait entendre un blâme sur cela,... sur cela même ? Quel avantage lui en reviendrait-il, si le Roi, infidèle à la Reine... (*Elle s'arrête tout à coup comme saisie d'une idée soudaine; en même temps elle tire de son sein le ruban qu'elle a pris à Carlos, l'examine et le reconnaît.*) Insensée que j'étais ! Maintenant enfin, maintenant..... Où avais-je l'esprit ? Maintenant mes yeux s'ouvrent.... Ils s'aimaient long-temps avant que le Roi l'eût choisie. Jamais le prince ne m'a vue sans elle ;.... et moi qui me croyais si véritablement, si ardemment adorée, lorsque

c'était d'elle qu'il s'agissait. O tromperie sans exemple !.... et je lui ai décelé ma faiblesse. (*Elle se tait un instant.*) Aimerait-il sans aucune espérance?... Je ne puis le croire. Un amour sans espoir n'eût point résisté à cette épreuve. Posséder un cœur qui repousse et dédaigne le plus puissant monarque du monde : on ne fait pas un tel sacrifice à un amour sans espérance.... Que d'ardeur dans son embrassement! avec quel charme il m'a pressée sur son cœur palpitant! Ah! la tentation eût été trop forte pour une fidélité romanesque, si elle n'était pas payée de retour!... Il a pris la clef comme s'il eût été persuadé que la Reine la lui envoyait : il croyait donc son amour au point de franchir cette dernière limite... Il est venu, il est venu en effet, pensant que la femme de Philippe avait abjuré les lois de la raison. Comment l'eût-il osé, si de fortes preuves ne l'eussent encouragé?... Cela est clair. Il est écouté; elle aime. Par le ciel, cette sainte est devenue sensible. Qu'elle est habile !.... Moi-même je tremblais devant l'apparence hautaine et imposante de sa vertu ; je m'humiliais devant cet être supérieur; je m'effaçais devant sa gloire; j'enviais à sa beauté ce calme céleste affranchi de toutes les agitations de la nature humaine;... et ce calme n'était qu'une apparence, et elle voulait s'accorder à la fois une double jouissance; elle voulait conserver les dehors imposans de la vertu, et ne point se refuser les plaisirs secrets du vice. Telle était son audace; et cette hypocrisie resterait inconnue et jouirait du succès? du succès!.... et cela parce qu'aucun vengeur ne se rencontrerait? Non, certes. Je la révérais... cela

demande vengeance. Le Roi saura cette fourberie... le Roi... (*Après un moment de réflexion.*) Oui... c'est un moyen d'obtenir sa confiance.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

Un appartement dans le palais du Roi.

LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

DOMINGO.

Qu'avez-vous à me dire?

ALBE.

Une découverte importante que j'ai faite aujourd'hui, et d'après laquelle j'aurais une résolution à prendre.

DOMINGO.

Quelle découverte? et de quoi s'agit-il?

ALBE.

Le prince Carlos et moi nous sommes rencontrés ce matin dans le salon de la Reine. Je suis offensé; nous nous animons, le débat devient bruyant, nous tirons nos épées; la Reine à ce bruit sort de chez elle, s'avance entre nous, jette un regard sur le prince avec toute la confiance d'une autorité irrésistible : ce n'a été qu'un seul regard; son bras demeure immobile, il vole dans mes bras, il m'embrasse tendrement, il disparaît.

DOMINGO, après un instant de silence.

Cela est fort suspect. Duc, vous me ramenez vers

une idée, une idée que, je l'avoue, j'avais depuis long-temps conçue; j'avais chassé ce rêve, je ne l'ai jamais confié à personne. Il y a des glaives à deux tranchans, des amis douteux, et je les crains; il est difficile de connaître les hommes, encore plus difficile de les pénétrer: des paroles légèrement reportées peuvent ne paraître qu'une confidence injurieuse. J'ai donc enseveli mon secret jusqu'à ce que le temps de le mettre au jour soit venu. Il est certains services qu'il est dangereux de rendre aux rois. Il y a des traits qui, lorsqu'ils manquent le but, reviennent frapper celui qui les a témérairement lancés. Ce que j'ai à dire, il faut pouvoir le jurer sur l'hostie. Un témoignage oculaire, un mot surpris, un écrit pèsent plus dans la balance que mon sentiment intime. Par malheur nous sommes sur le sol de l'Espagne!

LE DUC.

Pourquoi, par malheur?

DOMINGO.

Dans toute autre cour, les passions pourraient s'oublier: ici tout leur rappelle la sévérité des lois; une reine d'Espagne a de la peine à faillir. Je suis convaincu, mais par malheur il s'agit justement, tout justement, d'une chose qu'un heureux hasard peut seul nous faire découvrir.

ALBE.

Écoutez-moi. Carlos a vu le Roi aujourd'hui; l'audience a duré une heure; il demandait le gouvernement des Pays-Bas; il le demandait avec chaleur et vivacité; je l'entendais du cabinet; ses yeux étaient

rougis par les larmes, lorsque je me suis rencontré avec lui à la porte. Le soir il avait un air de triomphe; il est ravi que le Roi m'ait préféré; il est reconnaissant. La chose est différente, dit-il, et tout n'en ira que mieux. Il ne sait pas feindre; d'où peut donc provenir cette contradiction? Le prince est tout joyeux de ne pas avoir été préféré, et le Roi m'accorde une grâce avec tous les signes de sa colère! Que dois-je croire? Vraiment, cette dignité nouvelle ressemble à un exil plutôt qu'à une faveur.

DOMINGO.

La chose en serait à ce point? à ce point? un instant aurait renversé ce que nous avons construit durant des années? et vous êtes si calme, si résigné? Connaissez-vous ce jeune homme? prévoyez-vous ce qui vous arrivera, s'il a jamais le pouvoir? Le prince! je ne suis pas son ennemi, aucun autre souci ne trouble mon repos que le soin du trône, de Dieu et de son église. L'Infant! je le connais, j'ai pénétré son âme, il couve un horrible projet, duc, le projet épouvantable de se faire régent et de se soustraire à notre sainte foi. Son cœur s'est enflammé pour des vertus nouvelles qui, orgueilleuses et s'assurant sur elles-mêmes n'implorent aucune croyance. Il pense; sa tête brûle pour de bizarres chimères; il honore l'homme. Duc, convient-il pour devenir notre roi?

ALBE.

Fantômes, et rien de plus! L'orgueil d'un jeune homme qui peut-être veut jouer un rôle, et qui n'a que ce parti à embrasser; tout cela passera quand une fois son tour de commander sera venu.

DOMINGO.

J'en doute. Il est fier de sa liberté, et ne se soumet point au joug par lequel on apprend à soumettre aussi les autres au joug. Convient-il à notre trône? Cet esprit audacieux et gigantesque franchira toutes les limites de notre habile politique. Vainement j'ai tenté d'énerver, pendant sa jeunesse, ce courage orgueilleux dans les voluptés; il a résisté à cette épreuve. On frémit de voir une telle âme avoir tant de vigueur... et Philippe va avoir soixante ans.

ALBE.

Vos regards s'étendent trop loin.

DOMINGO.

Lui et la Reine ne sont qu'un. Le poison des nouveautés s'est déjà glissé, s'est déjà caché dans leurs cœurs; il a bien rapidement conquis du terrain, et il atteindra le trône. Je connais cette Française. Craignons toute la vengeance de cette secrète ennemie, si Philippe montre de la faiblesse. La fortune nous est encore favorable; profitons-en. Enveloppons-les tous les deux dans le même piége... Qu'aujourd'hui un avis donné au Roi... Prouvé ou non prouvé, ce sera gagner beaucoup que de l'inquiéter. Nous, nous ne doutons pas. Lorsqu'on est convaincu, il n'est pas difficile de convaincre. Il est infaillible que nous en découvrirons davantage, puisque nous sommes déjà assurés que nous avons des découvertes à faire.

ALBE.

Mais il reste encore à régler la chose la plus importante. Qui prendra sur lui d'instruire le roi?

DOMINGO.

Ni vous, ni moi. Apprenez aussi ce que depuis long-temps, plein de mes grands projets, j'ai su, avec une tranquille patience, préparer pour le succès. Il manque encore, pour compléter notre ligue, un troisième personnage : le plus important. Le Roi aime la princesse Éboli. Je nourris cette passion qui sert mes vues. Je suis chargé de ses intérêts; je l'entraînerai dans notre projet. Cette jeune dame, si mes soins réussissent, sera notre auxiliaire, deviendra notre Reine. Peut-être en une seule nuit une fille espagnole brisera-t-elle les lis des Valois.

ALBE.

Qu'entends-je ? est-ce une réalité? ai-je bien entendu ? Par le ciel, je demeure étonné ! Oui, le coup est décisif. Mon père, je suis en admiration devant vous. Maintenant la partie est à nous.

DOMINGO.

Silence ! qui vient ? C'est elle... elle-même.

ALBE.

Je serai dans la pièce voisine, et lorsque...

DOMINGO.

Fort bien. Je vous apellerai.

(Le duc d'Albe sort.)

SCÈNE XI.

LA PRINCESSE, DOMINGO.

DOMINGO.

Je me rends à vos ordres, princesse.

LA PRINCESSE, après avoir suivi d'un regard curieux le duc qui se retire.

Ne sommes-nous pas absolument seuls? Vous étiez avec quelqu'un, je le vois.

DOMINGO.

Comment ?

LA PRINCESSE.

Qui donc vient de vous quitter tout à l'heure ?

DOMINGO.

Le duc d'Albe, princesse, qui demande la permission d'être admis après moi.

LA PRINCESSE.

Le duc d'Albe ? Que veut-il ? que peut-il vouloir ? vous saurez peut-être me le dire ?

DOMINGO.

Moi ! et saurai-je auparavant quelle occasion importante me procure le bonheur long-temps refusé de me retrouver avec la princesse d'Éboli ? (*Il attend un instant la réponse de la princesse.*) Puis-je savoir si quelque circonstance vous a enfin rendue favorable aux vœux du Roi ? Puis-je espérer, avec quelque fondement, que de plus sages réflexions vous ont réconciliée avec des propositions rejetées par humeur, par pur caprice ? Je viens plein d'espoir.

LA PRINCESSE.

Avez-vous porté au Roi ma dernière réponse?

DOMINGO.

J'ai différé de lui porter une si mortelle atteinte. Princesse, il est temps encore : vous pouvez la lui épargner.

LA PRINCESSE.

Avertissez le Roi que je l'attends.

DOMINGO.

Puis-je croire que cela soit sérieux, belle princesse?

LA PRINCESSE.

Et pourquoi serait-ce autre chose qu'un jeu? Au nom du ciel! vous m'inquiétez. Eh quoi! qu'ai-je donc fait pour que celui-ci, même celui-ci, change de visage?

DOMINGO.

Princesse, ma surprise... A peine je puis concevoir.

LA PRINCESSE.

En effet, vous ne devez pas me comprendre : pour tous les biens du monde, je ne voudrais pas que vous m'eussiez comprise. C'est assez pour vous de savoir que la chose est ainsi; épargnez-vous la peine de rechercher à l'éloquence de qui vous devez rendre grâce de ce changement. J'ajoute, pour vous consoler, que vous n'avez aucune part à ma faute; pas plus que l'église; bien que vous m'ayez démontré qu'il y avait des cas où l'église savait employer, pour une pieuse fin, même jusqu'à la personne des jeunes filles. Non, ce n'est pas cela : des motifs si dévots sont trop au-dessus de moi, mon père.

DOMINGO.

J'y renonce très-volontiers, princesse, puisqu'ils sont superflus.

LA PRINCESSE.

Dites de ma part au Roi, que je le prie dans tout ceci de ne point méconnaître qui je suis : ce que j'ai été, je le suis encore. La situation des choses a seulement changé depuis. Lorsque je repoussai ses offres avec indignation, je le croyais heureux époux de la plus belle des reines ; je croyais qu'une fidèle épouse méritait ce sacrifice de ma part. Je le croyais alors.... alors ; peut-être maintenant suis-je mieux informée.

DOMINGO.

Princesse, poursuivez. Je comprends ; nous nous entendons.

LA PRINCESSE.

C'est assez. Elle est découverte. Je ne l'épargnerai pas plus long-temps : la fourbe est découverte. Le Roi, l'Espagne entière et moi, elle nous a tous trompés. Elle aime, je le sais ; elle aime : j'ai des preuves qui la feront trembler. Le Roi est trompé. Au nom du ciel, qu'il ne reste pas sans vengeance ! Je lui arracherai ce masque d'abnégation sublime et surnaturelle, et tout le monde verra le front de la coupable. Il m'en coûtera un prix inestimable ; mais ce qui m'enchante, ce qui fait mon triomphe, c'est qu'à elle il lui en coûtera davantage encore.

DOMINGO.

Maintenant, tout est mûr. Permettez que j'appelle le duc.

(Il sort.)

LA PRINCESSE, *étonnée.*

Qu'est-ce donc ?

SCÈNE XII.

LA PRINCESSE, LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, *ramenant le duc.*

Nos nouvelles sont surannées, duc d'Albe. La princesse Éboli nous révèle un secret qu'elle devait apprendre de nous.

ALBE.

Ma présence la surprendra d'autant moins. Je ne me fiais pas à mes propres yeux. L'œil d'une femme pouvait seul faire une telle découverte.

LA PRINCESSE.

Que parlez-vous de découverte ?

DOMINGO.

Nous souhaiterions savoir, princesse, quel lieu.... quelle heure plus favorable ?

LA PRINCESSE.

Eh bien, je vous attends demain à midi. J'ai des raisons pour ne pas cacher plus long-temps ce coupable mystère, de ne pas le taire plus long-temps au Roi.

ALBE.

C'est cela même qui me conduit ici. Le Roi doit être instruit sur-le-champ, et par vous ; par vous, princesse ; il le faut. À qui croira-t-il plus qu'à la sévère et vigilante compagne de sa femme ?

DOMINGO.

Encore bien plus à celle qui, dès qu'elle le voudra, exercera sur lui un pouvoir sans bornes.

ALBE.

Je suis l'ennemi déclaré du prince.

DOMINGO.

C'est ce qu'on a aussi l'habitude de m'opposer. La princesse d'Éboli est à l'abri d'un tel soupçon. Quand nous devons nous taire, vous êtes obligé de parler par votre devoir, par le devoir de votre charge; le Roi ne pourra nous échapper; vos avis commenceront, puis nous achèverons l'affaire.

ALBE.

Mais il faut que cela se fasse bientôt, à l'instant même; les momens sont précieux. Chaque heure peut m'apporter l'ordre de partir.

DOMINGO, après un moment de réflexion, et se tournant vers la princesse.

Si l'on pouvait trouver des lettres? des lettres de l'Infant qui seraient saisies opéreraient un grand effet. —Voyons, n'est-ce pas vrai? oui. — Vous couchez, ce me semble, dans la chambre même de la Reine?

LA PRINCESSE.

Près de sa chambre. Mais que fait cela?

DOMINGO.

Quelqu'un qui aurait l'habitude d'ouvrir les serrures.... Avez-vous remarqué où elle place d'habitude la clef de sa cassette?

LA PRINCESSE, *réfléchissant.*

Cela pourrait conduire à quelque chose. Oui, la clef pourrait se trouver, je pense.

DOMINGO.

Pour porter des lettres il faut des messagers. La suite de la Reine est nombreuse. Si l'on pouvait se mettre sur la trace.... L'or pourrait beaucoup sans doute.

ALBE.

Personne ne connaît-il de confidens au prince?

DOMINGO.

Pas un; pas un dans tout Madrid.

ALBE.

Cela est étrange!

DOMINGO.

Vous pouvez m'en croire. Il méprise toute la cour, j'en ai des preuves.

ALBE.

Cependant je me rappelle à l'instant même, que lorsque je suis sorti de la chambre de la Reine, l'Infant était avec un de ses pages; ils se parlaient fort mystérieusement.

LA PRINCESSE, *l'interrompant vivement.*

Non, mais non, c'était.... il s'agissait de toute autre chose

DOMINGO.

Pourrions-nous le savoir? Cette circonstance m'est suspecte. (*Au duc.*) Et connaissez-vous ce page?

LA PRINCESSE.

Enfantillages! Que voulez-vous que ce puisse être?

Il suffit, je sais ce que c'est. Nous nous reverrons donc avant que je parle au Roi; en attendant on pourra savoir beaucoup.

DOMINGO, la tirant à part.

Et que doit espérer le Roi? puis-je lui annoncer? n'est-ce pas? Et puis-je enfin lui dire l'heure fortunée où ses désirs seront comblés? Cela se peut-il aussi?

LA PRINCESSE.

Dans quelques jours, je serai malade; on me séparera de la personne de la Reine, c'est l'usage de notre cour, comme vous savez; et alors je me tiendrai dans mon appartement.

DOMINGO.

Parfaitement; la grande partie est gagnée, je brave maintenant toutes les reines du monde.

LA PRINCESSE.

Écoutez, on me demande; la Reine a besoin de moi; au revoir.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, après avoir suivi des yeux la princesse.

Avec ce teint de rose et avec vos batailles, duc....

ALBE.

Et votre Dieu, mon père. Attendons de la sorte la foudre qui devait nous frapper.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

Un cloître de chartreux.

DON CARLOS, LE PRIEUR.

CARLOS, au prieur, en entrant.

Il est donc déjà venu? Cela m'afflige.

LE PRIEUR.

Trois fois depuis ce matin; il est parti depuis une heure.

CARLOS.

Mais reviendra-t-il? ne l'a-t-il pas dit?

LE PRIEUR.

Avant midi; il l'a promis.

CARLOS s'approchant d'une fenêtre, et regardant le site.

Votre couvent est éloigné de la route; de ce côte on aperçoit encore les clochers de Madrid, et là coule le Mançanarès. Ce site me plaît; tout ici est tranquille et mystérieux.

LE PRIEUR.

Comme l'entrée dans l'autre vie.

CARLOS.

Mon père, j'ai confié à votre probité ce que j'ai de plus précieux, de plus sacré. Aucun mortel ne doit savoir, ne doit même soupçonner qui j'entretiendrai ici secrètement. J'ai de puissans motifs pour cacher au monde entier quel homme j'attends ici. C'est pour cela que j'ai choisi ce cloître. Nous y

sommes sans doute à l'abri des trahisons et des surprises ? Vous vous rappelez ce que vous m'avez juré ?

LE PRIEUR.

Fiez-vous à nous, prince ; le soupçon des rois ne va pas chercher dans les tombeaux. La curiosité ne prête l'oreille qu'aux portes de la prospérité ou des passions humaines : le monde finit à ces murs.

CARLOS.

Penseriez-vous que ces précautions, ces inquiétudes cachent une conscience coupable ?

LE PRIEUR.

Je ne pense rien.

CARLOS.

Vous vous tromperiez, mon père, vous vous tromperiez beaucoup : mon secret redoute les hommes, mais non pas Dieu.

LE PRIEUR.

Mon fils, cela nous importe bien peu. Cet asile est ouvert au crime comme à l'innocence. Ce qui t'occupe est-il bon ou mauvais, légitime ou criminel, c'est l'affaire de ton propre cœur.

CARLOS, avec chaleur.

Ce que nous cachons ne peut offenser votre Dieu ; il s'agit de son ouvrage, de son plus bel ouvrage... A vous, à vous seul, je puis tout découvrir.

LE PRIEUR.

A quoi bon ? Dispensez-m'en, cher prince ; le monde et tous ses embarras sont depuis long-temps fermés et emballés pour le grand voyage. Pourquoi

rouvrir encore une fois les coffres? Il faut si peu pour celui qui n'aspire qu'à la béatitude. La cloche sonne l'heure de la prière, je m'y rends.

(Le prieur sort.)

SCÈNE XV.

DON CARLOS; LE MARQUIS DE POSA entre.

CARLOS.

Ah! te voici, enfin.

LE MARQUIS.

Quelle épreuve pour l'impatience d'un ami! Deux fois le soleil s'est levé, deux fois la nuit est venue depuis que le sort de mon cher Carlos est décidé. Et c'est maintenant, pour la première fois maintenant, que je vais l'apprendre. Parle... Vous voilà réconciliés?

CARLOS.

Qui?

LE MARQUIS.

Toi et le Roi. Et quant à la Flandre, il est décidé...

CARLOS.

Que le duc s'y rendra demain. Cela est ainsi.

LE MARQUIS.

Cela ne peut être; cela n'est pas. Tout Madrid serait-il dans l'erreur? Tu as eu une audience secrète, dit-on? Le Roi...

CARLOS.

Demeure inflexible; nous sommes divisés pour toujours, et plus que nous ne l'étions auparavant.

LE MARQUIS.

Tu ne pars point pour la Flandre?

CARLOS.

Non, non, non.

LE MARQUIS.

O mes espérances!

CARLOS.

Laissons cela. O Rodrigue, depuis que nous nous sommes quittés, que de choses dans ma vie! Mais avant tout je te demande un conseil : je veux lui parler.

LE MARQUIS.

A ta mère? Non. Et pourquoi?

CARLOS.

J'ai une espérance. Tu pâlis; calme toi; je dois être heureux et je le serai. Mais ceci sera pour une autre fois; maintenant trouve un moyen pour que je lui parle.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc? sur quoi se fonde ce nouveau rêve du délire?

CARLOS.

Ce n'est point un rêve! par le dieu des miracles ce n'en est pas un; c'est la vérité, la vérité (*il lui présente la lettre du Roi à la princesse d'Éboli*) : elle est attestée par cet important écrit. La Reine est libre aux yeux des hommes comme aux yeux du ciel; elle est libre. Lis cela et tu cesseras d'être étonné.

LE MARQUIS, ouvrant la lettre.

Quoi! Que vois-je? La propre main du Roi? (*Après qu'il a lu.*) Et pour qui cette lettre?

CARLOS.

A la princesse d'Éboli. Avant-hier un page de la Reine me remet une lettre et une clef de la part d'une inconnue. On me désigne, dans l'aile gauche du palais, occupée par la Reine, un cabinet où m'attend une dame que j'aime depuis long-temps. Je suis à l'instant cette indication.

LE MARQUIS.

Insensé, tu la suis?

CARLOS.

Je ne connaissais point l'écriture; je ne sais qu'une seule femme.... quelle autre qu'elle pouvait se croire adorée de Carlos? Plein d'une douce ivresse, je vole au lieu indiqué; un chant céleste qui se faisait entendre de l'intérieur de l'appartement me sert de guide, j'ouvre la porte, et qui vois-je? juge de mon effroi!

LE MARQUIS.

Ah! je devine tout.

CARLOS.

J'étais perdu sans ressource, Rodrigue, si je n'étais tombé dans les mains d'un ange. Quel funeste hasard! Trompée par le langage imprudent de mes yeux, elle s'abandonne à une douce illusion et se croit l'idole de mes regards; touchée des tourmens secrets de mon âme, son cœur imprévoyant et généreux a la faiblesse de me récompenser par l'amour; la timidité lui paraît être la cause de mon silence, elle a l'imprudence de le rompre, elle m'ouvre son noble cœur.

LE MARQUIS.

Et tu racontes cela si tranquillement? La princesse Éboli t'a pénétré! Sans nul doute elle a démêlé les plus intimes secrets de ton amour. Tu l'as cruellement offensée : elle dispose du Roi.

CARLOS, avec confiance.

Elle est vertueuse.

LE MARQUIS.

Elle l'est dans l'intérêt de son amour. Je crains beaucoup cette vertu; je la connais. Qu'elle est loin de la vertu idéale qui, naissant de l'âme comme de son sol maternel, croissant avec grâce et fierté, s'élève librement sans le secours de la culture et produit une moisson de fleurs! C'est un rameau étranger qui, accoutumé à l'air du midi, a été transplanté dans un rude climat. Éducation, principes, nomme-la comme tu voudras, c'est une innocence acquise, disputée avec habileté et dans de pénibles combats à la chaleur du sang, marchandée strictement et sans abandon avec le ciel, qui l'exige et qui la paye. Juges-en toi-même, la princesse pourra-t-elle jamais pardonner à la Reine, qu'un homme ait rejeté le sacrifice de sa vertu pénible et combattue, pour honorer la femme de Philippe par une flamme sans espérance?

CARLOS.

Connais-tu si bien la princesse?

LE MARQUIS.

Non, assurément. A peine je l'ai vue deux fois; mais permets que je te dise un mot encore : il m'a

paru qu'elle évitait habilement la honte du vice, et qu'elle connaissait très-bien les apparences de la vertu. J'ai observé la Reine aussi. Ah! Carlos, combien est différent ce que j'ai remarqué en elle! Tranquille dans un sentiment inné de l'honneur, aussi éloignée d'une insouciante légèreté que des calculs étudiés de la convenance, étrangère à la témérité comme à la crainte, elle marche d'un pas ferme et héroïque dans le sentier étroit du bien; ignorant qu'elle impose l'admiration, alors même qu'elle ne se flatte point de son propre suffrage. Mon cher Carlos retrouve-t-il sa princesse Éboli dans ce portrait? La princesse était sans reproche, parce qu'elle aimait. L'amour était expressément stipulé dans sa vertu : tu n'as point acquitté ce prix, elle succombera.

CARLOS, avec un peu de vivacité.

Non, non, (*après avoir fait quelques pas avec agitation*) non, te dis-je. Ah! Rodrigue, te convient-il de vouloir ravir à ton ami la plus divine des félicités, la foi en la bonté du cœur humain?

LE MARQUIS.

Ai-je mérité ce reproche? Non, tendre ami de mon cœur, non, par le ciel, ce n'est pas cela que j'ai voulu. Cette Éboli, elle serait un ange pour moi, je me précipiterais humblement et en adoration devant sa vertu, tout comme toi, si elle n'avait pas appris ton secret.

CARLOS.

Vois combien ta crainte est vaine! A-t-elle d'autre preuve que celle qui la couvrirait de honte? Achè-

tera-t-elle au prix de son honneur la triste satisfaction de sa vengeance.

LE MARQUIS.

Plus d'une, pour n'avoir pas à rougir, s'est vouée à la honte.

CARLOS, se levant avec vivacité.

Non, cela est trop dur, trop cruel. Elle est noble et fière ; je la connais et je ne crains rien. En vain tu t'efforces de troubler mes espérances : je parlerai à ma mère.

LE MARQUIS.

Maintenant ? et pourquoi ?

CARLOS.

Je n'ai plus rien à ménager : je veux connaître mon sort. Occupe-toi seulement à ce que je puisse lui parler.

LE MARQUIS.

Et tu veux lui montrer cette lettre ? Réellement, tu le veux ?

CARLOS.

Ne m'interroge pas là-dessus... Le moyen de lui parler ? seulement le moyen de lui parler ?

LE MARQUIS, d'un ton expressif.

Ne disais-tu pas que tu aimais ta mère ? Et tu veux lui montrer cettre lettre ? (*Carlos baisse les yeux et se tait.*) Carlos, je lis dans tes regards ce que je n'avais pas vu jusqu'à ce jour, ce qui est tout nouveau pour moi. Tu détournes les yeux. Il est donc vrai ? Si donc j'ai bien lu... Laisse-moi voir encore cette lettre.

(Carlos la lui donne, le marquis la déchire.)

CARLOS.

Quoi ! as-tu perdu la raison ? (*avec une émotion contenue.*) Réellement, je l'avoue, cette lettre m'importait beaucoup.

LE MARQUIS.

Cela m'a paru. Aussi l'ai-je déchirée. (*Le marquis fixe ses regards pénétrans sur le prince, qui le regarde avec hésitation. Long silence.*) Réponds ? qu'a de commun la profanation de la couche royale avec ton amour ? Est-ce Philippe qui lui était redoutable ? Quel lien peut unir les devoirs violés de la foi conjugale et tes coupables espérances ? Sa faute concourt-elle avec ton amour ? Ah ! sans doute, j'apprends à te mieux connaître. Combien jusqu'ici j'avais mal compris ton amour !

CARLOS.

Comment, Rodrigue, croirais-tu ?...

LE MARQUIS.

Je sens ce dont il faut perdre l'habitude. Oui, autrefois, autrefois cela n'était pas ainsi. Alors ton âme était grande, ardente, vaste. Le cercle entier de l'univers trouvait place dans ton cœur; tout cela s'est évanoui devant une passion, devant un petit intérêt personnel. Ton cœur est mort. Pas une larme sur le sort déplorable des Provinces-Unies, pas une seule larme ! O Carlos, que tu es devenu petit ! que tu es devenu misérable, depuis que tu n'aimes personne que toi !

CARLOS se jette dans un fauteuil; il se tait un moment, puis avec des larmes étouffées :

Je sais que tu ne m'estimes plus.

LE MARQUIS.

Non, Carlos, je m'explique cet emportement : c'était l'erreur d'un sentiment louable. La Reine était à toi ; elle te fut ravie par le Roi. Cependant jusqu'ici tu te méfiais modestement de tes droits ; peut-être Philippe était-il plus digne d'elle, pensais-tu. Tu te hasardais, mais tout bas, à décider la question ; elle est résolue par la lettre : c'est toi qui es le plus digne. Avec une orgueilleuse satisfaction tu vois le sort convaincu de tyrannie et de larcin. Tu triomphes d'être l'offensé ; car souffrir l'injustice enorgueillit les grandes âmes ; mais là ton imagination s'égare. Ta fierté avait satisfaction : ton cœur voulut avoir espérance. Vois, si je ne sais pas bien comment cette fois tu as pu te méprendre.

CARLOS, *ému.*

Non, Rodrigue, tu te trompes beaucoup ; je ne pensais pas si noblement à beaucoup près que tu voudrais me le faire croire.

LE MARQUIS.

Je suis donc bien peu connu de toi? Écoute, Charles ; lorsque tu t'égares, je cherche toujours entre cent vertus, celle à qui doit être imputée la faute ; mais maintenant, nous nous comprenons mieux. Tu veux parler à la Reine : soit, tu lui parleras.

CARLOS, *se jetant dans ses bras.*

Ah ! combien je rougis devant toi !

LE MARQUIS.

Tu as ma parole, laisse-moi faire le reste. Une pensée singulière, hardie, heureuse s'élève dans mon

imagination; tu l'entendras d'une plus belle bouche, Charles. Je me rends chez la Reine. Peut-être, dès ce matin, tout s'accomplira-t-il? Jusque-là, Charles, n'oublie pas qu'un projet qu'a conçu la raison la plus sublime, que réclament les souffrances de l'humanité, eût-il échoué mille fois, ne doit jamais être abandonné. Entends-tu? Souviens-toi de la Flandre.

CARLOS.

Oui, tout ce que me prescriront toi et la vertu.

LE MARQUIS, s'approchant d'une fenêtre.

Il est temps. J'entends ta suite. (*Ils s'embrassent.*) Maintenant tu es prince et moi sujet.

CARLOS.

Tu rentres sur-le-champ à la ville?

LE MARQUIS.

Sur-le-champ.

CARLOS.

Arrête, encore un mot; j'allais oublier un avis de la plus grande importance. Les lettres pour le Brabant sont ouvertes par le Roi. Sois sur tes gardes. Les postes du royaume ont, j'en suis sûr, des ordres secrets.

LE MARQUIS.

Comment le sais-tu?

CARLOS.

Don Raymond de Taxis est de mes amis.

LE MARQUIS, après un moment de silence.

Encore cela. Ainsi les lettres prendront la route d'Allemagne.

(Ils sortent des deux côtés opposés.)

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La chambre à coucher du Roi.

Deux flambeaux brûlent sur une table au fond de l'appartement ; plusieurs pages sont endormis par terre ; le Roi à demi habillé est assis devant la table, le coude appuyé sur le bras du fauteuil et dans une attitude pensive ; devant lui on voit un médaillon et quelques papiers.

LE ROI.

QU'ELLE ait été d'ailleurs fort exaltée, qui pourrait le nier? Jamais je n'ai pu lui inspirer d'amour... et cependant semblait-elle en sentir le besoin?.. Cela est prouvé, elle est fausse. (*Il fait un mouvement qui le rappelle à lui, et semble ému de surprise.*) Où étais-je? personne ne veille donc ici que le Roi? Ces flambeaux finissent déjà; cependant il n'est pas jour encore. C'est une nuit sans sommeil; il faut que tu t'en contentes, nature : les rois n'ont pas le temps de réparer leurs nuits perdues. Maintenant me voici réveillé et il fait jour. (*Il éteint les flambeaux et ouvre les rideaux d'une fenêtre; il se promène çà et*

là, remarque les pages endormis et reste un moment en silence à les regarder, puis il tire une sonnette.) Dormirait-on aussi dans le salon?

SCÈNE II.

LE ROI, LE COMTE DE LERME.

LERME, avec surprise, en apercevant le roi.

Votre majesté ne se trouve pas bien?

LE ROI.

Le feu était au pavillon à gauche; n'avez-vous pas entendu le bruit?

LERME.

Non, sire.

LE ROI.

Non? Comment, je l'aurais donc rêvé! Ce ne peut être l'effet du hasard. La chambre de la Reine n'est-elle pas de ce côté?

LERME.

Oui, sire.

LE ROI.

Ce songe m'inquiète; à l'avenir on doublera la garde, entendez-vous? dès que la nuit sera venue, mais secrètement, très-secrètement; je ne veux pas que.... Vous semblez m'observer?

LERME.

Je remarque que vos yeux échauffés demandent du sommeil. Oserais-je rappeler à votre majesté combien son existence est précieuse, combien ses

peuples apercevraient avec étonnement et effroi, sur votre visage, les traces d'une nuit sans sommeil? Prenez seulement deux courtes heures de repos.

LE ROI, *avec un regard égaré.*

Le sommeil! je le trouverai au caveau de l'Escurial, le sommeil. Dès que le roi dort, il y va de son trône, et pour le mari il y va du cœur de sa femme. — Non, non, c'est une calomnie. N'est-ce pas une femme, une femme qui me l'a confiée? La parole de la femme est une calomnie; le crime ne sera certain que si un homme me l'affirme. (*Aux pages qui se sont éveillés.*) Appelez le duc d'Albe. (*Les pages sortent.*) Approchez, comte; serait-ce la vérité? (*Il regarde fixement le comte.*) Ah! pendant un seul battement de mon cœur, pouvoir tout connaître! Est-ce la vérité? Jurez-le moi. Suis-je trompé? le serais-je donc? est-ce la vérité?

LERME.

Le plus grand, le meilleur des rois!

LE ROI, *reculant.*

Roi, roi! et encore, et toujours roi! point d'autre réponse que l'écho de ce vain son? Je frappe le rocher, je lui demande de l'eau, de l'eau pour la soif de mon ardente fièvre, et il me donne de l'or brûlant.

LERME.

Sur quoi la vérité, sire?

LE ROI.

Rien, rien; laissez-moi; allez. (*Le comte veut*

s'éloigner, il le rappelle encore une fois.) Vous êtes marié? vous êtes père, n'est-ce pas?

LERME.

Oui, sire.

LE ROI.

Vous êtes marié, et vous risquez de veiller une nuit près de votre maître? Vous avez des cheveux gris, et vous ne rougissez pas de croire à la sincérité de votre femme? Retournez au logis, et vous la trouverez dans les bras incestueux de votre fils. Croyez votre roi; allez. Vous restez interdit? vous me regardez avec pénétration. Moi, moi aussi j'ai des cheveux gris.—Malheureux, prenez garde; la vertu des reines est inattaquable; vous êtes mort si vous en doutez.

LERME, avec chaleur.

Qui peut en douter? qui, dans tous les états de mon Roi, serait assez audacieux pour jeter l'ombre d'un soupçon sur une vertu si pure, si angélique? la meilleure des reines....

LE ROI.

La meilleure? Pour vous elle est donc aussi la meilleure? Elle a, je le vois, des amis bien ardens autour de moi; elle a dû les acheter chèrement, plus chèrement qu'elle ne pouvait les payer à ma connaissance. Vous pouvez sortir; faites venir le duc.

LERME.

Je l'entends déjà dans le salon.

(Il se retire.)

LE ROI, d'un ton plus doux.

Comte, ce que vous aviez remarqué est très-vrai. Cette nuit d'insomnie a rendu ma tête brûlante;

oubliez tout ce que j'ai pu dire dans cette rêverie sans sommeil ; entendez-vous, oubliez-le. Votre roi vous aime.

(Il lui donne sa main à baiser. Lerme sort, et ouvre la porte au duc d'Albe.)

SCÈNE III.

Le ROI et LE DUC d'ALBE.

ALBE, s'approchant du Roi d'un air d'hésitation.

Un ordre aussi subit... à une heure inaccoutumée. (*Il se trouble en examinant le Roi de plus près.*) Et ce regard....

LE ROI. Il s'est assis, et a pris le médaillon sur la table. Il regarde le duc long-temps en silence.

Il est donc vrai ! je n'ai pas un serviteur fidèle !

ALBE, toujours troublé.

Comment ?

LE ROI.

Je suis blessé mortellement : on le sait, et personne ne m'avertit !

ALBE, avec un regard d'étonnement.

Une blessure aurait atteint mon roi, et serait échappée à ma vue.

LE ROI, lui montrant les lettres.

Reconnaissez-vous cette main ?

ALBE.

C'est la main de don Carlos.

LE ROI, après avoir fixé des regards pénétrans sur le duc.

Vous ne soupçonnez rien encore ? Vous m'avez

averti de son ambition. Était-ce son ambition, son ambition seule que j'avais à redouter ?

ALBE.

L'ambition est un mot bien grand, bien vaste, qui peut renfermer un sens étendu, infini.

LE ROI.

Et vous n'avez rien de plus à me revéler ?

ALBE, après un peu de silence, et d'un air contenu.

Votre majesté a confié le royaume à ma surveillance : je dois à votre couronne mes soins et mes pensées les plus intimes. Ce que je soupçonne, ce que je pense ou ce que je sais m'appartient ; c'est un domaine sacré qu'un esclave acheté, tout comme un vassal, a le droit de ne pas abandonner aux rois de la terre. Tout ce qui paraît évident à mes yeux, peut ne pas l'être devenu encore assez pour les yeux du Roi. Cependant, pour le satisfaire, je le prierai de ne point m'interroger comme mon souverain.

LE ROI, lui donnant les lettres.

Lisez.

ALBE lit, et se retourne avec effroi vers le Roi.

Quel est l'insensé qui a remis ce malheureux écrit dans les mains de mon Roi ?

LE ROI.

Quoi ! vous savez donc à qui il se rapporte ? Le nom n'est point cependant sur cette lettre.

ALBE, reculant et troublé.

J'ai été trop prompt.

LE ROI.

Vous le savez ?

ALBE, après quelque réflexion.

Hé bien, soit ! mon maître me l'ordonne... je ne puis reculer... je ne le nie pas... je sais quelle personne...

LE ROI, se levant avec un emportement terrible.

Aide-moi à inventer une mort nouvelle, dieu terrible des vengeances ! Leur intelligence est donc si évidente, si bien connue du monde entier, si publique que, sans se donner la peine d'examiner, on devine tout au premier coup d'œil ? C'en est trop ! Et je ne l'ai pas su ! je ne l'ai pas su ! Je suis le dernier qui le découvre, le dernier de tout mon royaume !

ALBE se jette aux pieds du Roi.

Oui, je me reconnais coupable, sire ; je rougis d'une lâche prudence qui m'a engagé au silence, lorsque l'honneur de mon Roi, la justice et la vérité m'ordonnaient hautement de parler.... Cependant, puisque tout se tait, puisque le charme de la beauté ferme toutes les bouches, j'en cours le hasard, je parlerai. Je sais pourtant que les tendres assurances d'un fils, les attraits séduisans, les larmes d'une épouse....

LE ROI, avec vivacité et promptitude.

Levez-vous ! vous avez ma parole royale... levez-vous ; parlez sans crainte.

ALBE se relève.

Votre majesté se souvient peut-être encore de cette scène des jardins d'Aranjuez. Vous trouvâtes la Reine sans aucune de ses femmes, le regard troublé, seule dans un bosquet écarté.

LE ROI.

Dieu ! que vais-je entendre ? poursuivez.

ALBE.

La marquise de Mondéjar fut bannie du royaume, parce qu'elle fut assez généreuse pour se sacrifier à l'instant pour la Reine. Maintenant nous sommes éclaircis... La marquise n'a fait que ce qui lui avait été ordonné. Le prince venait de se retirer.

LE ROI, avec emportement.

Il venait de se retirer. — Ainsi...

ALBE.

Les traces d'un homme, empreintes sur le sable, et qui allaient se perdre dans une grotte à gauche du bosquet, un mouchoir de l'Infant qui y fut trouvé, éveillèrent d'abord le soupçon. Un jardinier avait rencontré le prince dans ce lieu, tout juste à la même minute où votre majesté paraissait dans le bosquet.

LE ROI revenant à lui, après de sombres réflexions.

Et elle pleura lorsque je témoignai de la surprise ! elle me fit rougir devant toute ma cour ! rougir vis-à-vis de moi-même ! Par le ciel, j'étais comme un accusé devant sa vertu ! (*Long et profond silence ; il s'assied et se couvre le visage.*) Oui, duc d'Albe, vous avez raison : ceci peut finir d'une manière terrible... Laissez-moi seul un moment.

ALBE.

Sire, ceci ne suffit pas encore pour tout décider.

LE ROI, reprenant les papiers.

Et ceci non plus ? et cela encore ? et ce concours

éclatant de preuves convaincantes ? Ah ! cela est plus clair que le jour ! j'aurais dû le savoir depuis longtemps... Son crime commença dès lors même que je la reçus pour la première fois de vos mains, à Madrid... Je vois encore ce regard d'effroi, cette mortelle pâleur lorsqu'elle eut regardé mes cheveux gris. Alors commença l'hypocrisie.

ALBE.

La fiancée du prince mourut pour renaître dans sa nouvelle mère. Déjà ils s'étaient bercés d'espérances communes, ils s'étaient accordés dans des impressions ardentes qu'interdisait leur situation nouvelle ; la timidité était déjà vaincue, la timidité qui d'ordinaire accompagne les premiers aveux. Des souvenirs innocens les égarèrent et les encouragèrent à former des vœux coupables. Unis par l'harmonie de leurs sentimens et de leurs âges, impatiens du même joug, ils obéirent ainsi témérairement à l'impulsion de leur amour. La politique avait usurpé sur les droits de leur mutuel penchant ; mais est-il vraisemblable, sire, qu'ils aient reconnu le plein-pouvoir de votre conseil d'état, et qu'ils aient résisté à la tentation de discuter la détermination de votre cabinet ? Elle comptait sur l'amour, et elle reçut... un diadème.

LE ROI blessé, et avec amertume.

Vous analysez fort bien, duc... et avec sagacité ; j'admire votre éloquence... je vous remercie. (*Il se lève, et continue froidement et avec hauteur.*) Vous avez raison ; la Reine a eu un tort grave de me cacher le contenu de ces lettres, de me faire mystère

de la coupable apparition de l'Infant dans le jardin. Une fausse générosité l'a entraînée dans cette faute : je saurai la punir. (*Il sonne.*) Qui est encore dans le salon ? Duc d'Albe, je n'ai plus besoin de vous ; retirez-vous.

ALBE.

Aurai-je par mon zèle pour votre majesté pu lui déplaire une seconde fois ?

LE ROI, à un page qui entre.

Faites venir Domingo. (*Le page sort.*) Je vous pardonne de m'avoir laissé craindre, pendant près de deux minutes, une offense qui peut tourner contre vous.

(Albe s'éloigne.)

SCÈNE IV.

PHILIPPE, DOMINGO.

(Le Roi va et vient pendant quelques instans pour se recueillir.)

DOMINGO entre un moment après que le duc est sorti; il s'approche du Roi, et le regarde en silence d'un air respectueux.

Je suis heureux et surpris de trouver votre majesté si calme, si sereine.

LE ROI.

Cela vous surprend?

DOMINGO.

La Providence soit bénie de ce que mes inquiétudes étaient sans fondement! Ainsi je puis me livrer à l'espérance.

LE ROI.

Vos inquiétudes ? De quoi étiez-vous inquiet ?

DOMINGO.

Sire, je ne dois point vous cacher que je suis déjà instruit d'un mystère...

LE ROI, *d'un air sombre.*

Vous ai-je donc témoigné le désir de l'apprendre de vous? Qui me prévient ainsi sans mon ordre? Sur mon honneur, cela est bien hardi.

DOMINGO.

Sire, le lieu, le moyen par lequel je l'ai appris, le sceau sous lequel il m'a été donné, me justifient au moins de cette faute; c'est au confessionnal qu'il m'a été confié... confié comme un crime qui chargeait la conscience affligée de la pénitente, et dont elle demandait pardon au ciel. La princesse déplore trop tard une action dont elle a des motifs de craindre que les conséquences ne soient terribles pour la Reine.

LE ROI.

Réellement? quel bon cœur! — Vous avez bien deviné pourquoi je vous ai fait appeler : il faut que vous me tiriez de cet obscur labyrinthe où un zèle aveugle m'a jeté; j'attends la vérité de vous; parlez-moi ouvertement. Que dois-je croire? que dois-je résoudre? Votre devoir est de me dire la vérité.

DOMINGO.

Sire, lors même que la modération que m'impose mon ministère ne me prescrirait pas la douce loi de l'indulgence, je conjurerais encore votre majesté, je la conjurerais pour son repos de ne pas aller plus loin dans la découverte de ce mystère, de suspendre

toute information sur un secret qu'il ne peut être que pénible d'éclaircir. Ce qu'on en sait maintenant peut être pardonné : un mot du Roi, et la Reine n'a pas eu un tort. La volonté des princes confère la vertu comme le bonheur : il suffit que le Roi montre toujours le même calme, pour faire tomber les bruits que la calomnie s'est permis de répandre.

LE ROI.

Des bruits sur moi, et parmi mon peuple?

DOMINGO.

Impostures! damnables impostures! je le jure. Cependant il y a des occasions où les bruits populaires, fussent-ils dénués de preuves, ont autant d'importance que la vérité.

LE ROI.

Certes, et voilà justement une de ces occasions.

DOMINGO.

Une bonne renommée est le précieux, l'unique avantage qu'une reine pourrait envier à la femme d'un citoyen.

LE ROI.

Sur ce point, j'espère n'avoir rien à redouter. (*Il s'arrête et jette un regard de doute sur Domingo. Après un moment de silence :*) Chapelain, j'ai encore à apprendre de vous quelque chose de fâcheux. Ne tardez plus : depuis long-temps je le lis dans vos yeux une triste nouvelle : quelle qu'elle soit, parlez ; ne me laissez pas plus long-temps dans ce supplice. Que croit le peuple ?

DOMINGO.

Encore une fois, sire, le peuple peut se tromper... et certainement il se trompe. Ce qu'il répète ne doit pas troubler le Roi... seulement. — Qu'on ait ainsi osé répéter de telles choses...

LE ROI.

Quoi? me faut-il donc implorer si long-temps une goutte de poison?

DOMINGO.

Le peuple se ressouvient de l'époque où votre majesté fut si près de la mort... Trente semaines après, il apprit l'heureuse délivrance. (*Le Roi se lève et sonne; le duc d'Albe entre; Domingo se trouble.*) Sire, je suis surpris...

LE ROI, allant au-devant du duc d'Albe.

Duc, vous êtes un homme, défendez-moi de ce prêtre.

DOMINGO. Le duc d'Albe et lui se font des signes d'intelligence. Après un moment de silence.

Si nous avions pu prévoir que cet avis serait funeste à ceux qui le donnent...

LE ROI.

Fruit de l'adultère, dites-vous? J'étais à peine échappé à la mort, qu'elle sentit qu'elle était mère? Comment, n'est-ce pas alors, si je ne me trompe, que vous adressâtes dans toutes les églises des actions de grâce à saint Dominique, pour le miracle qu'il avait opéré en moi? Ce qui fut alors un miracle, ne l'est-il plus aujourd'hui? Ainsi, vous me trompiez alors, ou vous me trompez aujourd'hui. A

quoi vous convient-il que je croie maintenant? Ah! je vous pénètre; si le complot eût été mûr alors, qu'auriez-vous fait pour la gloire de votre saint patron?

ALBE.

Le complot?

LE ROI.

Vous vous seriez rencontrés aujourd'hui dans vos conjectures avec une conformité sans exemple, et vous ne seriez pas d'intelligence? vous voudriez me le persuader? Il faudrait donc que je n'eusse point vu avec quel empressement avide vous vous êtes précipités sur votre proie; avec quelle volupté vous étiez à vous repaître de ma douleur et des transports de ma colère. Il faudrait que je n'eusse pas remarqué avec quel zèle le duc brûle de ravir la faveur qui était destinée à mon fils. Il faudrait que je n'eusse pas démêlé comment le saint homme voulait armer ses petites vengeances du bras puissant de ma colère. Je suis l'arc, pensez-vous, que l'on peut tendre à son gré? Et si j'ai des doutes à former, permettez du moins que je commence par vous.

ALBE.

Notre fidélité ne s'attendait pas à être interprétée ainsi.

LE ROI.

Votre fidélité! La fidélité sait avertir du crime à venir : la vengeance raconte le crime quand il est accompli. Écoutez-moi! Qu'ai-je gagné à votre servile empressement? Ce que vous avancez est-il vrai? Eh bien! qu'ai-je à attendre, sinon le déchirement d'un divorce ou le triste triomphe de la vengeance?

Mais non ; vous n'avez que des inquiétudes ; vous ne m'apportez que l'hésitation et le soupçon. Vous me conduisez sur le bord de l'abîme infernal, et vous vous enfuyez !

DOMINGO.

D'autres preuves sont-elles possibles, lorsqu'on ne peut avoir le témoignage des yeux ?

LE ROI, après un long silence, se tourne vers Domingo, et lui parlant avec sérieux et solennité.

Je convoquerai les grands de mon royaume et je siégerai moi-même sur le tribunal. Présentez-vous alors. — En aurez-vous le courage?... et accusez-la comme adultère... elle mourra de mort... sans miséricorde !... elle et l'Infant mourront !... mais... songez-y !... si elle se justifie, vous-mêmes, vous soumettez-vous à être offerts en victimes à la vérité? — Décidez-vous. — Vous ne le voulez-pas ? vous vous taisez! vous ne le voulez pas? Vous n'avez que le zèle du mensonge.

ALBE, qui est demeuré à l'écart, avec calme et froideur.

Je le veux.

LE ROI demeure surpris, se retourne vers le duc, et le regarde fixement.

Cela est hardi ! Cependant je réfléchis que dans de sanglans combats vous avez risqué votre vie pour de bien moindres motifs. Vous l'avez risquée, avec la légèreté d'un coup de dé, pour le néant de la gloire. Et que vous est la vie ? Je ne jouerai point le sang royal contre celui d'un insensé qui n'a rien à espérer de mieux que de relever sa chétive existence. Je rejette votre sacrifice. Allez, allez, et attendez mes ordres dans la salle d'audience.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LE ROI seul.

Maintenant, donne-moi un homme, bonté de la Providence ! Tu m'as donné beaucoup : aujourd'hui accorde-moi un homme ! Toi, tu es seule, car ton œil sait démêler ce qui est caché. Puisque je ne suis point comme toi, qui sais tout, je te demande un ami. Les auxiliaires que tu m'as donnés, que me sont-ils ? Tu le sais : ce qu'ils pouvaient faire pour moi, ils l'ont fait. Leurs vices apprivoisés et soumis au frein me servent pour arriver au but, de même que les tempêtes sont utiles à la nature. J'ai besoin de la vérité : rechercher sa source sous les sombres débris de l'erreur, n'est guère le sort des rois. Donne-moi l'homme rare, au cœur sincère et pur, au regard pénétrant, à l'esprit éclairé, qui m'aidera à la découvrir. Je m'en remets au hasard. Parmi les milliers qui se pressent autour du soleil de la majesté, fais que j'en trouve un seul. (*Il ouvre une cassette et y prend des tablettes. Il les feuillète longtemps.*) Des noms propres et rien de plus ! et pas même la note des services qui leur ont valu d'être inscrits sur ces tablettes ! Quoi de plus tôt oublié que la reconnaissance ? Cependant, sur ces autres tablettes, je vois les torts de chacun soigneusement mentionnés. Ah ! cela est bien inutile. Les souvenirs de la vengeance ont-ils besoin d'un tel secours ? (*Il continue à lire.*) Comte d'Egmont ? que fait son

nom ici ? La victoire de Saint-Quentin est depuis long-temps effacée. Je le tiens pour mort. (*Il efface son nom et l'inscrit sur un autre registre. Il continue à lire.*) Marquis de Posa ? — Posa ? — Posa ? A peine puis-je me souvenir de cet homme ; et son nom est marqué deux fois : c'est une preuve que je le réservais à quelque grande destination. Est-il possible que cet homme ait jusqu'ici évité ma présence, qu'il ait fui les regards de son royal débiteur ? Certes, c'est le seul homme sur toute la surface de mon royaume qui n'ait pas besoin de moi. S'il eût recherché les richesses ou désiré les honneurs, il aurait depuis long-temps paru devant mon trône. Me risquerai-je avec cet homme bizarre ? Celui qui peut se passer de moi saura me dire la vérité !

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Salle d'audience.

DON CARLOS, conversant avec LE PRINCE DE PARME ; LE DUC D'ALBE, FÉRIA et MÉDINA SIDONIA ; LE COMTE DE LERME et quelques grands d'Espagne, des papiers à la main : tous attendent le Roi.

MÉDINA SIDONIA, que tout le monde semble éviter, se tourne vers le duc d'Albe qui, seul et recueilli, se promène dans la salle.

Vous avez parlé au Roi, duc ; comment l'avez-vous trouvé disposé ?

ALBE.

Très-mal pour vous et les nouvelles que vous apportez.

MÉDINA SIDONIA.

Au milieu du feu de l'artillerie anglaise, je me sentais plus à l'aise qu'en ce lieu. (*Carlos qui l'a regardé en silence et avec intérêt, va à lui et lui prend la main.*) Quelle reconnaissance pour ces larmes généreuses! Prince, vous voyez comme chacun me fuit : ma perte est décidée.

CARLOS.

Espérez mieux de la bonté de mon père et de votre innocence.

MÉDINA SIDONIA.

Je lui ai perdu une flotte, telle que les mers n'en avaient jamais vue. Qu'est-ce que ma tête, en comparaison de soixante-dix galions abîmés? Mais, prince, cinq fils de la plus belle espérance, comme vous... c'est là ce qui brise le cœur.

SCENE VII.

Le ROI entre en costume royal. Les précédens. Tous ont le chapeau à la main et se rangent des deux côtés, formant autour de lui un demi-cercle. Grand silence.

LE ROI, parcourant ce cercle d'un œil rapide.

Couvrez-vous. (*Don Carlos et le prince de Parme s'approchent les premiers et lui baisent la main. Il se tourne vers le dernier avec un air de bienveillance,*

sans vouloir remarquer son fils.) Votre mère, mon neveu, désire savoir si l'on est content de vous à Madrid.

PARME.

Elle ne doit le demander qu'après l'issue de ma première bataille.

LE ROI.

Soyez tranquille, votre tour viendra. (*Au duc de Féria.*) Que m'apportez-vous?

FÉRIA, fléchissant un genou devant le Roi.

Le grand commandeur de l'ordre de Calatrava est mort cette nuit; je rapporte sa croix.

LE ROI prend le collier, et parcourt le cercle des yeux.

Qui, après lui, est le plus digne de la porter? (*Il fait un signe au duc d'Albe, qui se met à genoux devant lui, et il lui passe le collier.*) Duc, vous êtes mon premier capitaine; ne soyez jamais davantage, et jamais ma faveur ne vous manquera. (*Il arrête son regard sur le duc de Médina Sidonia.*) Que vois-je ici? mon amiral!

MÉDINA SIDONIA. Il s'approche tremblant, et se prosterne devant le Roi en baissant la tête.

Voici, grand Roi, tout ce que je vous rapporte de l'Armada et de la jeunesse espagnole.

LE ROI, après un long silence.

Dieu est au-dessus de moi... Je l'ai envoyée contre les hommes, et non point contre les tempêtes et les écueils. Soyez le bienvenu à Madrid. (*Il lui donne sa main à baiser.*) Je vous remercie de m'avoir conservé un digne serviteur.—Je le reconnais pour tel, messieurs, et j'entends qu'on le reconnaisse ainsi.

(*Il lui fait signe de se relever et de se couvrir; puis se tournant vers les autres :*) A-t-on encore quelque chose à me dire? (*A don Carlos et au duc de Parme.*) Je vous salue, princes. (*Ils sortent. Les autres grands s'approchent et présentent, en mettant un genou en terre, leurs papiers au Roi. Il les parcourt avec distraction et les remet au duc d'Albe.*) Vous me les présenterez dans mon cabinet. Est-ce fini? (*Personne ne répond.*) Comment se fait-il que parmi mes grands le marquis de Posa ne se présente jamais? Je sais fort bien que ce marquis de Posa m'a servi avec honneur. Il n'est peut-être plus vivant? Pourquoi ne paraît-il point?

LERME.

Le chevalier est tout récemment revenu des voyages qu'il avait entrepris dans toute l'Europe; il est en ce moment à Madrid, et n'attend qu'un jour d'audience publique pour se mettre aux pieds de son souverain.

ALBE.

Le marquis de Posa? Oui, sire, c'est ce courageux chevalier de Malte dont la renommée raconte un trait de si grand enthousiasme. Lorsque, sur l'ordre du grand-maître, les chevaliers se rendirent dans leur île que Soliman tenait assiégée, ce jeune homme, alors âgé de dix-huit ans, disparut un jour de l'université d'Alcala; il se présente, sans avoir été convoqué, à La Valette. « On m'a acheté la croix, dit-il, je veux la mériter. » Il fut un des quarante chevaliers qui soutinrent en plein jour, dans le fort Saint-Elme, trois assauts contre Piali, Ulucciali, Hassem et Mustapha. Le fort étant enfin emporté, et tous

les chevaliers tombés autour de lui, il se jette à la mer et revient seul à la Valette. Deux mois après, l'ennemi abandonne l'île, et le chevalier retourne achever ses études commencées.

FÉRIA.

C'est aussi ce marquis de Posa qui, peu après, découvrit la fameuse conspiration de Catalogne, et c'est par sa seule activité que fut préservée la plus importante province du royaume.

LE ROI.

Je demeure étonné... Quel est cet homme qui a fait tout cela, et qui, sur trois hommes que j'interroge, n'a pas un envieux? Certes, cet homme, cet homme a le plus rare caractère ou n'en a aucun. — Pour l'amour du merveilleux, je veux lui parler. (*Au duc d'Albe.*) Après la messe, vous l'amènerez dans mon cabinet. (*Le duc sort; le Roi appelle Féria.*) Et vous, prenez ma place au conseil privé.

(Il sort.)

FÉRIA.

Le Roi est plein de bonté aujourd'hui.

MÉDINA SIDONIA.

Dites que c'est un dieu... Il l'a été pour moi.

FÉRIA.

Que vous méritez bien votre bonheur, amiral! j'y prends une vive part.

UN DES GRANDS.

Et moi aussi.

UN SECOND.

Et moi bien sincèrement.

UN TROISIÈME.

Le cœur me battait. Un si digne capitaine!

LE PREMIER.

Le Roi ne vous a pas fait faveur, mais justice.

LERME, à Médina Sidonia, en sortant.

Combien deux mots vous ont mis en prospérité!

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

Le cabinet du Roi.

LE MARQUIS DE POSA et LE DUC D'ALBE.

LE MARQUIS, en entrant.

Il veut me voir? moi? Cela ne se peut pas; vous vous trompez de nom. Et que veut-il de moi?

ALBE.

Il veut vous connaître.

LE MARQUIS.

Pure curiosité. — Quel dommage que ce temps perdu! La vie est si prodigieusement courte!

ALBE.

Je vous abandonne à votre bonne étoile. Le Roi est en vos mains, profitez, autant que vous le pourrez, de ce moment, et s'il est perdu, ne l'imputez qu'à vous-même.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS seul.

Cela est fort bien dit, duc; il faut profiter d'un moment qui ne doit se présenter qu'une fois. Ce courtisan me donne vraiment une bonne leçon, sinon dans son sens, du moins dans le mien. (*Après s'être promené un instant.*) Mais comment suis-je ici? Est-ce seulement par un bizarre caprice du destin que j'aperçois mon image dans cette glace, ici? sur un million d'individus, il va me choisir, moi, contre toute vraisemblance, pour me faire venir à la pensée du Roi? est-ce le hasard seulement? c'est peut-être aussi davantage. Et qu'est le hasard sinon la pierre brute qui reçoit la vie des mains du statuaire? La Providence donne le hasard, c'est à l'homme à s'accommoder à son but. — Qu'importe ce que le Roi peut me vouloir? ce que je dois être avec le Roi, je le sais; et quand ce ne serait qu'une étincelle de vérité jetée hardiment dans l'âme d'un despote, combien ne pourrait-elle pas devenir féconde sous la main de la Providence? Ainsi ce qui, d'abord, m'a semblé bizarre, pourrait avoir un but plein de sagesse. Que cela soit ou non, qu'importe, c'est dans cette idée que j'agirai.

Il se promène dans le cabinet, et s'arrête ensuite tranquillement à regarder un tableau Le Roi paraît dans un salon voisin, où il donne quelques ordres; puis il s'avance, et s'arrête à la porte pour observer le marquis de Posa qui ne le voit point.)

LE ROI.

Ces motifs sont-ils donc si légers? que risquez-vous de les exposer?

LE MARQUIS.

Ma vie tout au plus, sire, si j'avais le loisir de les détailler. Si vous ne me refusez pas cette faveur je vous dirai cependant la vérité; entre votre disgrâce et votre dédain, mon choix est fait : s'il faut me décider, j'aime mieux paraître criminel qu'insensé à vos yeux.

LE ROI, avec curiosité.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Je ne puis être serviteur des princes (*le Roi le regarde avec surprise*); je ne veux point tromper l'acheteur, sire. Quand vous daignez m'employer vous ne voulez de moi que des actions réglées d'avance: dans les combats, vous ne voulez que mon bras et mon courage; dans les conseils, que ma tête. Le but de mes actions ne doit plus être dans mes actions mêmes, il ne doit plus être que l'accueil qu'elles recevront du souverain, et pour moi la vertu a cependant une valeur en elle-même. Le bien que le monarque fait par mes mains, je l'aurais produit moi-même; et il eût été pour moi un plaisir de mon choix, non pas un devoir. Est-ce ainsi que vous l'entendez? pourriez-vous endurer qu'un créateur étranger mît la main à votre création? et moi m'abaisserai-je à n'être que le ciseau, quand je pourrais être l'artiste? J'aime l'humanité, et dans les monarchies il ne m'est permis d'aimer que moi.

LE ROI.

Cette chaleur est digne d'éloges. Vous voulez faire le bien : pourvu qu'il se fasse, il ne doit pas importer au patriote, au sage, de quelle manière il se fait. Cherchez un poste, dans mes royaumes, qui vous mette à portée d'obéir à cette noble impulsion.

LE MARQUIS.

Je n'en connais aucun.

LE ROI.

Comment?

LE MARQUIS.

Ce que votre majesté veut répandre de bien par mes mains, c'est le bonheur des hommes. Mais est-ce le même bonheur que je leur désire dans la pureté de mon amour pour eux? Ah! devant un tel bonheur la majesté des rois tremblerait! Non, la politique des trônes leur en a composé un nouveau, un bonheur qu'elle a encore assez de puissance pour leur distribuer : elle a aussi créé dans leurs cœurs de nouveaux penchans qui savent se contenter de ce nouveau bonheur. Elle frappe de son empreinte la vérité, celle du moins qu'elle peut endurer; et toutes les empreintes qui ne sont pas conformes à ce type, sont rejetées. Tout cela peut bien être avantageux à la royauté, mais cela me suffit-il? Mon amour fraternel pour l'humanité peut-il s'accommoder de ce rapetissement de l'homme? Puis-je le croire heureux, quand il ne lui est point permis de penser? Ne me choisissez point, sire, pour distribuer ce bonheur que vous faites frapper à votre coin. Je

dois me refuser à être le payeur de cette monnaie. — Je ne puis être serviteur des princes.

LE ROI, vivement.

Vous êtes un protestant !

LE MARQUIS, après un instant de réflexion.

Votre croyance, sire, est aussi la mienne. (*Il s'arrête un moment.*) Je suis mal compris : c'est ce que je craignais. Vous voyez que ma main a levé le voile qui couvre les mystères de la royauté ! Qui peut vous répondre que je regarderai encore comme sacré ce que j'ai cessé de regarder comme terrible ? Je suis dangereux peut-être, car j'ai réfléchi sur moi-même. Non, sire, je ne le suis pas : mes vœux sont renfermés ici. (*Il met la main sur son cœur.*) Cette ridicule folie d'innovation, qui ne fait qu'appesantir les chaînes qu'elle ne peut briser, n'échauffera jamais mon cœur. Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal : je suis un citoyen des siècles à venir. Une vaine peinture troublerait-elle votre repos ? votre souffle peut l'effacer.

LE ROI.

Et suis-je le premier à qui vous vous soyez montré sous cet aspect ?

LE MARQUIS.

Sous cet aspect ; oui.

LE ROI se lève, fait quelques pas, et s'arrête devant le marquis. A part.

Ce langage du moins est nouveau. La flatterie s'épuise : imiter rabaisserait l'homme de mérite. On peut une fois faire l'épreuve du contraire. Pourquoi pas ? ce qui étonne fait fortune. — Si vous l'entendez

ainsi, à la bonne heure; je prétends établir une charge nouvelle pour l'esprit fort.

LE MARQUIS.

Je comprends, sire, combien vous avez une idée petite et humiliante de la dignité humaine. Dans le langage de l'homme libre, vous ne voyez que l'artifice de la flatterie. Je crois savoir ce qui vous donne cette disposition : les hommes vous y ont contraint; ils se sont volontairement dépouillé de la noblesse de leur âme; ils se sont volontairement placés à ce niveau inférieur; ils reculent effrayés devant le fantôme de leur dignité intérieure; ils se complaisent dans leur misère; ils se parent de leurs fers avec une lâche adresse, et les porter avec bonne contenance s'appelle la vertu. Tel vous échut le monde; tel il avait été transmis à votre glorieux père. Ainsi, tristement mutilé, l'homme pouvait-il être honoré par vous?

LE ROI.

Je trouve quelque chose de vrai dans ce discours.

LE MARQUIS.

Mais le tort c'est d'avoir changé l'homme, ouvrage de la main du créateur, en un ouvrage de vos mains, et de vous être donné pour un dieu à cette créature de nouveau formée. Seulement vous vous êtes mépris en une chose : vous êtes encore resté homme, homme sorti de la main du créateur. Vous avez continué, comme mortel, à souffrir, à désirer; vous avez besoin de sympathie,.... et à un dieu que peut-on lui offrir? De la crainte, des supplications!... Déplorable métamorphose! triste interversion de la

nature! vous avez rabaissé l'homme jusqu'à ne plus être qu'une touche de l'instrument. Qui donc pourra goûter en commun avec vous le sentiment de l'harmonie ?

LE ROI.

Mon Dieu, il me saisit le cœur!

LE MARQUIS.

Mais ce sacrifice ne vous coûte rien. A ce moyen vous êtes unique, seul de votre race ; à ce prix vous êtes un dieu. — Et qu'il serait terrible que cela ne fût pas ainsi! — Si à ce prix, si en retour du bonheur détruit de tant de millions d'hommes, vous n'avez rien gagné, si la liberté que vous avez anéantie était la seule chose qui pût contenter vos désirs!...—Je vous prie, sire, de me permettre de me retirer. Votre présence m'entraîne ;.... mon cœur est plein ;.... c'est un charme trop puissant que de se trouver près du seul être à qui je pus ouvrir mon âme.

(Le comte de Lerme entre, et dit quelques mots tout bas au Roi. Le Roi lui fait signe de s'éloigner, et demeure assis dans la même attitude.)

LE ROI au marquis, après que Lerme s'est retiré.

Continuez.

LE MARQUIS, après un moment de silence.

Sire,.... je sens tout le prix.....

LE ROI.

Achevez, vous avez encore à me parler.

LE MARQUIS.

Sire, j'arrive récemment de Flandre et de Brabant, de ces provinces si riches, si florissantes! c'est un grand, un puissant peuple, et aussi un bon

peuple. Être le père de ce peuple, pensais-je, quelle jouissance divine ce doit être ! — Là, je marchais sur des ossemens humains qu'a consumés la flamme..... (*Il se tait; ses yeux se fixent sur le Roi, qui essaie à son tour de le regarder, mais qui, saisi et troublé, baisse les yeux.*) Vous avez raison; vous le devinez : que vous ayez pu accomplir ce que vous avez cru votre devoir, c'est là ce qui m'a pénétré d'une horrible admiration. Quel dommage que la victime baignée dans son sang ne puisse guère réciter un hymne de louange au génie de son sacrificateur! Quel dommage que ce soient des hommes, et non pas des êtres d'une nature plus relevée, qui soient chargés d'écrire l'histoire du monde! Des siècles plus doux succéderont au siècle de Philippe; ils amèneront une sagesse plus miséricordieuse; le bonheur des citoyens sera réconcilié avec la grandeur des princes; l'état deviendra avare de ses enfans, et la nécessité même sera humaine.

LE ROI.

Et pensez-vous que, lorsque ces siècles plus doux auront paru, j'aurai à trembler devant la malédiction de celui-ci? Regardez autour de vous dans mes Espagnes; le bonheur public y fleurit dans une paix toujours sans nuages, et ce repos je veux le donner à la Flandre.

LE MARQUIS, *vivement.*

Le repos du cimetière! et vous espérez finir ce que vous avez commencé? vous espérez arrêter le mouvement actuel de la chrétienté, et cette aurore universelle qui rajeunit la face du monde? seul, dans

toute l'Europe, vous voulez vous jeter au-devant de ce char du destin de l'univers, qui roule de son plein cours sans que rien le puisse arrêter? vous voulez que le bras d'un homme puisse l'enrayer? cela ne sera point. Déjà des milliers de citoyens ont fui de vos états, pauvres, mais libres et joyeux. Les sujets qui vous ont quitté pour leur croyance étaient les plus nobles de tous. Élisabeth a tendu des bras maternels à ces fugitifs, et la redoutable Angleterre prospère par l'industrie de nos compatriotes. Dépouillée du travail des nouveaux chrétiens, Grenade demeure déserte, et l'Europe se réjouit de voir son ennemi tout sanglant des blessures qu'il s'est faites lui-même. (*Le Roi est ému, le marquis s'en aperçoit et s'approche de lui.*) Vous voulez travailler pour l'éternité, et c'est la mort que vous semez! cette œuvre de la contrainte ne pourra survivre à son créateur; vous construisez pour des ingrats. En vain vous aurez livré de rudes combats, en vain vous aurez sacrifié votre royale vie à des entreprises de destruction, l'homme est bien au-dessus de ce que vous l'avez jugé; il rompra les liens dont on l'enchaînera durant son long sommeil, et réclamera ses droits sacrés; il rejettera votre nom avec ceux des Néron et des Busiris, et cela m'afflige.... car vous étiez bon.

LE ROI.

Et qui vous a donné une telle certitude?

LE MARQUIS, avec feu.

Oui, par le Tout-Puissant! oui, oui, je le répète. Rendez-nous ce que vous nous avez enlevé; soyez

généreux comme le fort, et laissez échapper de vos trésors le bonheur des hommes; laissez les esprits se mûrir dans votre domaine; rendez-nous ce que vous nous avez enlevé; soyez roi d'un million de rois. (*Il s'approche du roi avec assurance et fixe sur lui un regard ferme et animé.*) Ah! pourquoi l'éloquence de ces milliers d'hommes dont les intérêts se traitent en cette heure solennelle, ne peut-elle parler par ma bouche? pourquoi cet éclair que j'aperçois dans vos yeux ne peut-il devenir une durable flamme? Abdiquez cette divinité contre nature qui nous anéantit, devenez pour nous le type de la vérité et de l'immortalité. Jamais, jamais un mortel n'eut un si grand pouvoir, et ne put en user plus divinement. Tous les rois de l'Europe rendront hommage au nom espagnol, vous aurez devancé tous les rois de l'Europe; un trait de plume de cette main, et la terre sera créée une seconde fois: donnez la liberté de penser.

(Il se jette à ses pieds.)

LE ROI.

Étrange enthousiaste! — Cependant... levez-vous; puis-je....

LE MARQUIS.

Regardez autour de vous la nature dans sa puissance! c'est sur la liberté qu'elle est fondée; et combien elle est riche par la liberté! Le grand créateur jette le vermisseau dans une goutte de rosée et le laisse aussi habiter à son libre instinct la corruption et la mort. Que votre création est étroite et misérable! Le frémissement d'une feuille épouvante le maître de la chrétienté; il vous faut trembler de

chaque vertu. Lui, plutôt que de troubler la douce apparence de la liberté, il laisse le triste cortége des maux se déchaîner sur son univers; lui, qui a tout formé, on ne peut l'apercevoir, il s'est discrètement voilé sous d'éternelles lois; l'esprit fort les voit, mais ne le voit point. « Pourquoi un Dieu? dit-il, le monde se suffit à lui-même, » et la dévotion d'aucun chrétien ne le célèbre autant que le blasphème de l'esprit fort.

LE ROI.

Et voulez-vous entreprendre de former dans mes états ce type élevé au-dessus de l'humanité?

LE MARQUIS.

Vous, vous le pouvez. Et quel autre? Consacrez au bonheur des peuples ce pouvoir qui, hélas! pendant si long-temps, n'a fructifié que pour la grandeur du trône. Rendez à l'humanité sa dignité abolie; que le citoyen redevienne, ce qu'il était d'abord, le but de la royauté. Ne lui imposez d'autre devoir que d'honorer les droits de son frère. Quand l'homme, rendu à lui-même, se réveillera au sentiment de sa dignité, quand les vertus fières et sublimes de la liberté fleuriront, quand vous aurez fait votre propre royaume le plus heureux de l'univers, alors, sire, ce sera votre devoir de soumettre l'univers.

LE ROI, après un long silence.

Je vous ai laissé dire jusqu'à la fin; je vois bien que le monde s'est peint dans votre tête autrement que dans la tête des autres hommes; aussi je ne veux pas vous mesurer à la mesure commune. Je suis le premier à qui vous ayez ouvert votre âme,

Je le crois puisque vous me le dites. En faveur de cette réserve qui a su contenir de telles opinions conçues avec une telle chaleur et qui a su les taire jusqu'à ce jour, en faveur de cette prudente discrétion, je veux oublier, jeune homme, que je les connais et comment je les ai connues. Levez-vous. Je veux réfuter la trop grande promptitude du jeune homme, non pas en roi, mais en vieillard; je le veux parce que... je le veux. Le poison lui-même, peut, je crois, grâce à heureux naturel, être ennobli par un salutaire usage; mais fuyez mon inquisition; je verrais avec chagrin....

LE MARQUIS.

Réellement, avec chagrin?

LE ROI, d'un air troublé.

Je n'ai jamais vu un tel homme. — Non, non, marquis, vous me traitez trop mal; je ne suis pas un Néron, je ne veux pas l'être; je ne veux pas l'être envers vous; tout bonheur n'aura pas disparu sous mon empire; vous-même vous pouvez continuer sous mes yeux à être un homme.

LE MARQUIS, vivement.

Et mes concitoyens, sire? — Ah! ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ce n'est pas ma cause que je plaide. — Et vos sujets, sire?

LE ROI.

Et puisque vous savez si bien comment me jugera l'avenir, qu'il apprenne de vous comment je traitais les hommes, lorsque j'en rencontrais un.

LE MARQUIS.

Ah! que le plus juste des rois ne soit pas en même

temps le plus injuste. Dans votre Flandre, des milliers de citoyens valent mieux que moi. Aujourd'hui seulement, j'oserai vous le dire franchement, grand Roi, aujourd'hui vous voyez, peut-être pour la première fois, la liberté sous des couleurs plus douces.

LE ROI, *avec une gravité douce.*

Rien de plus sur ce sujet, jeune homme; vous penseriez différemment, je le sais, si vous aviez d'abord connu les hommes comme moi. Cependant ce serait à regret que je vous verrais pour la dernière fois. Par où commencerai-je à vous attacher à moi?

LE MARQUIS.

Laissez-moi comme je suis, sire. Que vous serais-je, si vous me corrompiez aussi?

LE ROI.

Je n'endure pas cet orgueil. D'aujourd'hui, vous êtes à mon service... Point de réplique; je le veux. (*Après un moment de silence.*) Mais quoi! que voulais-je donc? n'est-ce pas la vérité que je voulais? Et j'ai trouvé plus encore... Vous m'avez vu sur mon trône, marquis, mais non point dans ma maison. (*Le marquis semble se recueillir.*) Je vous entends; mais... quand je serais le plus malheureux de tous les pères, ne pourrai-je pas être encore un époux heureux?

LE MARQUIS.

Si un fils de la plus belle espérance, si la possession d'une femme la plus digne d'être aimée sont des motifs pour être appelé heureux, quel mortel a plus que vous ce double bonheur?

LE ROI, d'un air sombre.

Non, je ne le suis pas... et jamais je n'ai senti plus profondément qu'en cet instant que je ne le suis pas.

(Il regarde le marquis avec une expression d'abattement.)

LE MARQUIS.

Le prince a l'âme noble et pure; je ne l'ai jamais jugé autrement.

LE ROI.

Mais moi... ce qu'il m'a ravi, aucune couronne ne peut m'en dédommager... une reine si vertueuse!

LE MARQUIS.

Qui oserait, sire?

LE ROI.

Le monde! la calomnie! moi-même!.... Voici des témoignages irrécusables qui la condamnent; d'autres sont encore prêts à paraître, qui me menacent d'une conviction plus terrible... Mais, marquis... il m'est pénible, oui, bien pénible de m'en rapporter à un seul témoin qui l'accuse. Est-elle capable de tomber dans un si profond déshonneur? O combien il doit m'être permis de croire, plus volontiers, qu'une Éboli la calomnie. Ce prêtre n'est-il pas ennemi de mon fils et d'elle? ne sais-je pas qu'Albe respire la vengeance? Ma femme est meilleure qu'eux tous.

LE MARQUIS.

Sire, il est quelque chose dans l'âme d'une femme qui s'élève au-dessus de toutes les apparences, de toutes les calomnies, c'est la pudeur des femmes.

LE ROI.

C'est ce que je me dis aussi. Pour tomber aussi

bas qu'on en accuse la Reine, il en coûte beaucoup; les liens sacrés de l'honneur ne se rompent point si facilement qu'on voudrait me le persuader... —Vous connaissez les hommes, marquis : un homme tel que vous me manquait déjà depuis long-temps; vous êtes bon et confiant... Cependant vous connaissez les hommes... ainsi je vous ai choisi.

LE MARQUIS, surpris et effrayé.

Moi, sire?

LE ROI.

Vous avez paru devant votre maître, et vous ne lui avez rien demandé pour vous... rien. Cela m'était nouveau... Vous en serez juge : la passion n'égarera point vos yeux; introduisez-vous près de mon fils; sondez le cœur de la Reine : je vous accorde plein-pouvoir de l'entretenir seule. Maintenant laissez-moi.

(Il sonne.)

LE MARQUIS.

Puis-je emporter une espérance fondée? Alors c'est le plus beau jour de ma vie.

LE ROI lui donne sa main à baiser.

Il n'est pas perdu dans la mienne. (*Le marquis se lève et se retire; le comte de Lerme entre.*) Le chevalier entrera dorénavant sans être annoncé.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon chez la Reine.

LA REINE, LA DUCHESSE, D'OLIVARÈS, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA COMTESSE DE FUENTÈS et d'autres dames.

LA REINE, se levant, s'adresse à la grande-maîtresse.

La clef ne se trouve donc pas? Il faudra faire forcer la cassette; et tout de suite. (*Elle aperçoit la princesse d'Éboli, qui s'approche et lui baise la main.*) Soyez la bienvenue, chère princesse; je suis contente de vous voir rétablie. Cependant vous êtes encore bien pâle.

FUENTÈS, avec malignité.

Cela vient de cette méchante fièvre qui attaque horriblement les nerfs; n'est-ce pas, princesse?

LA REINE.

Je souhaitais beaucoup aller vous voir, ma chère,... mais je n'ai pas osé.

OLIVARÈS.

Au moins la princesse n'a-t-elle pas manqué de société.

LA REINE.

Je le crois bien. Qu'avez-vous? Vous tremblez.

ÉBOLI.

Rien, rien du tout, madame. Je demande la permission de me retirer.

LA REINE.

Vous nous le cachez; mais vous êtes plus malade que vous ne voulez nous le persuader. Rester debout vous fatiguerait; aidez-la, comtesse, à s'asseoir sur ce tabouret.

ÉBOLI.

L'air me ferait du bien.

(Elle sort.)

LA REINE.

Suivez-la, vous, comtesse... Qu'elle est changée!

(Un page entre; il parle à la duchesse, qui se tourne ensuite vers la Reine.)

OLIVARÈS.

Le marquis de Posa, madame. Il vient de la part du Roi.

LA REINE.

Je l'attends.

(Le page sort, et ouvre la porte au marquis.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS DE POSA, les précédens.

(Le marquis met le genou en terre devant la Reine, qui lui fait signe de se relever.)

LA REINE.

Quels sont les ordres du Roi ? Puis-je publiquement...

LE MARQUIS.

Il m'est ordonné de parler devant sa majesté seule.

(Sur un signe de la Reine, les dames s'éloignent.)

SCÈNE III.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE, avec surprise.

Eh quoi ! puis-je en croire mes yeux, marquis ? Vous êtes envoyé à moi par le Roi ?

LE MARQUIS.

Cela semble singulier à votre majesté ? à moi, pas du tout.

LA REINE.

Le monde est sorti de ses routes. Vous et lui ! — je l'avouerai....

LE MARQUIS.

Cela semble bizarre ; oui, cela peut bien être. Le temps présent est fécond en circonstances plus étonnantes.

LA REINE.

Plus étonnantes, j'en doute.

LE MARQUIS.

Admettons que je me sois enfin laissé séduire. Était-ce la peine de jouer à la cour de Philippe le rôle d'un homme singulier? Singulier! Qu'est-ce que cela signifie? Celui qui veut être utile aux hommes doit d'abord se présenter à eux comme leur semblable. A quoi bon l'apparence fastueuse d'un sectaire? Admettons.... Qui est assez dégagé de vanité pour ne pas recruter en faveur de sa croyance?... admettons que je cherche par-là à placer la mienne sur le trône.

LA REINE.

Non, non, marquis; je ne voudrais pas, même par plaisanterie, vous prêter un projet si mal mûri; vous n'êtes pas un rêveur qui entreprend ce qui ne peut être conduit à sa fin.

LE MARQUIS.

C'est cela même qui serait une question, ce me semble.

LA REINE.

Ce que je pourrais tout au plus vous imputer, ce qui me paraîtrait étrange de vous, marquis, ce serait,... ce serait....

LE MARQUIS.

De la duplicité, peut-être?

LA REINE.

De la dissimulation, du moins. Le Roi ne vous a vraisemblablement pas chargé de me dire ce que vous me direz.

LE MARQUIS.

Non.

LA REINE.

Et une bonne cause peut-elle ennoblir un moyen coupable? cela se peut-il? Pardonnez-moi ce doute. Votre noble fierté peut-elle se prêter à cet emploi? à peine le puis-je croire.

LE MARQUIS.

Ni moi, s'il ne s'agissait ici que de tromper le Roi; mais ce n'est pas mon intention; je pense le servir en ceci, plus sincèrement qu'il ne me l'a recommandé lui-même.

LA REINE.

Je vous reconnais là, et c'est assez. Que fait-il?

LE MARQUIS.

Le Roi?... A ce qu'il me paraît, je vais être bientôt vengé de la sévérité de vos jugemens. Ce que je ne me hâtais point de rapporter à votre majesté, vous êtes, ce me semble, encore beaucoup moins pressée de le savoir; il faut pourtant vous le dire. Le Roi fait prier votre majesté de ne point accorder aujourd'hui d'audience à l'ambassadeur de France; telle était ma commission; m'en voici acquitté.

LA REINE.

Est-ce tout ce que vous avez à me dire de sa part, marquis?

LE MARQUIS.

C'est à peu près tout ce qui m'autorise à être ici.

LA REINE.

Je me résoudrai volontiers, marquis, à ignorer ce qui doit être un secret pour moi.

LE MARQUIS.

Cela doit être, madame. A la vérité si vous n'étiez pas ce que vous êtes, je pourrais vous apprendre certaines choses, vous prémunir contre certaines personnes ;... avec vous cela n'est pas nécessaire. Le danger peut aller et venir autour de vous, sans que vous le connaissiez jamais. Tout cela n'est pas digne de troubler le précieux sommeil d'un ange; aussi n'est-ce point là ce qui m'amène. Le prince Carlos...

LA REINE.

Comment l'avez-vous laissé ?

LE MARQUIS.

Pareil à l'homme qui est seul sage parmi ses contemporains, et pour qui c'est un crime d'adorer la vérité; tout aussi résolu à mourir pour son amour que le sage pour le sien. J'ai peu de paroles à vous rapporter; mais là, il parle lui-même.

(Il remet une lettre à la Reine.)

LA REINE, après avoir lue.

Il faut qu'il me parle, dit-il?

LE MARQUIS.

Je le dis aussi.

LA REINE.

En sera-t-il plus heureux, quand il verra, de ses yeux, que je n'ai pas de bonheur non plus?

LE MARQUIS.

Non, mais il en deviendra plus actif et plus ferme.

LA REINE.

Comment?

LE MARQUIS.

Le duc d'Albe va en Flandre.

LA REINE.

Il y va, on me l'a dit.

LE MARQUIS.

Revenir sur sa détermination! jamais le Roi ne le fera. Nous connaissons bien le Roi. Mais ce qui est certain aussi, c'est que le prince ne peut demeurer ici; — cela ne se peut pas, absolument pas; — et que la Flandre ne doit pas être sacrifiée.

LA REINE.

Savez-vous comment empêcher cela?

LE MARQUIS.

Oui; peut-être... le moyen est extrême comme le danger; il est audacieux comme le désespoir : mais je n'en sais aucun autre.

LA REINE.

Dites-le-moi.

LE MARQUIS.

A vous, seulement à vous, madame, j'oserai le découvrir; c'est de vous seulement que Carlos peut l'entendre sans horreur. Le nom qu'on lui donnera sonne mal sans doute....

LA REINE.

Rébellion!

LE MARQUIS.

Il faut qu'il désobéisse au Roi, il faut qu'il se rende secrètement à Bruxelles, où les Flamands l'attendent à bras ouverts. Toutes les Provinces-Unies se lèveront à ce signal; la bonne cause se fortifiera par la

présence du fils d'un roi ; il fera trembler le trône d'Espagne devant ses armes. Ce que son père lui refuse à Madrid lui sera accordé à Bruxelles.

LA REINE.

Lui avez-vous parlé aujourd'hui, et croyez-vous cela possible?

LE MARQUIS.

C'est parce que je lui ai parlé aujourd'hui.

LA REINE, après un moment de silence.

Le plan que vous m'exposez, m'effraie et me séduit également. Je crois que vous avez raison ; l'idée est hardie, et c'est pour cela, je crois, qu'elle me plaît. Je veux la mûrir. Le prince la connaît-il?

LE MARQUIS.

Il doit, dans mon plan, l'entendre de votre bouche pour la première fois.

LA REINE.

Sans contredit. L'idée est grande.... à moins que la jeunesse du prince....

LE MARQUIS.

Elle ne nuit en rien. Il trouvera là-bas Egmont, Orange, ces braves compagnons d'armes de l'Empereur Charles, si sages dans les conseils, si redoutables dans les combats.

LA REINE, avec vivacité.

Oui, l'idée est grande et belle ; le prince doit agir ; je sens cela vivement. Le rôle qu'on lui voit jouer à Madrid, m'humilie pour lui. Je lui promets l'aide de la France, de la Savoie aussi. Je suis entièrement

de votre avis, marquis, il doit agir... Cependant cette entreprise exige de l'argent.

LE MARQUIS.

Aussi est-il déjà prêt.

LA REINE.

En outre, je sais un moyen.

LE MARQUIS.

Ainsi je puis lui donner l'espérance de cette entrevue?

LA REINE.

Je veux me consulter.

LE MARQUIS.

Carlos attend une réponse, madame. Je lui ai promis de ne pas revenir sans la lui rapporter (*Il présente ses tablettes à la Reine.*) Deux mots suffiront pour le moment.

LA REINE, après avoir écrit.

Vous reverrai-je?

LE MARQUIS.

Aussi souvent que vous le commanderez.

LA REINE.

Aussi souvent, aussi souvent que je l'ordonnerai? Marquis, comment dois-je m'expliquer cette liberté?

LE MARQUIS.

Aussi innocemment que vous le pourrez toujours. Nous en jouissons, cela suffit, cela doit suffire à votre majesté.

LA REINE, l'interrompant.

Combien je serais heureuse si ce dernier asile restait encore à la liberté en Europe; si c'était lui

qui le conservât ! Comptez sur la part que j'y prendrai en secret.

LE MARQUIS, avec chaleur.

Ah ! je le savais bien qu'ici je serais compris !

(La duchesse d'Olivarès paraît à la porte.)

LA REINE froidement, au marquis.

Ce qui me vient de la part du Roi, mon maître, sera toujours respecté comme une loi. Allez l'assurer de ma soumission.

(Elle lui fait un salut. Le marquis sort.)

SCÈNE IV.

Une galerie.

DON CARLOS et LE COMTE DE LERME.

CARLOS.

On ne peut nous troubler ici. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

LERME.

Votre altesse avait dans cette cour un ami....

CARLOS.

..... Que je ne connaissais pas? Comment? Que voulez-vous dire?

LERME.

Je dois donc demander pardon d'en avoir appris plus que je n'aurais voulu en savoir. Cependant j'ajouterai, pour tranquilliser votre altesse, que je tiens ce secret d'une main fidèle. Bref, c'est par moi-même que je l'ai découvert.

CARLOS.

De qui voulez-vous parler?

LERME.

Du marquis de Posa.

CARLOS.

Eh bien?

LERME.

Il en savait, touchant votre altesse, plus que personne ne peut en savoir; du moins je suis bien porté à le craindre.

CARLOS.

Comment, craindre?

LERME.

Il a été chez le Roi.

CARLOS.

Ainsi?...

LERME.

Pendant deux heures entières, et en conversation fort intime.

CARLOS.

Vraiment?

LERME.

Ce n'est pas de petites choses qu'il était question.

CARLOS.

Je le veux croire.

LERME.

J'ai à plusieurs fois entendu votre nom.

CARLOS.

Ce n'est pas mauvais signe, j'espère.

LERME.

Il a aussi été question de la Reine, et d'une manière très-énigmatique, dans la chambre du Roi.

CARLOS *recule de surprise.*

Comte de Lerme?

LERME.

Lorsque le marquis est sorti, j'ai reçu l'ordre de le laisser à l'avenir entrer sans être annoncé.

CARLOS.

Cela est réellement grave.

LERME.

Sans exemple absolument, prince, d'aussi loin que je m'en souvienne, depuis que je sers le Roi.

CARLOS.

Grave, vraiment fort grave. — Et comment? Comment dites-vous qu'il a été question de la Reine?

LERME *recule.*

Non, prince, non. Ceci est contre mon devoir.

CARLOS.

Voilà qui est singulier! vous m'en dites une partie, et vous me cachez l'autre!

LERME.

Je vous disais la première. Pour la seconde, j'ai des devoirs envers le Roi.

CARLOS.

Vous avez raison.

LERME.

Le marquis a toujours passé pour homme d'honneur.

CARLOS.

Vous l'avez bien jugé.

LERME.

Toute vertu reste sans tache.... jusqu'au moment de l'épreuve.

CARLOS.

La sienne l'est après comme avant l'épreuve.

LERME.

La faveur d'un grand roi me paraît digne d'être recherchée. Plus d'une vertu austère s'est laissée prendre à cet hameçon doré.

CARLOS.

Ah ! oui.

LERME.

Souvent même il est prudent de révéler ce qui ne peut rester caché.

CARLOS.

Oui, prudent!... Cependant, comme vous dites, le marquis a toujours passé pour homme d'honneur.

LERME.

S'il l'est encore, mon doute n'y change rien ; et vous, prince, vous y gagnez doublement.

(Il veut sortir.)

CARLOS *ému le suit, et lui prend la main.*

C'est un triple profit, noble et digne homme. Je me vois plus riche d'un ami, sans qu'il m'en coûte celui que je possédais déjà.

(Lerme sort.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS DE POSA, arrivant par la galerie; CARLOS.

LE MARQUIS.

Charles! Charles!

CARLOS.

Qui m'appelle? Ah! c'est toi. Très-bien. — je me rends au couvent. Viens bientôt m'y joindre.

(Il veut sortir.)

LE MARQUIS.

Encore deux minutes : demeure.

CARLOS.

Si l'on nous surprenait?

LE MARQUIS.

Cela ne sera pas. Ce sera bientôt dit. La Reine....

CARLOS.

Tu as été chez mon père?

LE MARQUIS.

Il m'a fait appeler. Oui.

CARLOS, avec curiosité.

Hé bien?

LE MARQUIS.

C'est arrangé; tu la verras.

CARLOS.

Et le Roi? Que voulait donc le Roi?

LE MARQUIS.

Lui? peu de chose;... curiosité de savoir qui je

suis.... empressement d'amis qui se sont entremis sans mission. Que sais-je? Il m'a offert du service.

CARLOS.

Que tu as cependant refusé?

LE MARQUIS.

Bien entendu.

CARLOS.

Et comment vous êtes-vous quittés?

LE MARQUIS.

Très-convenablement.

CARLOS.

Il n'a donc pas été question de moi dans la conversation?

LE MARQUIS.

De toi? Mais, oui, d'une manière générale. (*Il tire ses tablettes et les présente au prince.*) Voici en attendant deux mots de la Reine, et demain je saurai où et comment....

CARLOS lit avec distraction, serre les tablettes, et veut sortir.

Tu me trouveras donc chez le prieur.

LE MARQUIS.

Attends : qui te presse? Personne ne vient.

CARLOS, avec un sourire affecté.

Aurions-nous changé de rôle? Tu es aujourd'hui d'une sécurité étonnante.

LE MARQUIS.

Aujourd'hui? Pourquoi aujourd'hui?

CARLOS.

Et que m'écrit la Reine?

LE MARQUIS.

Ne viens-tu pas de le lire à l'instant?

CARLOS.

Moi?... Ah! oui.

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc? Que se passe-t-il en toi?

CARLOS *relit ce que lui a écrit la Reine, puis avec chaleur et ravissement.*

Ange du ciel! oui! je veux être,... je veux être digne de toi. L'amour agrandit les grandes âmes. Quoi que ce soit, n'importe. Quand tu ordonnes, j'obéis. Elle écrit que je dois me préparer à une résolution importante. Que veut-elle dire par-là? le sais-tu?

LE MARQUIS.

Quand je le saurais, Charles, es-tu maintenant disposé à l'entendre?

CARLOS.

T'aurais-je offensé? J'étais distrait. Pardonne-moi, Rodrigue.

LE MARQUIS.

Distrait? par quoi?

CARLOS.

Par.... je ne le sais pas moi-même. Ces tablettes sont donc à moi?

LE MARQUIS.

Non, du tout. Bien plus, je suis venu pour te demander les tiennes.

CARLOS.

Les miennes? Pourquoi ?

LE MARQUIS.

... Et tout ce que tu peux avoir d'ailleurs de bagatelles qui ne doivent pas tomber aux mains d'un tiers, des lettres, des fragmens, en un mot, ton portefeuille.

CARLOS.

Mais pourquoi ?

LE MARQUIS.

Seulement de peur d'accident. Qui est à l'abri d'une surprise ? Personne ne les cherchera sur moi. Donne.

CARLOS, avec inquiétude.

Cela est singulier cependant. Pourquoi tout à coup....

LE MARQUIS.

Sois tranquille; je n'ai pas d'autre intention, sois-en certain. C'est une précaution contre le danger. Je n'avais pas pensé, non certes, que tu dusses t'en effrayer.

CARLOS lui donne son portefeuille.

Garde-le bien.

LE MARQUIS.

Assurément.

CARLOS le regarde d'un œil expressif.

Rodrigue, je t'ai donné beaucoup.

LE MARQUIS.

Beaucoup moins que je n'avais déjà reçu de toi...

Là-bas donc, le reste.... et maintenant adieu.... adieu.

(Il veut sortir.)

CARLOS *semble combattu et incertain; enfin il le rappelle.*

Rends-moi les lettres. Il en est une qu'elle m'écrivit à Alcala, lorsqu'on me crut mortellement malade. Toujours je l'ai portée sur mon cœur; il m'est cruel de me séparer de cette lettre. Laisse-moi sa lettre;... seulement celle-là; prends toutes les autres.

(Il la reprend, et lui rend le portefeuille.)

LE MARQUIS.

Charles, c'est contre mon gré : j'avais justement affaire de cette lettre.

CARLOS.

Adieu! (*Il s'éloigne lentement et en silence, s'arrête un moment près de la porte, revient, et lui rapporte la lettre.*) Je te la rends. (*Sa main tremble; il fond en larmes; il se précipite dans les bras du marquis, et repose sa tête sur son sein.*) Cela est hors du pouvoir de mon père, n'est-il pas vrai, cher Rodrigue? cela, pourtant, est hors de son pouvoir.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS le suit des yeux avec surprise.

Serait-il possible? cela se pourrait-il? ne l'aurai-je pas bien connu? Ce repli de son cœur m'aurait-il réellement échappé? Défiance contre son ami! Non;

c'est une calomnie. Que m'a-t-il fait pour que je l'accuse de faiblesse, moi, plus faible encore ? Ce que je lui impute, je l'éprouve moi-même. Étonné... il doit l'être, je le crois facilement. Comment aurait-il prévu cet étrange mystère de là part d'un ami ? Ne doit-il pas en éprouver de la douleur ?... Je ne puis te l'épargner, Charles, et il faut encore que je continue à affliger ton âme tendre. Le Roi se fie au dépositaire qui a reçu ses intimes secrets, et la confiance exige la reconnaissance.... Pourquoi serais-je indiscret, quand mon silence ne peut lui causer de douleur ? qu'il lui en épargne peut-être ? Pourquoi le réveiller, afin de lui montrer le nuage orageux suspendu sur sa tête ?... Il suffit que je le détourne de toi en silence, et à ton réveil le ciel sera serein.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Le cabinet du Roi.

LE ROI assis; près de lui, L'INFANTE CLAIRE-EUGÉNIE.

LE ROI, après un profond silence.

Non ; elle est pourtant ma fille ! La nature pourrait-elle mentir avec tant de vraisemblance ? Ces yeux bleus, ce sont les miens ; je me retrouve dans chacun de ses traits. Enfant de mon amour ! oui, tu l'es... je te presse sur mon cœur, tu es mon sang. (*Il s'arrête avec un trouble subit.*) Mon sang ! que

pourrais-je craindre de pire? mes traits ne sont-ils pas aussi les siens? (*Il a pris le médaillon dans sa main, et jette les yeux alternativement sur le portrait et sur la glace qui est en face de lui; enfin, il le jette par terre, se lève brusquement et repousse l'Infante.*) Laisse-moi, laisse-moi... je me perds dans cet abîme.

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE LERME, LE ROI.

LERME.

Sire, la Reine vient d'entrer dans le salon.

LE ROI.

En ce moment?

LERME.

Et demande la faveur d'être admise.

LE ROI.

En ce moment? en ce moment? à une heure inaccoutumée? Je ne puis lui parler : point en ce moment.

LERME.

Voici sa majesté elle-même.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE ROI; LA REINE entrant; LI'NFANTE.

(L'Infante court vers sa mère et se jette dans ses bras. La Reine tombe à genoux devant le Roi, qui demeure interdit et muet.)

LA REINE.

Mon maître et mon époux... je dois... je suis contrainte de venir chercher justice devant votre trône.

LE ROI.

Justice!

LA REINE.

Je me vois traitée avec indignité dans cette cour: ma cassette a été forcée.

LE ROI.

Comment?

LA REINE.

Et des objets d'une grande importance pour moi ont disparu.

LE ROI.

D'une grande importance pour vous?

LA REINE.

Par le sens que des personnes méchantes et mal intentionnées pourraient...

LE ROI.

Le sens que des personnes méchantes... Mais... levez-vous.

LA REINE.

Non; pas avant que mon époux se soit engagé, par promesse, à employer son royal pouvoir à me donner satisfaction; sinon, il faudra que je me sépare d'une cour où ceux qui me dépouillent trouvent asile.

LE ROI.

Levez-vous... cette attitude... Levez-vous.

LA REINE *se relève.*

Que le coupable soit d'un rang élevé, j'en suis assurée; car dans cette cassette il y avait des perles et des diamans pour plus d'un million, et l'on a seulement pris des lettres...

LE ROI.

Qui cependant m'étaient...

LA REINE.

... Très-volontiers, sire. C'étaient des lettres et un médaillon de l'Infant.

LE ROI.

De... ?

LA REINE.

De l'Infant, de votre fils.

LE ROI.

A vous ?

LA REINE.

A moi.

LE ROI.

De l'Infant! et vous me le dites?

LA REINE.

Pourquoi pas à vous, sire?

LE ROI.

Avec ce front?

LA REINE.

Comment en êtes-vous surpris? Vous vous souvenez, je pense, que don Carlos m'a, avec l'agrément des deux cours, adressé des lettres à Saint-Germain. Si l'envoi du portrait qui les accompagna était compris dans la permission, ou si, dans la vivacité de ses espérances, il prit sur lui cette démarche imprudente, c'est ce que je n'entreprendrai point de décider. Si ce fut alors de la précipitation, elle était pardonnable... j'en suis garant pour lui : car alors il ne pouvait tomber dans sa pensée que c'était à sa mère qu'il s'adressât. (*Elle remarque que le Roi est troublé.*) Qu'est-ce? qu'avez-vous?

L'INFANTE, qui pendant ce temps a ramassé le médaillon et jouait avec, le rapporte à sa mère.

Ah! voyez ma mère! le beau portrait!

LA REINE.

Eh quoi! c'est mon... (*Elle reconnaît le médaillon et demeure muette de surprise : tous deux se regardent fixement. Après un long silence.*) Vraiment, sire, ce moyen d'éprouver le cœur de son épouse me paraît très-noble et très-royal. Cependant, puis-je me permettre encore une question?

LE ROI.

C'est à moi de questionner.

LA REINE.

L'innocence du moins ne doit pas souffrir de mes soupçons. Si donc c'est par votre ordre que ce larcin...

LE ROI.

Oui.

LA REINE.

Alors je n'ai à accuser personne, je n'ai à me plaindre de personne, de personne que de vous, dont l'épouse n'était pas faite pour de tels moyens.

LE ROI.

Je connais ce langage. Mais, madame, je ne serai pas trompé une seconde fois, comme j'ai été trompé à Aranjuez. Cette Reine pure et angélique qui alors se défendit avec tant de dignité, maintenant je la connais mieux.

LA REINE.

Qu'est-ce à dire?

LE ROI.

Bref, madame, et sans détour! Est-il vrai, oui, est-il vrai qu'alors vous n'aviez parlé à personne? à personne? Cela est-il vrai?

LA REINE.

J'avais parlé à l'Infant, oui.

LE ROI.

Oui? Eh bien,... ainsi cela est clair; cela est évident? Tant d'audace!... si peu de soin de mon honneur!

LA REINE.

L'honneur, sire? si l'honneur était en péril,

certes, ce serait un honneur bien autre que celui qui m'a été conféré par la couronne de Castille.

LE ROI.

Pourquoi donc m'avez-vous nié?

LA REINE.

Parce que je ne suis pas accoutumée, sire, à me laisser interroger dans l'attitude d'un criminel, en présence de la cour. Jamais je ne cacherai la vérité, quand elle me sera demandée avec égard, avec bonté. Était-ce bien là le ton que votre majesté prit à Aranjuez? L'assemblée des grands d'Espagne serait-elle le tribunal devant lequel les reines doivent rendre compte de leurs actions secrètes? J'avais accordé au prince une entrevue qu'il m'avait demandée avec instance. Je l'avais fait, sire, parce que je l'avais voulu, parce que je ne veux pas établir que l'usage de la cour soit juge des choses que je sais innocentes; et je vous le cachai, parce qu'il ne me convenait pas de discuter avec votre majesté sur cette transgression, en présence de mes gens.

LE ROI.

Vous parlez hardiment, madame!

LA REINE.

Et j'ajouterai encore, parce que l'Infant trouve difficilement dans le cœur de son père la bienveillance qu'il mérite.

LE ROI.

Qu'il mérite?

LA REINE.

Car, pourquoi le cacherai-je, sire? je l'estime

beaucoup, et je l'aime comme mon plus cher parent; comme celui qui fut autrefois jugé digne de porter un nom qui m'eût touché de plus près. Je n'ai pas encore bien découvert pourquoi il me devrait être plus étranger que tout autre, justement parce qu'auparavant il devait m'être plus cher que tout autre. Si les maximes d'état peuvent, quand elles le jugent à propos, former des nœuds, il y a quelque chose de plus difficile à les rompre ensuite. Je ne veux pas haïr celui que je dois.... et puisqu'on m'a enfin contrainte à parler, je ne veux pas, non, je ne veux pas que mes penchans soient plus long-temps enchaînés.

LE ROI.

Élisabeth ! vous m'avez vu dans des heures de faiblesse. Ce souvenir vous rend audacieuse. Vous vous confiez à un pouvoir absolu qui a souvent éprouvé ma fermeté. Cependant c'est un motif de plus pour craindre : ce qui jusqu'ici m'a rendu faible, peut aussi me jeter dans la fureur.

LA REINE.

Qu'ai-je donc fait ?

LE ROI, lui prenant la main.

Si cela était... et déjà cela est ainsi... si la mesure de vos désordres est remplie, si elle est comblée, si elle déborde d'une seule goutte, si je suis trompé... (*il laisse sa main*), je triompherai de cette dernière faiblesse Je le puis et je le veux. Alors, malheur à moi et à vous, Élisabeth !

LA REINE.

Qu'ai-je donc fait ?

LE ROI.

Alors je ferai couler le sang.

LA REINE.

En être venu là ! ô Dieu !

LE ROI.

Je ne me connais plus ; je ne respecte plus aucune loi, aucun cri de la nature, aucun droit des nations.

LA REINE.

Combien je plains votre majesté !

LE ROI, hors de lui.

Me plaindre ! la pitié de cette impudique !

L'INFANTE, effrayée, se jette dans les bras de sa mère.

Le Roi est en colère, et ma mère chérie pleure.

(Le Roi arrache rudement l'enfant à sa mère.)

LA REINE, avec douceur et dignité, mais d'une voix tremblante.

Je dois cependant mettre cet enfant à l'abri des mauvais traitemens. Viens avec moi, ma fille. (*Elle la prend dans ses bras.*) Si le Roi ne veut plus te connaître, je ferai venir de l'autre côté des Pyrénées des protecteurs qui prendront notre cause.

(Elle veut sortir.)

LE ROI, troublé.

Reine !

LA REINE.

Je ne puis plus supporter... c'est trop.

(Elle s'élance vers la porte, mais s'évanouit et tombe avec l'Infante.)

LE ROI court à elle avec effroi.

Dieu ! qu'est-ce donc ?

L'INFANTE, jetant des cris de frayeur.

Hélas! ma mère est couverte de sang.

(Elle s'enfuit.)

LE ROI.

Quel horrible accident! du sang! Avais-je mérité d'être puni si cruellement? Levez-vous, remettez-vous; on vient, on nous surprendra. Levez-vous... toute ma cour doit-elle se repaître de ce spectacle? Je vous conjure de vous lever.

(Elle se lève, appuyée sur le Roi.)

SCÈNE X.

Les précédens. ALBE, DOMINGO entrent effrayés. Plusieurs dames viennent ensuite.

LE ROI.

Que l'on ramène la Reine chez elle; elle ne se trouve pas bien.

(La Reine sort accompagnée de ses dames. Albe et Domingo s'approchent.)

ALBE.

La Reine en larmes! du sang sur son visage!

LE ROI.

Cela paraît surprenant aux esprits infernaux qui m'ont conduit là?...

ALBE et DOMINGO.

Nous?

LE ROI.

Qui m'en ont dit assez pour exciter ma fureur, et rien pour ma conviction.

ALBE.

Nous avons dit ce que nous savons.

LE ROI.

Que l'enfer vous récompense!... Ce que j'ai fait, je m'en repens.... Avait-elle le langage d'une conscience coupable?

LE MARQUIS DE POSA, encore derrière le théâtre.

Peut-on parler au Roi?

SCÈNE XI.

LE MARQUIS DE POSA, les précédens.

LE ROI, vivement ému par cette voix, et s'avançant à la rencontre du marquis.

Ah! c'est lui! Soyez le bienvenu, marquis. Maintenant je n'ai plus besoin de vous, duc; laissez-nous.

(Albe et Domingo se regardent avec une muette surprise, et sortent.)

SCÈNE XII.

LE ROI et LE MARQUIS DE POSA.

LE MARQUIS.

Sire, il est dur pour un vieux guerrier, qui a exposé sa vie pour vous dans vingt batailles, de se voir ainsi repoussé.

LE ROI.

Il vous sied de penser ainsi, et à moi d'agir comme j'ai fait. Ce que vous êtes devenu pour moi en peu

d'heures, il ne l'a pas été durant sa vie entière. Je ne veux point de relations secrètes avec celui qui a su me plaire ; le sceau de ma royale faveur doit éclater au loin sur votre front; je veux qu'on envie l'homme que j'ai choisi pour ami.

LE MARQUIS.

Il le sera; d'autant plus qu'une certaine enveloppe d'obscurité est son seul titre à mériter ce nom.

LE ROI.

Que m'apportez-vous ?

LE MARQUIS.

Comme je traversais le salon, j'ai ouï parler d'une triste circonstance, qui m'a semblé incroyable... une vive altercation... du sang... la Reine.

LE ROI.

Vous étiez là ?

LE MARQUIS.

Cette nouvelle me désespérerait d'autant plus, si elle avait quelque fondement, s'il avait pu se passer quelque chose entre leurs majestés... que j'ai fait d'importantes découvertes qui changent toute la face des choses.

LE ROI.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

J'ai trouvé l'occasion de détourner le portefeuille du prince, avec quelques-uns de ses papiers, qui, j'espère, jetteront quelque lumière....

(Il donne au roi le portefeuille de Carlos.)

LE ROI, les parcourant avec curiosité.

Un écrit de l'Empereur mon père... Comment n'en ai-je jamais entendu parler ? (*Il le lit, le met de côté et passe à d'autres papiers.* Le plan d'une forteresse... des pensées extraites de Tacite... Ah ! qu'est ceci ?... je crois reconnaître l'écriture ; c'est celle d'une femme. (*Il lit attentivement, tantôt à haute voix, tantôt tout bas.*) — « Cette clef... le cabinet du pavillon de la Reine. » — Ah ! qu'est-ce donc ?... — « Là, l'amour pourra librement... se faire entendre... et une douce récompense... » — Ah ! infernale trahison ! maintenant je vois tout : c'est elle, c'est sa main.

LE MARQUIS.

La main de la Reine ? Impossible !

LE ROI.

De la princesse d'Éboli.

LE MARQUIS.

Ainsi, ce que m'a avoué dernièrement le page Hénarez serait vrai ; c'est lui qui aurait porté la lettre et la clef.

LE ROI, prenant la main du marquis avec une vive émotion.

Marquis, je m'aperçois que je suis dans d'exécrables mains ! cette femme... je vous l'avouerai, marquis, c'est cette femme qui a forcé la cassette de la Reine ; c'est d'elle que vint le premier avis... Qui pourrait dire ce que le moine sait là-dessus ? J'ai été trompé par une intrigue infâme.

LE MARQUIS.

Alors, il serait encore heureux que...

LE ROI.

Marquis, marquis, je commmence à craindre d'être allé trop loin avec la Reine.

LE MARQUIS.

S'il a existé de secrètes intelligences entre le prince et la Reine, elles étaient certainement d'une toute autre nature, que celles dont on les accusait; j'ai la certitude que le désir du prince d'aller en Flandre a pris naissance dans la tête de la Reine.

LE ROI.

Je l'ai toujours pensé.

LE MARQUIS.

La Reine a de l'ambition; oserais-je dire plus? elle voit avec chagrin qu'elle s'est trompée dans ses espérances orgueilleuses, et que toute participation au pouvoir lui est interdite. La jeunesse impétueuse du prince se présenta comme favorable à ses projets pour l'avenir.... Son cœur,... je doute fort qu'elle puisse aimer.

LE ROI.

Oh! je ne tremble point devant les plans habiles de sa politique.

LE MARQUIS.

Est-elle aimée? De la part de l'Infant, ne peut-on pas craindre plus que de la sienne? ce doute me paraît digne d'examen. Ici, je crois qu'une surveillance sévère est indispensable.

LE ROI.

Vous me répondez de lui.

LE MARQUIS, après avoir réfléchi.

Si votre majesté me croit capable de remplir cet office, je dois prier qu'il soit en entier et sans restriction confié à mes soins.

LE ROI.

Il en sera ainsi.

LE MARQUIS.

Au moins qu'aucun auxiliaire, quelque nom qu'il porte, ne vienne, par son intervention, me troubler dans ce que je pourrai juger nécessaire.

LE ROI.

Aucun, je vous le promets. Vous êtes mon bon ange. Combien je vous dois de reconnaissance pour ce que vous m'avez appris! (*A Lerme qui est entré pendant ces derniers mots.*) Comment avez-vous laissé la Reine?

LERME.

Encore bien affaiblie de son évanouissement.

(Il jette sur le marquis un regard détourné, et s'en va.)

LE MARQUIS.

Une précaution me semble encore nécessaire. Je crains que le prince ne soit averti; il a beaucoup d'amis dévoués; peut-être des intelligences à Gand avec les rebelles. La crainte peut le précipiter dans une résolution désespérée. Ainsi, je conseillerais de prévoir, dès à présent, par quel moyen soudain on pourrait sur-le-champ s'opposer à un tel incident.

LE ROI.

Vous avez raison, mais comment?

LE MARQUIS.

Un ordre secret d'arrestation que votre majesté remettrait en mes mains, dont je pourrais me servir sur-le-champ au moment du danger, et.... (*Le Roi semble réfléchir.*) Ce sera un grand secret d'état jusqu'au moment....

LE ROI va à sa table, et signe l'ordre d'arrestation.

Il y va du royaume; les dangers pressans permettent des moyens extraordinaires.—En ceci, marquis, il est superflu de vous recommander les ménagemens....

LE MARQUIS, prenant l'ordre.

C'est pour un cas extrême, sire.

LE ROI, plaçant la main sur son épaule.

Allez, allez, cher marquis; calmez mon cœur et rendez à mes nuits le sommeil.

(Ils sortent des deux côtés opposés.)

SCÈNE XIII.

Une galerie.

CARLOS arrive dans la plus vive agitation; LE COMTE DE LERME va à sa rencontre.

CARLOS.

Je vous cherche.

LERME.

Je vous cherche aussi.

CARLOS.

Cela est-il vrai? Au nom du ciel, cela est-il vrai

LERME.

Quoi donc ?

CARLOS.

Qu'il a tiré un poignard? qu'on l'a emportée sanglante de son appartement? Par tous les saints, répondez-moi, dois-je le croire? cela est-il vrai?

LERME.

Elle est tombée sans connaissance et s'est blessée en tombant. Ce n'est rien de plus.

CARLOS.

N'y a-t-il aucun danger? aucun? sur votre honneur, comte?

LERME.

Aucun pour la Reine; mais pour vous !

CARLOS.

Aucun pour ma mère? Dieu soit loué! Un bruit horrible était venu à mon oreille; le Roi était entré en fureur contre la mère et l'enfant; un mystère avait été révélé.

LERME.

Ceci pourrait bien être véritable.

CARLOS.

Véritable? comment?

LERME.

Prince, je vous ai donné aujourd'hui un avis que vous avez méprisé; profitez mieux du second.

CARLOS.

Comment?

LERME.

Si je ne me trompe point, prince, j'ai vu entre vos mains, il y a peu de jours, un portefeuille de velours bleu, brodé en or.

CARLOS, un peu surpris.

J'en ai un semblable.... Oui, eh bien?

LERME.

Sur la couverture est, je crois, un médaillon entouré de perles.

CARLOS.

C'est cela même.

LERME.

Lorsque je suis entré à l'improviste dans le cabinet du Roi, je crois avoir vu celui-là même entre ses mains; le marquis de Posa était près de lui.

CARLOS, vivement, après un instant de surprise et de silence.

Cela n'est pas vrai.

LERME, avec émotion.

Je serais donc un imposteur?

CARLOS, le regardant un moment.

Oui, vous l'êtes.

LERME.

Hélas! je vous pardonne.

CARLOS, se promène çà et là dans une agitation terrible, et s'arrête enfin devant lui.

Quel mal t'a-t-il fait? que t'a fait notre innocente union, pour qu'avec une infernale activité tu t'empresses à la rompre?

LERME.

Prince, je respecte une douleur qui vous rend injuste.

CARLOS.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! préservez-moi du soupçon!

LERME.

Je me souviens aussi des propres paroles du Roi. Combien je vous dois de reconnaissance, disait-il quand je suis entré, pour ce que vous m'avez appris.

CARLOS.

Silence, silence.

LERME.

Le duc d'Albe serait disgracié; les sceaux auraient été retirés au prince Ruy Gomez et confiés au marquis.

CARLOS, absorbé profondément dans ses réflexions.

Et il ne m'a rien dit! Pourquoi ne m'a-t-il rien dit?

LERME.

Toute la cour le regarde déjà comme un ministre tout-puissant, comme le favori le plus absolu.

CARLOS.

Il m'a aimé, beaucoup aimé; je lui étais plus cher que lui-même. Oh! je le sais bien, il m'en a donné mille preuves. Mais des millions d'hommes, mais la patrie ne devaient-ils pas lui être plus chers qu'un seul individu? Son âme était trop vaste pour un seul ami; le bonheur de Carlos était une tâche au-dessous de son amour. Il m'a sacrifié à sa vertu : puis-je l'en blâmer? Oui, cela est certain; maintenant cela est certain; maintenant il est perdu pour moi.

(Il se détourne et se cache le visage.)

LERME, après un moment de silence.)

O le meilleur des princes! que puis-je faire pour vous?

CARLOS, sans le regarder.

Passer au Roi... et me trahir! Je n'avais rien à lui offrir.

LERME.

Voulez-vous attendre ce qui va suivre?

CARLOS, s'appuyant sur la balustrade, et regardant fixement devant lui.

Je l'ai perdu. Oh! maintenant je suis entièrement abandonné.

LERME s'approche de lui, avec émotion et intérêt.

Vous ne voulez point penser à votre sûreté?

CARLOS.

A ma sûreté? Excellent homme.

LERME.

Vous n'avez personne pour qui vous ayez plus à trembler que vous-même.

CARLOS, soudainement.

Dieu! que me rappelez-vous? Ma mère! la lettre que je lui ai remise, que j'avais voulu garder et que je lui ai cependant laissée. (*Il se promène çà et là vivement et en se tordant les mains.*) Mais elle! par où a-t-elle mérité cela de lui? il aurait dû cependant l'épargner. Lerme, ne le devait-il pas? (*Avec emportement et décision.*) Je vais vers elle, il faut que je l'avertisse, il faut que je la prépare... Lerme, cher Lerme, qui donc enverrai-je? je n'ai plus per-

sonne. Dieu soit loué ! encore un ami, et cette fois je n'ai rien à perdre.

(Il sort rapidement.)

LERME le suit et le rappelle.

Prince, où courez-vous ?

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LA REINE, ALBE, DOMINGO.

ALBE.

S'il nous était permis, madame?

LA REINE.

Que souhaitez-vous ?

DOMINGO.

Une sollicitude sincère pour l'auguste personne de votre majesté ne nous permet point de garder un tranquille silence sur un incident qui menace votre sûreté.

ALBE.

Nous nous hâtons de déjouer, par un avis donné à temps, un complot dirigé contre vous.

DOMINGO.

Et de mettre aux pieds de votre majesté l'hommage de notre zèle et de nos services.

LA REINE, les regardant avec étonnement.

Révérend père, et vous, noble duc, vous me causez une surprise réelle ; je n'étais pas préparée à un tel dévoûment de la part de Domingo et du duc

d'Albe; je sais quel cas j'en dois faire. Vous me parlez d'un complot qui me menace, puis-je savoir qui....

ALBE.

Nous vous prions de vous garder d'un marquis de Posa, qui s'emploie aux affaires secrètes de sa majesté, du Roi.

LA REINE.

J'apprends avec satisfaction que le Roi ait fait un si bon choix. On m'a parlé depuis long-temps du marquis, comme d'un excellent homme; il a la réputation d'un esprit fort distingué; jamais plus grande faveur ne fut mieux placée.

DOMINGO.

Mieux placée? nous sommes mieux instruits.

ALBE.

Depuis long-temps ce n'est plus un mystère que le genre d'emploi accepté par cet homme.

LA REINE.

Comment? que serait-ce donc? vous excitez toute mon attention.

DOMINGO.

Y a-t-il long-temps que votre majesté a regardé pour la dernière fois dans sa cassette?

LA REINE.

Comment?

DOMINGO.

Et avez-vous remarqué s'il ne vous manquait rien de précieux?

LA REINE.

Eh quoi donc! toute la cour sait ce qui m'a été soustrait? Cependant le marquis de Posa... Comment le marquis de Posa aurait-il quelque rapport avec ceci?

ALBE.

Un rapport fort direct, madame; car il manque aussi au prince des papiers fort importans, qui ont été vus ce matin dans les mains du Roi, pendant que le chevalier avait une audience secrète.

LA REINE, après quelque réflexion.

Ciel, ceci est étrange! ceci est fort extraordinaire! Je trouve ici un ennemi que je n'avais jamais imaginé, et en revanche deux amis que je ne me souviens pas d'avoir jamais connus; car en vérité, (*elle fixe sur tous les deux un regard pénétrant*) il faut que je l'avoue, le mauvais office qui m'a été rendu auprès du Roi, je courais le risque de le pardonner... à vous.

ALBE.

A nous?

LA REINE.

A vous.

DOMINGO.

Duc d'Albe, à nous!

LA REINE, fixant encore les yeux sur eux.

Combien je m'applaudis d'être à temps mise en garde contre ma précipitation! sans cela, j'étais résolue à demander dès aujourd'hui à sa majesté de faire paraître mes accusateurs devant moi. Main-

tenant tout est pour le mieux, je pourrai invoquer en ma faveur le témoignage du duc d'Albe.

ALBE.

De moi? parlez-vous sérieusement?

LA REINE.

Pourquoi pas?

DOMINGO.

Ciel! empêcher ainsi tous les bons offices qu'en secret...

LA REINE.

En secret? (*D'un air grave et fier.*) Je désirerais cependant savoir, duc d'Albe, ce que la femme de votre Roi peut avoir à démêler avec vous, ou avec vous, prêtre, et que son époux ne doive pas savoir. Suis-je innocente ou coupable?

DOMINGO.

Quelle question!

ALBE.

Cependant si le Roi n'était pas juste? si du moins il ne l'était pas en ce moment?

LA REINE.

Alors, j'attendrai qu'il le devienne... Heureux celui qui n'aura qu'à gagner lorsqu'il le sera devenu!

(Elle leur fait un salut et se retire. Ils sortent ensuite par une autre porte.)

SCÈNE XV.

Appartement de la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI; un instant après, CARLOS.

ÉBOLI.

Serait-elle donc vraie cette étrange nouvelle qui remplit déjà toute la cour ?

CARLOS entre.

Ne vous effrayez point, princesse, je serai doux comme un enfant.

ÉBOLI.

Prince... cette surprise...

CARLOS.

Êtes-vous encore offensée ? encore...

ÉBOLI.

Prince !

CARLOS, avec instance.

Êtes-vous encore offensée ? Je vous prie, dites-le-moi.

ÉBOLI.

Qu'est-ce donc ?... vous semblez oublier, prince... que cherchez-vous près de moi ?

CARLOS, lui prenant la main avec vivacité.

Aimable fille, peux-tu haïr toujours ? l'amour blessé ne pardonne-t-il jamais ?

ÉBOLI, retirant sa main.

Que me rappelez-vous, prince?

CARLOS.

Ta bonté et mon ingratitude. Hélas! je le sais bien! je t'ai cruellement offensée, j'ai déchiré ton tendre cœur, j'ai arraché des larmes à ces yeux charmans; hélas! et je ne viens pas même ici pour parler de mon repentir.

EBOLI.

Prince, laissez-moi... je...

CARLOS.

Je suis venu, parce que tu es une douce créature, parce que je compte sur la bonté, sur la beauté de ton âme. Vois, aimable fille, vois, je n'ai plus d'autre ami dans ce monde que toi seule. Une fois tu me montras de la bonté: non, tu ne haïras pas toujours, tu ne seras pas toujours implacable.

ÉBOLI, détournant le visage.

Oh! silence! Rien de plus, au nom du ciel, prince!

CARLOS.

Laisse-moi te rappeler ces momens divins, laisse-moi te rappeler ton amour, ton amour, aimable fille, que j'outrageai si indignement; laisse-moi me prévaloir de ce que je fus pour toi, de ce que ton cœur avait rêvé de moi. Encore une fois, seulement une fois encore, que ton âme m'imagine comme elle me voyait alors, et sacrifie à cette image ce que tu ne pourrais me sacrifier à moi-même.

ÉBOLI.

Ah ! Charles, que vous vous jouez cruellement de moi !

CARLOS.

Montre-toi plus grande que ton sexe. Pardonne cette offense ; fais ce qu'aucune femme n'a fait avant toi, ce qu'aucune femme ne fera après : j'exige de toi quelque chose d'inouï. Obtiens, je t'en conjure à genoux, obtiens que je puisse dire deux mots à ma mère.

(Il se jette à ses genoux.)

SCÈNE XVI.

Les précédens. LE MARQUIS DE POSA se précipite dans l'appartement, suivi de deux officiers de la garde du Roi.

LE MARQUIS, respirant à peine, se jette entre eux.

Qu'a-t-il dit ? Ne le croyez pas.

CARLOS, encore aux pieds de la princesse, et d'une voix élevée.

Par tout ce qu'il y a de plus sacré...

LE MARQUIS, l'interrompant avec vivacité.

Il est en délire. N'écoutez point un insensé.

CARLOS, avec plus d'instance, et d'une voix plus forte.

Il y va de la vie. Conduisez-moi vers elle.

LE MARQUIS, éloignant la princesse de lui avec violence.

Vous êtes morte, si vous l'écoutez ! (*A un des officiers.*) Comte de Cordoue, au nom du Roi (*il*

lui montre l'ordre), le prince est votre prisonnier. (*Carlos demeure immobile et comme frappé de la foudre. La princesse pousse un cri d'effroi et veut s'enfuir. Les officiers sont interdits. Long et profond silence. On voit le marquis ému et tremblant s'efforcer avec peine de se remettre.*) (*Au prince.*) Je vous demande votre épée. Princesse Éboli, demeurez, et (*à l'officier*) que le prince ne parle à personne, à personne; pas même à vous; vous m'en répondez sur votre tête. (*Il dit encore quelques mots tout bas à l'officier; puis se retournant:*) Je vais me jeter sur-le-champ aux pieds du Roi, et lui rendre compte... (*à Carlos*) et à vous aussi, prince. Attendez-moi dans une heure.

(Carlos se laisse conduire, sans donner signe d'aucun sentiment; seulement en s'en allant, il laisse tomber un regard défaillant sur le marquis, qui se cache le visage. La princesse essaie encore une fois de s'enfuir. Le marquis la retient par le bras.)

SCÈNE XVII.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI et LE MARQUIS DE POSA.

ÉBOLI.

Au nom du ciel, laissez-moi quitter ce lieu.

LE MARQUIS la ramenant sur le devant de la scène, d'un air sévère et effrayant.

Que t'a-t-il dit, malheureuse?

ÉBOLI.

Rien, laissez-moi, rien.

LE MARQUIS la retenant toujours, et d'un ton plus sévère encore.

Qu'as-tu appris?... Il n'y a point d'évasion à es-

pérer... Tu ne pourras le redire à personne sur la terre.

ÉBOLI *le regarde avec effroi.*

Grand Dieu! qu'entendez-vous par-là ? Vous ne voudriez pas me tuer ?

LE MARQUIS, *tirant un poignard.*

En effet, j'en suis fort tenté. Cela serait plus court.

ÉBOLI.

Moi! moi! ô miséricorde éternelle ? qu'ai-je donc fait ?

LE MARQUIS, *regardant le ciel, et approchant le poignard de sa poitrine.*

Il est encore temps : le poison ne s'est pas encore échappé de ses lèvres. Je briserai le vase, et tout sera dans la même situation.... Le destin de l'Espagne.... et la vie d'une femme!....

(Il demeure dans cette attitude, et semble incertain.)

ÉBOLI, *qui est tombée à ses pieds, le regarde d'un œil ferme.*

Eh bien! que tardez-vous ? Je ne demande pas à être épargnée... Non;... j'ai mérité de mourir et j'y consens.

LE MARQUIS *laisse lentement retomber son bras, après une courte réflexion.*

Cela serait aussi lâche que barbare! Non! non! Dieu soit loué!... il y a encore un autre moyen.

(Il laisse tomber le poignard et sort rapidement. La princesse se précipite par une autre porte.)

SCÈNE XVIII.

Appartement de la Reine.

LA REINE, LA COMTESSE DE FUENTÈS.

LA REINE.

Quel tumulte dans le palais ! Chaque bruit me remplit aujourd'hui d'effroi. Allez voir, je vous prie, et dites-moi ce que cela signifie.

(La comtesse de Fuentès sort, et la princesse d'Éboli entre précipitamment.)

SCÈNE XIX.

LA REINE, LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

ÉBOLI, respirant à peine, pâle et défaite, tombe aux pieds de la Reine.

Madame !... au secours !... Il est arrêté.

LA REINE.

Qui ?

ÉBOLI.

Le marquis de Posa l'a arrêté par ordre du Roi.

LA REINE.

Mais qui ? qui ?

ÉBOLI.

Le prince.

LA REINE.

As-tu perdu la raison ?

ÉBOLI.

Ils l'emmènent à l'instant même.

LA REINE.

Et qui l'a fait arrêter ?

ÉBOLI.

Le marquis de Posa.

LA REINE.

Ah ! Dieu soit loué que ce soit le marquis qui l'ait fait arrêter !

ÉBOLI.

Avec quel calme vous dites cela, madame ; avec quelle froideur ? O Dieu ! vous ne soupçonnez pas... vous ne savez pas...

LA REINE.

Pourquoi il a été arrêté. Quelque fausse démarche, je suppose, très-naturelle avec le caractère bouillant de ce jeune homme.

ÉBOLI.

Non, non... je suis mieux informée... non, madame... une action infâme, infernale ! Il n'y a plus de salut pour lui ; il mourra.

LA REINE.

Il mourra !

ÉBOLI.

Et je suis son assassin !

LA REINE.

Il mourra ! Insensée, y penses-tu ?

ÉBOLI.

Et pourquoi, pourquoi meurt-il ? Oh ! si j'avais pu savoir que les choses en viendraient là !

LA REINE lui prend la main avec bonté.

Princesse, vous êtes encore hors de vous; recueillez d'abord vos esprits, ne jetez pas dans mon âme ces affreuses images, expliquez-vous avec plus de calme : qu'avez-vous su? qu'est-il arrivé?

ÉBOLI.

Ah! madame, n'ayez pas pour moi cet abandon, cette bonté! ce sont pour moi les flammes de l'enfer, qui s'emparent de ma conscience; je ne suis pas digne de porter mes regards profanes jusqu'à votre gloire; foulez aux pieds une misérable qui se prosterne devant vous, accablée de repentir, de honte, et de mépris pour elle-même.

LA REINE.

Malheureuse, qu'avez-vous à m'avouer?

ÉBOLI.

Ange de lumière! âme sainte! vous ne connaissez pas, vous ne soupçonnez pas à quelle créature infernale votre bonté a daigné sourire! apprenez aujourd'hui à la connaître... c'est moi... moi qui ai commis ce larcin.

LA REINE.

Vous?

ÉBOLI.

Et qui ai livré les lettres au Roi.

LA REINE.

Vous?

ÉBOLI.

Qui ai eu l'impudence de vous accuser.

LA REINE.

Vous, vous avez pu.....

ÉBOLI.

La vengeance... l'amour... la rage. Je vous haïssais, et j'aimais l'Infant.

LA REINE.

Et parce que vous l'aimiez.....

ÉBOLI.

Je le lui avais avoué, et je n'avais pas été payée de retour.

LA REINE, après un moment de silence.

Ah! maintenant je m'explique tout... Levez-vous.. vous l'aimiez... je vous ai déjà pardonné... tout est oublié... levez-vous.

(Elle lui tend la main.)

ÉBOLI.

Non, non; il me reste encore un aveu terrible à faire... non, pas auparavant.

LA REINE, avec attention.

Que puis-je avoir à apprendre encore? parlez.

ÉBOLI.

Le Roi... séduite... Ah! vous détournez vos regards... j'y lis ma réprobation... le crime dont je vous accusais... je l'ai commis moi-même.

(Elle presse contre terre son visage enflammé; la Reine sort. Long silence. La duchesse d'Olivarès sort après quelques minutes du cabinet où est rentrée la Reine, et trouve la princesse encore dans la même attitude; elle s'approche en silence; au bruit de ses pas, la princesse lève la tête, et, ne voyant plus la Reine, entre dans un complet délire.)

SCÈNE XX.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

ÉBOLI.

Dieu! elle m'a laissée! maintenant, c'en est fait.

OLIVARÈS, s'approchant d'elle.

Princesse Éboli.

ÉBOLI.

Je sais pourquoi vous venez, duchesse; la Reine vous envoie m'annoncer ma sentence... Parlez.

OLIVARÈS.

J'ai ordre de sa majesté de recevoir votre croix et votre clef.

ÉBOLI tire de son sein une croix d'or, et la remet dans les mains de la duchesse.

M'accordera-t-on encore une fois la faveur de baiser la main de la meilleure des Reines?

OLIVARÈS.

On vous dira au couvent de Sainte-Marie, ce qui aura été décidé sur vous.

ÉBOLI, fondant en larmes.

Je ne verrai plus la Reine?

OLIVARÈS, l'embrasse en détournant le visage.

Vivez heureuse.

(Elle se retire promptement; la princesse la suit jusqu'à la porte du cabinet, qui se referme aussitôt sur la duchesse; la princesse demeure quelques minutes à genoux devant cette porte, puis se lève tout à coup et sort en se cachant le visage.)

SCÈNE XXI.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE.

Ah! enfin, marquis, heureusement vous arrivez.

LE MARQUIS, pâle, le visage défait, la voix tremblante; pendant toute cette scène, il laisse paraître une émotion profonde et solennelle.

Votre majesté est-elle seule? personne ne peut-il nous entendre de la pièce voisine?

LA REINE.

Personne. Pourquoi? que m'apportez-vous? (*Elle le regarde plus attentivement et recule effrayée.*) Et pourquoi êtes-vous ainsi troublé? qu'est-ce donc? vous me faites trembler, marquis; tous vos traits portent l'empreinte de la mort.

LE MARQUIS.

Vous savez déjà sans doute....

LA REINE.

Que Charles a été arrêté, et même par vous, m'a-t-on dit. Cela est-il donc vrai? Je ne voulais en croire personne que vous.

LE MARQUIS.

Cela est vrai.

LA REINE.

Par vous?

LE MARQUIS.

Par moi.

LA REINE, le regarde un instant d'un œil de doute.

J'honore votre conduite, alors même que je ne la comprends pas. Cette fois cependant, pardonnez à l'inquiétude d'une femme, je crains que vous n'ayez joué un jeu téméraire.

LE MARQUIS.

Et j'ai perdu.

LA REINE.

Dieu du ciel!

LE MARQUIS.

Soyez complétement tranquille, madame; pour lui, tout est déjà à l'abri; c'est moi qui suis perdu.

LA REINE.

Que vais-je apprendre? Grand Dieu!

LE MARQUIS.

Qui me forçait à placer ainsi tout sur une chance douteuse? tout! A jouer avec le sort si témérairement, sans prévoyance? quel est l'homme qui peut s'oublier au point de vouloir diriger le rude gouvernail du destin, à moins de s'attribuer la souveraine prévision? Ah! cela est juste... Mais pourquoi parler de moi maintenant? Cet instant est précieux comme la vie d'un homme; et qui sait si la main avare du juge suprême ne me compte pas en ce moment les dernières gouttes de la vie?

LA REINE.

Le juge suprême? Quel ton solennel? Je ne conçois pas le sens de ces discours; cependant vous m'épouvantez.

LE MARQUIS.

Il est sauvé ! à quel prix, n'importe ! Mais c'est seulement pour aujourd'hui ; il lui reste peu de momens, qu'il les épargne bien. Dès cette nuit, il faut qu'il quitte Madrid.

LA REINE.

Cette nuit même ?

LE MARQUIS.

Les préparatifs sont faits. Dans cette même chartreuse, qui depuis long-temps était l'asile de notre amitié, des chevaux l'attendent. Voici, en lettres de change, ce que la fortune me donna de biens en ce monde ; ce qui manquerait, vous le feriez. Sans doute, j'aurais encore bien des choses dans le cœur pour mon Charles, bien des choses qu'il devrait savoir ; mais je pourrais ne pas trouver le temps de les traiter avec lui ; vous lui parlerez ce soir, ainsi j'ai recours à vous.

LA REINE.

Au nom de mon repos, marquis, expliquez-vous avec plus de détail ; ne me parlez pas en énigmes terribles. Qu'est-il arrivé ?

LE MARQUIS.

J'ai encore une importante révélation à faire, et c'est en vos mains que je la confie. J'eus un bonheur que bien peu d'hommes ont connu : j'aimai le fils d'un prince. Mon cœur, consacré à un seul, embrassait l'univers ; dans l'âme de Carlos, je créais l'âge d'or pour des millions d'hommes. Oh ! mes songes étaient beaux ! mais il a plu à la Providence de me

rappeler de ma noble tâche avant le temps. Bientôt il n'aura plus son Rodrigue; l'ami s'en repose sur l'amante. Ici, ici sur le cœur de sa souveraine, comme sur un saint autel, je dépose mon dernier, mon plus précieux legs; c'est là qu'il le trouvera, quand je ne serai plus.

(Il se détourne, les larmes étouffent sa voix.)

LA REINE.

Ce sont les paroles d'un mourant; cependant j'espère encore que la chaleur de votre sang... ou quel serait le sens de ce discours?

LE MARQUIS, cherche à se recueillir, et continue d'un ton plus ferme.

Dites au prince qu'il doit penser au serment que, dans des jours d'enthousiasme, nous jurâmes en partageant l'hostie. J'ai tenu le mien, je lui suis fidèle jusqu'à la mort; maintenant c'est à lui à tenir le sien.

LA REINE.

Jusqu'à la mort?

LE MARQUIS.

Il accomplira... Oh! dites-le lui, ce songe, ce noble songe d'une politique nouvelle, cette conception divine de notre amitié; il mettra la première main à ces matériaux informes. Pourra-t-il achever? sera-t-il interrompu? que lui importe? Il y mettra la main. Quand des siècles se seront écoulés, la Providence reproduira un fils de prince, tel que lui, sur un trône tel que le sien, et embrasera de la même ambition son nouveau favori. Dites-lui que, quand il sera devenu homme, il porte respect aux songes de sa jeunesse; qu'il n'ouvre point son cœur, cette

tendre et céleste fleur, à la raison tant vantée, à ce ver qui ronge et qui tue; qu'il ne se laisse point égarer, quand la sagesse de la chair diffamera la sainte ardeur qui vient du ciel. Je le lui ai dit autrefois. . . . .

LA REINE.

Eh quoi! marquis, où tend ce discours?

LE MARQUIS.

Et dites-lui que je dépose en son âme le bonheur des hommes; que, mourant, je l'exige de lui;... je l'exige!.. et que j'en avais bien le droit. Il eût dépendu de moi de faire briller un jour nouveau sur cet empire. Le Roi m'offrait son cœur; il m'appelait son fils; il me confiait les sceaux, et son duc d'Albe n'était plus rien. (*Il s'arrête et regarde la reine en silence pendant quelques instans.*) Vous pleurez. Oh! je les connais ces larmes, âme sublime, c'est la joie qui les fait couler. Mais ce qui est fait est fait. Charles ou moi! Le choix a été prompt et terrible. L'un des deux devait être perdu, et j'ai voulu être celui-là.... Il vaut mieux que vous n'en sachiez pas davantage.

LA REINE.

Maintenant, maintenant, je commence à vous comprendre. Malheureux! qu'avez-vous fait?

LE MARQUIS.

J'ai abandonné deux heures d'une soirée, pour obtenir un beau jour d'été! J'ai rejeté le Roi. Que pouvais-je être au Roi? Mes espérances pouvaient-elles fleurir sur ce sol desséché? Le destin de l'Europe mûrira par mon noble ami... Je lui lègue l'Es-

pagne..... Jusque-là elle saignera sous la main de Philippe. Mais malheur, malheur à moi et à lui, si je devais me repentir, si j'avais mal choisi !... Non, non,... je connais mon cher Carlos; cela n'arrivera jamais,... et mon garant, Reine, c'est vous! (*Après un moment de silence.*) Je vis germer cet amour; je vis la plus malheureuse passion prendre racine dans son cœur. Il était alors en mon pouvoir de la combattre; je ne le fis point. Je nourris cet amour, qui à mes yeux n'était point funeste. Le monde peut en juger autrement. Je ne me repens point. Mon cœur ne m'accuse pas. J'aperçus la vie où les hommes auraient vu la mort. Dans cette flamme sans espérance, je reconnus bientôt un rayon éclatant d'espérance. Je voulais le conduire à ce qui est bien, à ce qui est beau, à ce qui est élevé: l'humanité ne m'offrait pas une forme visible; le langage me refusait des paroles; alors je le dirigeai de ce côté, et tout mon soin fut d'ennoblir son amour.

LA REINE.

Marquis, vous étiez si rempli de votre ami, que, pour lui, vous m'aviez oubliée. Me croyez-vous réellement assez dégagée de toutes les faiblesses de mon sexe, quand vous voulez faire de moi son ange, et que vous lui donniez pour arme la vertu? Vous n'aviez pas réfléchi quel risque on fait courir à notre cœur, lorsqu'on ennoblit la passion en lui faisant porter un tel nom.

LE MARQUIS.

Pour toutes les femmes, hormis pour une seule. Pour celle-là, j'en jurerais... Pourriez-vous rougir du

plus noble des désirs? Pourriez-vour rougir d'être la cause d'une héroïque vertu? Qu'importe au roi Philippe, si la Transfiguration placée dans son Escurial, enflamme le peintre qui la contemple, du désir de s'immortaliser? La douce harmonie qui dort dans la lyre, appartient-elle à celui qui l'a achetée, et qui la possède, tout sourd qu'il est? Il a acheté le droit de la mettre en pièces, mais non point l'art d'en tirer des sons divins, ni la jouissance ravissante de l'harmonie. La vérité règne sur le sage, la beauté sur le cœur sensible : ils s'appartiennent l'un l'autre. Aucun préjugé vulgaire ne peut détruire en moi cette persuasion. Promettez-moi de l'aimer toujours. Gardez-vous de l'abnégation dégradante, où pourraient vous entraîner le respect humain ou le faux héroïsme... Aimez-le immuablement, éternellement. Vous me le promettez? Reine,... vous le promettez en mes mains?

LA REINE.

Mon cœur, je vous le promets, sera toujours l'unique juge de mon amour.

LE MARQUIS, retirant sa main.

Maintenant, je meurs tranquille. Ma tâche est remplie.

(Il salue la reine et veut sortir.)

LA REINE le suit des yeux en silence.

Vous partez, marquis, sans me dire si nous nous reverrons bientôt?

LE MARQUIS revient, et détournant la tête.

Certes, nous nous reverrons.

LA REINE.

Je vous entends, Posa; je vous entends bien. Pourquoi en avoir agi ainsi avec moi?

LE MARQUIS.

Lui, ou moi!

LA REINE.

Non! non! vous vous êtes précipité dans cette action qui vous a paru sublime! vous ne pouvez le nier. Je vous connais, vous en aviez soif depuis long-temps. Que milles cœurs soient brisés, que vous importe, pourvu que votre orgueil soit satisfait! Ah! maintenant, maintenant, j'ai appris à vous comprendre; vous n'avez voulu qu'être admiré.

LE MARQUIS étonné, à part.

Non! je n'étais point préparé à ce discours.

LA REINE, après un moment de silence.

Marquis, n'y a-t-il point de salut possible?

LE MARQUIS.

Aucun.

LA REINE.

Aucun. Pensez-y bien. Rien de possible? même par moi?

LE MARQUIS.

Même par vous.

LA REINE.

Vous ne me connaissez qu'à demi : j'ai du courage.

LE MARQUIS.

Je le sais.

LA REINE.

Aucun moyen de salut?

LE MARQUIS.

Aucun.

LA REINE le quitte et se cache le visage.

Allez! je n'estime plus personne.

LE MARQUIS, vivement ému, se jette à genoux devant elle.

Reine! ô Dieu! la vie est belle cependant!

(Il se lève et sort rapidement. La reine rentre dans son cabinet.)

SCÈNE XXII.

Un salon chez le Roi.

LE DUC D'ALBE et DOMINGO vont et viennent en silence, chacun de leur côté. LE COMTE DE LERME sort du cabinet du Roi. Survient ensuite DON RAIMOND DE TAXIS, grand-maître des postes.

LERME.

N'a-t-on pas encore vu le marquis?

ALBE.

Pas encore.

(Lerme veut rentrer.)

TAXIS, entrant.

Comte de Lerme, annoncez-moi.

LERME.

Le Roi n'y est pour personne.

TAXIS.

Dites-lui qu'il faut que je lui parle. Cela importe extraordinairement à sa majesté. Hâtez-vous. Cela ne souffre aucun retard.

(Lerme rentre dans le cabinet.)

ALBE, s'approchant du grand-maître des postes.

Cher Taxis, habituez-vous à la patience. Vous ne parlerez pas au Roi.

TAXIS.

Non! pourquoi?

ALBE.

Vous auriez dû avoir la précaution d'obtenir la permission du chevalier de Posa, qui retient prisonniers le fils et le père.

TAXIS.

Posa? comment? Très-bien! c'est le même de qui je tiens cette lettre.

ALBE.

Une lettre? Quelle lettre?

TAXIS.

Qu'il m'a chargé de faire passer à Bruxelles.

ALBE, curieusement.

A Bruxelles?

TAXIS.

Et que je viens apporter au Roi.

ALBE.

A Bruxelles? Avez-vous entendu, chapelain? à Bruxelles?

DOMINGO s'avançant.

Cela est très-suspect.

TAXIS.

Avec quelle anxiété, avec quel trouble il me la recommandait!

DOMINGO.

Avec anxiété? Ah!

ALBE.

A qui est-elle adressée ?

TAXIS.

Au prince de Nassau et Orange.

ALBE.

A Guillaume ? Chapelain, c'est de la trahison.

DOMINGO.

Cela peut-il être autrement? Oui, certes, on doit remettre cette lettre au roi sur-le-champ. Que de mérite vous avez, digne seigneur, de remplir votre devoir avec tant de fermeté !

TAXIS.

Révérend père, je ne fais que mon devoir.

ALBE.

Vous le faites bien.

LERME, *sortant du cabinet, au grand-maître des postes.*

Le Roi veut vous parler. (*Taxis entre dans le cabinet du Roi.*) Le marquis n'est pas encore ici ?

DOMINGO.

On le cherche partout.

ALBE.

Voilà qui est singulier et surprenant. Le prince est prisonnier d'état et le roi ne sait pas encore pourquoi.

DOMINGO.

Il n'est pas encore venu ici lui en rendre compte?

ALBE.

Comment le Roi a-t-il pris la chose?

LERME.

Le Roi n'a pas encore dit une parole.

(On entend du bruit dans le cabinet.)

ALBE.

Qu'est-ce? Silence!

TAXIS, sortant du cabinet.

Comte de Lerme!

(Ils rentrent tous deux.)

ALBE, à Domingo.

Que se passe-t-il ici?

DOMINGO.

Cet air d'effroi! ces lettres interceptées!.... je ne présage rien de bon, duc.

ALBE.

Il vient de faire appeler Lerme. Il sait cependant que vous et moi nous sommes dans ce salon.

DOMINGO.

Notre temps est passé.

ALBE.

Ne suis-je donc plus le même devant qui toutes les portes s'ouvraient? Combien tout est changé autour de moi! tout m'est étranger.

DOMINGO s'est approché doucement de la porte du cabinet, et prête l'oreille.

Écoutons!

ALBE, après un instant de silence.

Tout est dans un morne silence; à peine les entend-on respirer.

DOMINGO.

La double tapisserie amortit le son.

ALBE.

Retirons-nous ; on vient.

DOMINGO, quittant la porte.

Tout me semble solennel et me jette dans l'angoisse, comme si cet instant devait décider d'une grande destinée.

SCÈNE XXIII.

LE PRINCE DE PARME, LE DUC DE MÉDINA SIDONIA, LE DUC DE FÉRIA, et quelques autres grands d'Espagne entrent. Les précédens.

PARME.

Peut-on parler au Roi ?

ALBE.

Non.

PARME.

Non ! qui est avec lui ?

FÉRIA.

Le marquis de Posa, sans doute ?

ALBE.

C'est précisément lui qu'on attend.

PARME.

Nous arrivons à l'instant de Saragosse. L'effroi règne dans tout Madrid. Serait-il vrai... ?

DOMINGO.

Oui, malheureusement.

FÉRIA.

Cela serait vrai? Il aurait été arrêté par ce chevalier de Malte?

ALBE.

Cela est ainsi.

PARME.

Pourquoi? Qu'est-il arrivé?

ALBE.

Pourquoi? personne ne le sait que le Roi et le marquis de Posa.

PARME.

Sans avoir convoqué les cortès de son royaume?

FÉRIA.

Malheur à celui qui a pris part à ce crime d'état!

ALBE.

Malheur à lui! c'est ce que je réclame.

MÉDINA SIDONIA.

Moi aussi.

LES GRANDS.

Nous tous.

ALBE.

Qui veut me suivre dans le cabinet? Je me jetterai aux pieds du Roi.

LERME, sortant du cabinet.

Duc d'Albe!

DOMINGO.

Enfin Dieu soit loué.

(Albe se hâte d'entrer.)

LERME, respirant à peine, et fort ému.

Quand le chevalier viendra, le Roi n'est plus seul maintenant, il le fera appeler.

DOMINGO, à Lerme, que tous environnent avec une impatiente curiosité.

Comte, qu'est-il arrivé? Vous êtes pâle comme un mort.

LERME veut se retirer.

Cela est infernal!

PARME ET FÉRIA.

Quoi donc? quoi donc?

MÉDINA SIDONIA.

Que fait le Roi?

DOMINGO.

Infernal! Quoi donc?

LERME.

Le Roi a pleuré.

DOMINGO.

Pleuré?

TOUS à la fois, avec une extrême surprise.

Le Roi a pleuré?

(On entend une sonnette dans le cabinet. Le comte de Lerme y entre.)

DOMINGO le suit, et veut le retenir.

Comte, encore un mot... Excusez... Le voilà parti... Il nous laisse livrés à l'épouvante.

SCÈNE XXIV.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, FÉRIA, MÉDINA SIDONIA, PARME, DOMINGO, et les autres grands.

ÉBOLI accourant, et hors d'elle-même.

Où est le Roi? où est-il? Il faut que je lui parle. (*Au duc de Féria.*) Vous, duc, conduisez-moi à lui.

FÉRIA.

Le Roi a d'importantes occupations, personne ne peut lui parler.

ÉBOLI.

Signerait-il déjà la terrible sentence? Il est trompé; je lui prouverai qu'il est trompé.

DOMINGO lui jette de loin un regard expressif.

Princesse Éboli!

ÉBOLI va à lui

Vous aussi en ce lieu, prêtre? Très-bien. J'avais justement besoin de vous. Vous m'appuierez.

(Elle le saisit par la main, et veut l'entraîner dans le cabinet.

DOMINGO.

Moi?... Revenez à vous, princesse!

FÉRIA.

Arrêtez! le Roi ne vous recevra pas à présent.

ÉBOLI.

Il faut qu'il m'entende;... il faut qu'il entende la vérité;.... la vérité, quand il serait dix fois au-dessus d'un Dieu.

DOMINGO.

Éloignez-vous, éloignez-vous,.... vous risquez tout... Arrêtez!...

ÉBOLI.

Homme! tu trembles devant la colère de ton idole!... Je n'ai rien à perdre.

(Elle veut entrer dans le cabinet du Roi, le duc d'Albe en sort, son œil étincelle, toute sa contenance est triomphante. Il va à Domingo et l'embrasse.)

ALBE.

Faites retentir le *Te Deum* dans toutes les églises! La victoire est à nous.

DOMINGO.

A nous?...

ALBE, à Domingo, et aux autres grands.

Maintenant vous pouvez entrer chez le Roi. Je vous en dirai davantage.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle du palais du Roi ; elle est séparée de la cour par une grille de fer, à travers laquelle on aperçoit des gardes passer et repasser.

CARLOS assis devant une table, la tête appuyée sur son bras, comme s'il était endormi. Au fond de la salle, quelques officiers qui sont enfermés avec lui. LE MARQUIS DE POSA entre sans qu'il l'aperçoive, et dit quelques mots aux officiers, qui aussitôt se retirent. Il s'approche de Carlos et le regarde un moment en silence et d'un œil de tristesse. Enfin il fait un mouvement qui tire le prince de son assoupissement.

CARLOS se lève, fixe les yeux sur le marquis, et tressaille d'effroi. Il continue à le regarder long-temps d'un air égaré, puis il passe sa main sur son front, comme pour se rappeler quelque chose.

LE MARQUIS.

C'est moi, Charles.

CARLOS lui donnant la main.

Tu daignes venir me voir ? Cela est beau de ta part.

LE MARQUIS.

Je me figurais qu'ici tu pourrais avoir besoin d'un ami.

CARLOS.

Véritablement ? l'as-tu pensé en effet ? Vois, c'est une joie pour moi ; c'est une joie indicible. Hélas ! je le savais bien que tu resterais bon pour moi.

LE MARQUIS.

J'ai mérité que tu eusses cette pensée.

CARLOS.

N'est-ce pas vrai ? Oh ! nous nous comprenons encore en entier. C'est une satisfaction pour moi. Cette douceur, ces ménagemens conviennent à de nobles âmes, comme toi et moi. Supposons qu'une de mes prétentions fût injuste et exagérée, devais-tu pour cela me refuser ce qui est juste ? La vertu peut être austère, jamais cruelle, jamais inhumaine. Il a dû t'en coûter beaucoup ! Ah ! oui, je le pense ; je le sais combien ton tendre cœur a dû saigner quand tu ornais la victime pour le sacrifice.

LE MARQUIS.

Carlos ! que veux-tu dire ?

CARLOS.

C'est toi-même maintenant qui accompliras ce que je devais, ce que je ne puis faire : tu donneras à l'Espagne cet âge d'or qu'elle a en vain espéré de moi. Pour moi, c'en est fait, c'en est fait pour toujours... Tu l'avais prévu... Ce terrible amour avait étouffé sans retour les fleurs précoces de mon génie... J'étais mort pour tes grandes espérances... La Providence ou le hasard t'ont donné le Roi... Il en a coûté mon secret, et il a été à toi... Tu peux devenir son ange protecteur... Pour moi, il n'y a plus de salut... Pour

l'Espagne peut-être.... Hélas! il n'y a rien là de condamnable, rien, rien, que mon fol aveuglement... Jusqu'à ce jour je n'ai pas aperçu que tu avais autant de grandeur que de tendresse.

LE MARQUIS.

Non, ceci je ne l'avais point prévu! Je n'avais pas prévu que la générosité d'un ami pourrait être plus ingénieuse que toute la prudence humaine, que toute mon habileté! Mon édifice est renversé;.... j'avais oublié ton cœur.

CARLOS.

Sans doute, s'il t'eût été possible de lui épargner un tel sort, vois-tu, il aurait eu pour toi une inexprimable reconnaissance. Tout ne pouvait-il pas porter sur moi seul? Fallait-il donc une seconde victime?... Mais n'en parlons plus... Je ne veux te charger d'aucun reproche. Que t'importe la Reine?... Aimes-tu la Reine?... Ton austère vertu doit-elle s'enquérir des petites sollicitudes de mon amour?... Pardonne-moi,... j'ai été injuste.

LE MARQUIS.

Tu es injuste; non pas cependant à cause de ce reproche... Si j'en avais mérité un, je les mériterais tous; et alors je ne serais pas ainsi devant toi. (*il tire son portefeuille.*) Je te rends quelques lettres que tu avais remises à ma garde. Reprends-les.

CARLOS *regardant avec surprise tantôt les lettres, tantôt le marquis.*

Comment?

LE MARQUIS.

Je te les rends parce que maintenant elles sont

plus en sûreté dans tes mains qu'elles ne pourraient l'être dans les miennes.

CARLOS.

Qu'est-ce donc? Le Roi ne les a donc pas lues? elles n'ont point passé sous ses yeux?

LE MARQUIS.

Ces lettres?

CARLOS.

Tu ne les lui a pas montrées toutes?

LE MARQUIS.

Qui t'a dit que j'en aie montré une?

CARLOS, extrêmement surpris.

Est-il possible? Le comte de Lerme.

LE MARQUIS.

Il te l'a dit? Oui, tout s'éclaircit! qui pouvait prévoir cela? ainsi Lerme?.. Non, cet homme ne t'a point trompé; en effet, les autres lettres sont dans les mains du Roi.

CARLOS le regarde long-temps dans un muet étonnement.

Mais pourquoi suis-je ici?

LE MARQUIS.

Par précaution, pour que tu ne puisses pas être tenté une seconde fois de choisir une Éboli pour ta confidente.

CARLOS, comme se réveillant d'un rêve.

Ah! enfin... Maintenant je vois,.. tout est éclairci.

LE MARQUIS allant vers la porte.

Qui vient?

SCÈNE II.

LE DUC D'ALBE, les précédens.

ALBE s'approche respectueusement du prince. Durant toute la scène, il tourne le dos au marquis.

Prince, vous êtes libre, le Roi m'envoie vous l'annoncer. (*Carlos regarde le marquis avec surprise, tous gardent le silence.*) Je m'estime heureux, prince, d'être le premier qui ait l'avantage....

CARLOS les examine tous deux avec un extrême étonnement. Après un moment de silence, il s'adresse au duc.

J'aurai été constitué prisonnier et déclaré libre, et sans savoir le motif de l'un ni de l'autre.

ALBE.

Par une méprise, prince, à laquelle, autant que je puis le savoir, le Roi aurait été entraîné par un imposteur.

CARLOS.

Mais c'est cependant sur l'ordre du Roi que je me trouve ici.

ALBE.

Oui, par une méprise de sa majesté.

CARLOS.

J'en suis réellement affligé... Mais quand le Roi se méprend, c'est au Roi qu'il appartient de réparer lui-même, en personne, l'erreur qu'il a commise. (*Il cherche à lire dans les yeux du marquis et montre au duc une contenance hautaine.*) On m'appelle ici fils de don Philippe; l'œil de la calomnie et de la

curiosité est fixé sur moi ; ce que sa majesté fait par devoir, je ne veux point paraître en avoir obligation à son indulgence ; d'ailleurs je suis prêt à paraître devant le tribunal des cortès ;.. je ne reprendrai point mon épée d'une telle main.

ALBE.

Le Roi ne mettra aucun retard à satisfaire le juste désir de votre altesse ; si vous voulez le permettre, je vous accompagnerai jusqu'auprès de lui.

CARLOS.

Je demeure ici, jusqu'à ce que, ou le Roi, ou sa ville de Madrid, viennent me tirer de cette prison. Portez-lui cette réponse.

(Albe s'éloigne. On le voit encore un moment dans la cour, et donner des ordres.)

SCÈNE III.

CARLOS et LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS, après que le duc est sorti, s'adresse au marquis avec curiosité et surprise.

Qu'est ceci ? éclaircis-moi. Tu n'es donc pas ministre ?

LE MARQUIS.

Je l'ai été, comme tu vois. (*S'approchant de lui avec une grande émotion.*) O Charles ! tout est consommé, tout est achevé, tout a réussi ; maintenant c'en est fait. Loué soit le Tout-Puissant qui nous a donné le succès !

CARLOS.

Le succès ? quoi ! je ne comprends pas ce discours.

LE MARQUIS, lui prenant la main.

Tu es sauvé, Charles! sois libre, et moi...

(Il s'arrête.)

CARLOS.

Et toi?

LE MARQUIS.

Et moi je te presse sur mon sein. Pour la première fois j'en ai le droit, entièrement le droit; je l'ai acheté au prix de tout, de tout ce qui m'est le plus cher. O Charles! combien ce moment est grand, est doux! je suis content de moi.

CARLOS.

Quel soudain changement dans tes traits! jamais je ne t'ai vu tel. Ton œil est resplendissant et ta poitrine s'élève avec fierté.

LE MARQUIS.

Nous devons nous dire adieu, ne t'effraie point; sois homme. Quoi que tu doives entendre, promets-moi, Charles, de ne pas me rendre cette séparation plus cruelle par l'abandon d'une douleur indigne d'une grande âme; tu me perds, Charles.... pour beaucoup d'années;... les insensés disent pour toujours. (*Carlos retire sa main, le regarde fixement et ne répond rien.*) Sois homme. J'ai beaucoup compté sur toi, je n'ai point évité de passer avec toi ces heures douloureuses qu'on appelle avec terreur les dernières.... Oui, je dois te l'avouer, Charles, je m'en suis réjouis... Viens, asseyons-nous, je me sens épuisé et abattu. (*Il s'assied près de Carlos qui, toujours dans une mortelle stupeur, se laisse machinalement attirer vers lui.*) Où es-tu? tu ne me réponds rien; je dirai peu de paroles. Le jour après celui où nous

nous vîmes pour la dernière fois à la Chartreuse, le Roi me fit appeler; la suite tu l'as su, tout Madrid l'a su. Ce que tu ne sais pas, c'est que ton secret lui avait déjà été vendu, que tes lettres trouvées dans la cassette de la Reine témoignaient contre toi, que je l'appris de sa propre bouche, et que je fus son confident. (*Il s'arrête pour attendre une réponse de Carlos; celui-ci persiste dans son silence.*) Oui, Charles, des lèvres je trahis ma foi; moi-même je me mis à la tête du complot préparé pour ta ruine. Les faits parlaient déjà trop haut; il était trop tard pour te justifier. Me soumettre à sa vengeance, c'était tout ce qui me restait à faire;... et ainsi je fus ton ennemi pour te servir plus puissamment. Tu ne m'écoutes pas?

CARLOS.

Je t'entends; poursuis, poursuis.

LE MARQUIS.

Jusque-là je n'avais pas fait une faute; mais bientôt je fus trahi par l'éclat nouveau de cette faveur inaccoutumée du Roi; le bruit, comme je l'avais prévu, en vint jusqu'à toi. Mais, séduit par une fausse délicatesse, aveuglé par une orgueilleuse présomption, je voulus, sans toi, conduire cette hasardeuse chance à sa fin; je dérobai à ton amitié mon dangereux secret. Ce fut une grande légèreté! je m'en suis cruellement aperçu. Ma confiance était insensée; pardonne, elle était fondée sur l'invariable fermeté de ton amitié. (*Il se tait; Carlos passe de son immobilité à la plus violente agitation.*) Ce que je craignais, arriva. On te fit trembler devant des dangers

imaginaires... la Reine baignée dans son sang, le palais retentissant d'effroi, le malheureux empressement de Lerme;... enfin mon incompréhensible silence, tout a troublé ton cœur étonné... Tu chancelles, tu me crois perdu. Cependant, trop noble toi-même pour douter de la pureté de ton ami, tu décores sa chute du nom de grandeur, et tu n'oses le supposer infidèle, que parce que tu peux encore honorer son infidélité. Abandonné de ton unique ami, tu te jettes dans les bras de la princesse Éboli : malheureux ! dans les bras de l'enfer ! car c'était-elle qui t'avait trahi. (*Carlos se lève.*) Je te vois courir à elle ; un triste pressentiment traverse mon cœur ; je te suis ; trop tard ! tu étais à ses pieds ; l'aveu était déjà sur tes lèvres ;... plus de salut pour toi.

CARLOS.

Non, non ; elle était émue ; tu te trompes. Assurément elle était émue.

LE MARQUIS.

Alors mes sens se troublent... Rien... rien... aucune issue... aucun remède... aucun dans toute la nature. Le désespoir me rend furieux, féroce... je lève le poignard sur le sein d'une femme... Mais en ce moment, en ce moment un rayon de lumière pénètre en mon âme : « Si je trompais le Roi ? si je » pouvais réussir à me faire prendre pour le cou- » pable ? Vraisemblable ou non ! pour lui il n'en » faut pas davantage... le mal est toujours assez » vraisemblable pour le roi Philippe ! Soit, je le » hasarderai. Peut-être un coup de foudre si imprévu » troublera-t-il le tyran ? et que veux-je de plus ?

» Il hésitera, et Charles aura le temps de fuir en » Flandre. »

CARLOS.

Et cela... cela tu l'aurais fait?

LE MARQUIS.

J'écris à Guillaume d'Orange que j'aimais la Reine, que j'ai réussi à tromper la méfiance du Roi en faisant tomber sur toi de faux soupçons, que par le Roi même j'ai trouvé le moyen de me rapprocher de la Reine en toute liberté; j'ajoute que je crains d'être découvert, parce qu'instruit de ma passion, tu as recouru à la princesse Éboli, peut-être pour qu'elle avertît la Reine; que je t'ai fait arrêter, et que cependant, tout étant perdu, j'ai formé le dessein de me jeter dans Bruxelles... Cette lettre...

CARLOS *effrayé, l'interrompt tout à coup.*

L'as-tu confiée à la poste? Tu sais que toutes les lettres pour le Brabant et la Flandre...

LE MARQUIS.

Sont remises au Roi; et, d'après ce que je vois, Taxis a déjà fait son devoir.

CARLOS.

Dieu! je suis perdu!

LE MARQUIS.

Toi? pourquoi, toi?

CARLOS.

Malheureux! et tu es perdu avec moi. Mon père ne pourra te pardonner cette grossière imposture; non, il ne te la pardonnera jamais.

LE MARQUIS.

Imposture ! tu es troublé ; songes-y donc. Qui lui dira que c'était une imposture ?

CARLOS le regardant fixement et en face.

Qui ? tu le demandes ? Moi-même.

(Il veut sortir.)

LE MARQUIS.

Tu es un insensé ; demeure.

CARLOS.

Laisse-moi, laisse-moi ; au nom du ciel, ne me retiens pas : tandis que je tarde ici, il soudoie déjà un assassin.

LE MARQUIS.

Les momens en sont d'autant plus précieux ; nous avons encore beaucoup à nous dire.

CARLOS.

Quoi ! avant qu'il ait encore....

(Il veut sortir. Le marquis le retient par le bras, et le regarde d'une manière expressive.)

LE MARQUIS.

Écoute... Carlos... étais-je aussi empressé, aussi scrupuleux, lorsque ton sang coula pour moi... dans notre enfance.

CARLOS, que l'attendrissement et l'admiration rendent immobile.

Céleste providence !

LE MARQUIS.

Conserve-toi pour les Flamands : régner est ta vocation ; mourir pour toi, c'était la mienne.

CARLOS s'élance vers lui avec la plus profonde émotion, et lui prenant la main.

Non, non ; il ne pourra, il ne pourra pas résister...

il ne résistera pas à une telle sublimité ! Je veux te conduire à lui; dans les bras l'un de l'autre, allons le trouver. Père, lui dirai-je, voilà ce qu'un ami a fait pour son ami : il sera ému. Crois-moi, mon père n'est point privé d'humanité; oui, je m'assure qu'il sera ému; ses yeux répandront de brûlantes larmes, et il pardonnera à toi et à moi. (*On entend un coup d'arquebuse à travers la grille ; Carlos tressaille.*) A qui s'adresse cela ?

LE MARQUIS.

A moi... je crois.

(Il tombe.)

CARLOS se jette sur son corps, en poussant un cri de douleur.

O miséricorde divine !

LE MARQUIS.

Il est expéditif, le Roi.... J'espérais... plus longtemps... songe à ta sûreté; ta mère sait tout... je ne puis plus...

(Carlos demeure sans vie sur le corps du marquis. Après quelques instans, le Roi entre accompagné des grands, et recule, frappé de cet aspect. Le silence est profond et général. Les grands se rangent en demi-cercle autour du Roi et de son fils, et jettent alternativement les yeux sur l'un et sur l'autre. Carlos ne donne aucun signe de vie. Le Roi le regarde muet et pensif.)

SCÈNE IV.

LE ROI, CARLOS, LES DUCS D'ALBE, FÉRIA et MÉDINA-SIDONIA, LE PRINCE DE PARME, LE COMTE DE LERME, DOMINGO, des grands d'Espagne.

LE ROI, avec un ton de bonté.

Ta prière est accueillie, mon fils; je viens moi-même ici avec tous les grands de mon royaume t'annoncer ta liberté. (*Carlos lève les yeux et regarde tout autour de lui comme s'il s'éveillait d'un songe; ses yeux se portent tantôt sur le Roi, tantôt sur le corps du marquis : il ne répond rien.*) Reprends ton épée; on a agi avec trop de précipitation. (*Il s'approche de lui et lui tend la main pour l'aider à se relever.*) Mon fils n'est pas ici à sa place; lève-toi, et viens dans les bras de ton père.

CARLOS se laisse aller machinalement dans les bras de son père; mais revenant tout à coup à lui, il s'arrête et le regarde fixement.

Tu exhales le meurtre, je ne puis t'embrasser. (*Il le repousse; les grands montrent de l'émotion.*) Non, ne soyez pas ainsi épouvantés. Qu'ai-je donc fait de monstrueux? j'ai touché à l'oint du Seigneur; ne craignez rien; je ne porterai pas la main sur lui: ne voyez-vous pas ce signe de feu sur son front? Dieu l'a marqué.

LE ROI se retourne pour s'en aller.

Suivez-moi, messieurs.

CARLOS.

Où? Vous ne sortirez pas de ce lieu, sire.

(Il le retient fortement. Sa main rencontre l'épée que le Roi lui apportait : il la saisit, elle sort du fourreau.)

LE ROI.

L'épée tirée contre ton père ?

TOUS LES GRANDS, tirant leurs épées.

Régicide !

CARLOS retenant le Roi avec force d'une main, de l'autre tenant son épée.

Remettez vos épées. Que voulez-vous ? croyez-vous que je sois en délire ? Non, je ne suis point en délire ; si je l'étais, vous auriez eu tort de me faire souvenir que cette épée est maîtresse de sa vie. Éloignez-vous, je vous le demande : des caractères tels que le mien veulent de la complaisance... ainsi, tenez-vous en arrière. Ce que j'ai à traiter avec le Roi n'a point de rapport à vos sermens de vassal ; regardez seulement ses mains sanglantes ! regardez-le bien ! regardez-le ? et voyez aussi de ce côté... Voilà ce qu'il a fait, voilà sa grande habileté.

LE ROI aux grands, qui se pressent autour de lui avec inquiétude.

Retirez-vous. De quoi tremblez-vous ? ne sommes-nous pas père et fils ? Je verrai quel attentat la nature...

CARLOS.

La nature ! je ne la connais pas ; le meurtre est à présent la seule loi ; les liens de l'humanité sont rompus ; toi-même, sire, tu les a brisés dans ton royaume ; dois-je respecter ce que tu as dédaigné ? Oh ! regarde ! regarde ici... Non, jusqu'à ce jour il n'y avait pas eu de meurtre... N'y a-t-il donc pas de Dieu ? Comment ? Laisse-t-il donc les rois dévaster

sa création?... Je le demande : n'y a-t-il point de Dieu? Depuis que les mères enfantent, il était né un seul, un seul homme qui méritait de ne point mourir... Sais-tu donc ce que tu as fait?.. Non, il ne le sait pas; il ne sait pas qu'il a dérobé à cet univers une vie plus noble, plus importante, plus précieuse que lui-même avec tout son siècle.

LE ROI, d'un ton de douceur.

Si j'ai agi avec trop de précipitation, te convient-il, à toi pour qui tout a été fait, de m'en demander raison?

CARLOS.

Comment? est-il bien possible? Vous ne devinez pas ce qu'était pour moi celui qui n'est plus... Oh! dites-le lui... aidez sa suprême pénétration à expliquer cette énigme : celui qui n'est plus, c'était mon ami... Et voulez-vous savoir pourquoi il est mort? C'est pour moi qu'il est mort?

LE ROI.

Ah! mes pressentimens!

CARLOS.

Ombre sanglante, pardonne si je profane ce secret devant de tels auditeurs! Que ce grand connaisseur des hommes s'évanouisse de honte, en voyant sa vieille habileté trompée par la ruse d'un jeune homme. Oui, sire, nous étions frères! frères par le plus noble lien qu'ait pu former la nature; le cours de sa vie n'a été qu'amour; sa grande, sa belle mort n'a été qu'amour pour moi. Il était à moi, au moment même où un instant de ses soins vous rendait grand, au moment même où son éloquence se jouait, en passant, de vo-

tre esprit gigantesque et orgueilleux. Vous comptiez le subjuguer, et vous étiez un docile instrument de ses projets sublimes. Si je suis prisonnier, c'est l'œuvre de sa prévoyante amitié. Pour me sauver, il écrivit la lettre au prince d'Orange. O mon Dieu! ce fut le premier mensonge de sa vie! Pour me sauver, il s'est jeté au-devant de la mort, et l'a subie... Vous lui offriez votre faveur... il est mort pour moi... Vous le pressiez d'accepter votre cœur et votre amitié, votre sceptre était un jouet dans sa main, il l'a jeté, et il est mort pour moi. (*Le Roi demeure immobile, l'œil fixé en terre; les grands l'observent avec effroi et inquiétude.*) Cela était-il possible? pouviez-vous ajouter quelque foi à ce grossier mensonge? Combien peu il fallait qu'il vous estimât, lorsqu'il entreprit de vous prendre à ce piége mal déguisé? Vous avez bien osé rechercher son amitié, et vous avez cédé à de telles preuves! Oh! non! non; il n'y avait là rien pour vous; ce n'était pas là un homme à vous! Il le savait bien, lorsqu'il vous repoussait avec toutes vos couronnes: cette lyre délicate se fût brisée sous vos mains de fer... vous ne pouviez rien, que le tuer.

ALBE, qui n'a point perdu le Roi de vue un seul instant, et qui a observé avec une inquiétude visible tous les mouvemens de sa physionomie, s'approche timidement.

Sire... rompez ce lugubre silence; regardez autour de vous... parlez-nous.

CARLOS.

Vous ne lui étiez point indifférent. Dès long-temps il prenait intérêt à vous: peut-être vous aurait-il rendu heureux. Son cœur était assez riche pour vous contenter, même avec son superflu. Une étin-

celle de son esprit vous eût divinisé... Vous vous êtes dérobé vous-même. Qu'avez-vous à offrir pour remplacer une âme telle que celle-là. (*Profond silence. Beaucoup de grands détournent la vue ou se cachent le visage de leurs manteaux.*) O vous qui êtes ici rassemblés et qui restez muets d'horreur et d'admiration ! ne condamnez pas un jeune homme qui tient un tel langage à son père et à son Roi ! Regardez ici... il est mort pour moi... Avez-vous des larmes ? est-ce du sang ou un airain brûlant qui coule dans vos veines? Regardez ici, et ne me condamnez pas. (*Il se tourne vers le Roi avec plus de modération et de calme.*) Peut-être attendez-vous comment finira cette monstrueuse aventure ?... Voici mon épée... Vous redevenez mon roi. Pensez-vous que je tremble devant votre vengeance ? Tuez-moi aussi, comme vous en avez tué un plus noble... Je mérite la mort, je le sais... Que m'est la vie maintenant ?... Je renonce ici à tout ce que ce monde me destinait... Cherchez un fils parmi les étrangers... Ici est mon royaume.

(Il tombe sur le corps du marquis de Posa, et ne prend plus aucune part au reste de la scène. On entend dans l'éloignement un bruit confus de voix, et le tumulte d'une foule. Autour du Roi, tout garde un silence profond ; ses yeux parcourent le cercle des grands, mais il ne rencontre ceux de personne.)

LE ROI.

Hé bien ! personne ne répondra? Tous les yeux sont fixés vers la terre, tous les visages sont cachés ! Ma sentence est prononcée : je la lis sur ces figures muettes : mes sujets m'ont jugé.

(Même silence. Le tumulte se rapproche, et le bruit redouble. Un murmure s'établit parmi les grands ; ils se font des signes les uns aux autres. Le comte de Lerme s'adresse enfin à voix basse au duc d'Albe.)

LERME.

C'est le tocsin !

ALBE, bas.

Je le crains.

LERME.

On se presse, on vient.

SCÈNE V.

UN OFFICIER DES GARDES, les précédens.

L'OFFICIER, en toute hâte.

Rébellion ! Où est le Roi? (*Il écarte la foule et pénètre jusqu'au Roi.*) Tout Madrid est en armes ! Le peuple, les soldats en fureur, environnent, par milliers, le palais. On répand que le prince Carlos est en prison, que sa vie est en danger. Le peuple veut qu'on le lui montre vivant, ou tout Madrid sera mis en flammes.

TOUS LES GRANDS en grande agitation.

Sauvez, sauvez le Roi !

ALBE au Roi, qui demeure calme et immobile.

Fuyez, sire; il y a du danger; nous ne savons pas encore qui a armé le peuple.

LE ROI, sortant de sa stupeur, relève la tête et se place avec majesté au milieu d'eux.

Mon trône est-il encore debout ? suis-je encore roi sur cette terre? Non, je ne le suis plus. Des nourrices attendries par un enfant, c'est là ce qui m'environne ! on n'attend que le signal pour m'abandonner; je suis trahi par les rebelles.

ALBE.

Sire, quelle funeste imagination!

LE ROI.

C'est là, c'est là qu'il faut vous prosterner; c'est devant ce Roi jeune et florissant; je ne suis plus rien qu'un vieillard sans force.

ALBE.

En sommes-nous là? Espagnols!

(Tous se pressent autour du Roi, mettent un genou en terre, et tirent leurs épées. Carlos demeure seul et abandonné de tous, près du corps de Posa.)

LE ROI arrache son mauteau, et le jette loin de lui.

Qu'on le revête des ornemens royaux, qu'on l'élève sur mon cadavre déchiré.

(Il tombe sans mouvement dans les bras d'Albe et de Lerme.)

LERME.

Dieu! du secours!

FÉRIA.

Dieu! quel événement!

LERME.

Il revient à lui.

ALBE, laissant le Roi entre les mains de Lerme et de Féria.

Portez-le sur son lit. Cependant je vais rendre la paix à Madrid.

(Il sort. On emporte le Roi; tous les grands l'accompagnent.)

SCÈNE VI.

CARLOS demeure seul près du corps de POSA. Un moment après paraît LOUIS MERCADO; il regarde à l'entour avec précaution, et se tient longtemps en silence derrière le prince, qui ne le remarque pas.

MERCADO.

Je viens de la part de sa majesté, de la Reine. (*Carlos détourne les yeux et ne répond point.*) Mon nom est Mercado; je suis médecin de sa majesté, et voici ma créance. (*Il montre une bague au prince qui continue à garder le silence.*) La Reine désirerait beaucoup vous parler aujourd'hui.... Des affaires importantes....

CARLOS.

Il n'y a plus rien d'important pour moi en ce monde.

MERCADO.

Une commission, dit-elle, que lui a laissé le marquis de Posa...

CARLOS *se relevant tout à coup.*

Oui, sur-le-champ!

(*Il veut sortir.*)

MERCADO.

Non point en ce moment, prince; il faut attendre la nuit, toutes les issues sont gardées, et les postes sont doublés; il est impossible de parvenir vers cette aile du palais, ce serait tout risquer.

CARLOS.

Mais...

MERCADO.

Un seul moyen, prince, est encore à tenter; la Reine l'a imaginé; elle vous le propose, mais il est hardi, bizarre, aventureux.

CARLOS.

Quel est-il?

MERCADO.

On dit depuis long-temps, vous le savez, que vers minuit, sous les voûtes souterraines de ce palais, on voit errer sous le vêtement d'un religieux l'ombre de l'Empereur; le peuple croit ce bruit, et les gardes n'occupent ce poste qu'avec terreur; si vous vous déterminez à prendre ce déguisement, vous pourrez librement et avec sécurité arriver à travers les gardes jusqu'à l'appartement de la Reine, que cette clef vous ouvrira. Cette apparence révérée vous mettra à l'abri de toute entreprise; mais il faut vous résoudre sur-le-champ, prince. L'habillement nécessaire, le masque sont dans votre appartement; je vais me hâter de porter votre réponse à sa majesté.

CARLOS.

Et l'heure?

MERCADO.

L'heure, c'est minuit.

CARLOS.

Dites-lui qu'elle peut m'attendre.

(Mercado sort.)

SCÈNE VII.

CARLOS, LE COMTE DE LERME.

LERME.

Sauvez-vous, prince; le Roi est furieux contre vous. Un projet contre votre liberté, peut-être contre votre vie... ne m'en demandez pas davantage. Je me suis dérobé un instant pour vous avertir. Fuyez sans délai.

CARLOS.

Je suis dans les mains du Tout-Puissant.

LERME.

D'après ce que la Reine vient de me faire entendre, vous deviez quitter aujourd'hui Madrid et fuir à Bruxelles; ne différez pas, la révolte favorise votre fuite; c'est dans cette vue que la Reine l'a suscitée; en ce moment on n'osera pas user contre vous de violence. Des chevaux vous attendent à la Chartreuse, et voici des armes si vous êtes attaqué.

(Il lui donne un poignard et des pistolets.)

CARLOS.

Merci, merci, comte de Lerme.

LERME.

Ce qui vous est arrivé aujourd'hui m'a ému jusqu'au fond de l'âme; nul ami n'a su tant aimer. Tous les patriotes pleurent sur vous; je ne puis vous en dire davantage.

CARLOS.

Comte de Lerme, celui qui n'est plus vous appelait une âme noble.

LERME.

Encore une fois, prince, faites un heureuxvoyage. De meilleurs temps viendront; mais alors je ne serai plus! Recevez ici mon hommage.

(Il met un genou en terre.)

CARLOS, très-ému, veut le relever.

Pas ainsi, pas ainsi, comte, vous m'attendrissez... Je ne voudrais pas manquer de force.

LERME baise sa main avec émotion.

Roi de mes enfans! Ah! mes enfans pourront mourir pour vous!... Je ne le puis pas.... Souvenez-vous de moi en mes enfans... Revenez en paix dans l'Espagne... Sur le trône de Philippe, soyez un homme... Vous aurez appris à connaître aussi la douleur... Ne formez aucune entreprise sanglante contre votre père!... rien de sanglant, prince... Philippe II força votre aïeul à descendre du trône... Ce même Philippe tremble aujourd'hui devant son propre fils!... Songez à cela, prince!... et que le ciel vous accompagne!

(Il s'éloigne rapidement. Carlos va pour sortir par une autre porte; puis tout à coup il revient, se précipite encore sur le marquis de Posa, et le serre encore une fois dans ses bras. Puis il sort promptement de la salle.)

SCÈNE VIII.

Un salon du Roi.

LE DUC D'ALBE et LE DUC DE FÉRIA arrivent conversant ensemble.

ALBE.

La ville est calme. Comment avez-vous laissé le Roi?

FÉRIA.

Dans une disposition effrayante... Il s'est enfermé... quoi qu'il puisse arriver, il ne veut admettre personne. La trahison du marquis a changé tout son être. Nous ne le reconnaissons plus.

ALBE.

Il faut que je le voie. Cette fois je ne puis avoir de ménagemens. Une découverte importante qui vient d'être faite...

FÉRIA.

Une nouvelle découverte?

ALBE.

Un chartreux qui s'était introduit furtivement dans l'appartement du prince, et qui se faisait raconter avec une curiosité suspecte la mort du marquis de Posa, a été surpris par mes gardes. On s'en saisit. On l'interroge. La crainte de la mort tire de lui l'aveu qu'il porte des papiers de la plus grande importance; qu'il avait été chargé par le marquis de les remettre aux mains du prince, si, avant le coucher du soleil, il n'avait pas reparu.

FÉRIA.

Hé bien ?

ALBE.

Ces lettres annoncent que Carlos devait quitter Madrid au milieu de la nuit.

FÉRIA.

Quoi !

ALBE.

Qu'un vaisseau se tenait prêt à Cadix pour le conduire à Flessingue, et que les provinces des Pays-Bas n'attendent que lui pour secouer les chaînes de l'Espagne.

FÉRIA.

Ah ! qu'est ceci ?

ALBE.

D'autres lettres annoncent que la flotte de Soliman est déjà sortie de Rhodes... pour attaquer, en vertu d'un traité conclu, le roi d'Espagne dans la mer Méditerranée.

FÉRIA.

Est-il possible ?

ALBE.

J'ai découvert par les mêmes lettres ce qu'étaient les voyages que ce chevalier de Malte venait de faire dans toute l'Europe. Il ne s'agissait de rien moins que d'armer toutes les puissances du Nord en faveur de la liberté des Flamands.

FÉRIA.

Ah ! voilà quel il était !

ALBE.

Enfin, à ces lettres était joint un plan détaillé de

toute la guerre qui devait séparer pour toujours les Pays-Bas de la monarchie espagnole. Rien, rien d'omis : les forces et les résistances bien calculées ; toutes les ressources et les forces du pays établies de point en point ; toutes les maximes qu'on doit suivre ; toutes les alliances qu'on doit contracter. C'est un projet diabolique, mais vraiment d'un génie divin.

FÉRIA.

Quel impénétrable conspirateur !

ALBE.

On parle aussi dans ces lettres d'un entretien secret que le prince, le soir avant sa fuite, doit avoir avec sa mère.

FÉRIA.

Comment ! ce serait aujourd'hui ?

ALBE.

A minuit. Aussi ai-je déjà donné des ordres en conséquence. Vous voyez que cela presse : il n'y a pas un instant à perdre. Ouvrez-moi la porte du Roi.

FÉRIA.

Non. Elle est absolument interdite.

ALBE.

Je l'ouvrirai donc moi-même. Le danger pressant excusera cette hardiesse.

(Comme il s'avance vers la porte, elle s'ouvre, et le Roi paraît.)

FÉRIA.

Ah ! le voici lui-même.

SCÈNE IX.

LE ROI, les précédens.

(Tous les grands effrayés à son aspect s'écartent et lui font respectueusement passage. Il semble, quoique éveillé, préoccupé par un songe comme un somnambule. Ses traits et toute sa contenance expriment le désordre où l'a jeté son évanouissement. Il s'avance à pas lents vers les grands rassemblés, regarde fixement chacun d'eux avec distraction. Enfin il s'arrête tout pensif, l'œil attaché à la terre : son agitation va toujours croissant.)

LE ROI.

Rendez-moi celui qui est mort... Je veux le ravoir.

DOMINGO, au duc d'Albe.

Parlez-lui.

LE ROI.

Il m'a dédaigné, et il est mort...Je veux le ravoir... Je veux qu'il pense autrement de moi.

ALBE, s'approchant avec crainte.

Sire.

LE ROI.

Qui parle ici ? (*Ses yeux parcourent lentement le cercle des grands.*) A-t-on oublié qui je suis ? Pourquoi n'êtes-vous pas à genoux devant moi, créatures? Je suis encore roi... Je veux voir de l'abaissement... Serai-je humilié par tous, parce qu'un seul m'a méprisé ?

ALBE.

Qu'il ne soit plus question de lui, sire ! Un nouvel ennemi plus dangereux que celui-là s'élève au cœur de votre royaume.

FÉRIA.

Le prince Carlos.

LE ROI.

Il avait un ami qui est allé à la mort pour lui,... pour lui!... Avec moi il eût partagé un royaume... comme il me regardait de haut! Ah! quand on est sur un trône, on ne regarde pas de si haut! N'était-il pas clair qu'il avait la conscience de ce que valait sa conquête? Sa douleur témoigne ce qu'il a perdu. Ce n'est pas ainsi qu'on pleure sur un malheur passager... Ah! qu'il revive! et je donnerai pour cela les Indes. Dieu tout-puissant et impitoyable! n'étendras-tu pas une seule fois ta main sur un tombeau? Ne répareras-tu point une légèreté, commise précipitamment envers la vie d'un homme? Les morts ne se relèveront plus?... Qui osera me dire que je suis heureux?... Il y a, dans la tombe, un homme qui m'a refusé son estime... Que m'importent les vivans?... Un esprit, un homme libre s'est élevé dans tout ce siècle, un seul : il me méprisait, et il est mort!

ALBE.

C'est donc en vain que nous vivons? Espagnols! descendons au tombeau! Même au sein de la mort, cet homme nous enlève le cœur du Roi!

LE ROI s'assied, et s'appuie la tête sur sa main.

L'ai-je donc perdu?... Je l'aimais, je l'aimais beaucoup... Il m'était cher comme un fils... En ce jeune homme se levaient pour moi des jours nouveaux, de plus beaux jours. Qui sait ce que je lui réservais? C'était mon premier amour. Que l'Europe entière me maudisse! L'Europe peut me maudire. De lui, j'avais mérité de la reconnaissance.

DOMINGO.

Par quel enchantement?

LE ROI.

Et à qui a-t-il fait ce sacrifice? A un enfant, à mon fils? Non; je ne crois pas cela. Ce n'est pas pour un enfant que meurt un Posa! La misérable flamme de l'amitié ne pouvait pas remplir le cœur d'un Posa! Ce cœur palpitait pour l'humanité entière. Son amour, c'était le monde avec toutes les races futures. Pour satisfaire cet amour, il trouve un trône. Passera-t-il outre? Cette haute trahison envers sa chère humanité, Posa se la serait-il pardonnée? Non; je le connais mieux. Ce n'est pas Philippe qu'il a sacrifié à Carlos, c'est le vieillard au jeune homme, à son élève. L'astre du père était à son couchant et ne promettait pas une assez longue journée pour l'œuvre nouvelle : on se réservait pour le lever prochain de l'astre du fils. Oh! cela est clair, ma retraite était attendue.

ALBE.

Vous en lirez la confirmation dans cette lettre.

LE ROI *se lève.*

Il pourrait s'être trompé : j'existe, j'existe encore. Grâce te soit rendue, nature, je sens dans mon être la force de la jeunesse. Je le couvrirai de ridicule. Sa vertu était la chimère d'un rêveur; il est mort comme un fou. Que sa chute écrase et son ami et son siècle! Voyons comment on se passera de moi. Le monde est encore à moi pour une soirée; je veux en profiter, de cette soirée, de telle façon

qu'après moi aucune semence nouvelle ne puisse, pendant dix générations, germer dans ce sol brûlé! Il m'offrit en sacrifice à l'humanité son idole; l'humanité me le paiera pour lui! et maintenant je commence par sa poupée. (*Au duc d'Albe.*) Que disiez-vous de l'Infant? Répétez-le moi, que contiennent ces lettres?

ALBE.

Ces lettres, sire, renferment les dernières dispositions du marquis de Posa, adressées au prince Charles.

LE ROI *parcourt les papiers, pendant que tous les yeux sont curieusement fixés sur lui. Après les avoir lus un moment, il les pose un instant, et se promène en silence.*

Qu'on m'appelle le cardinal grand inquisiteur. Je le prie de m'accorder une heure. (*Un des gardes sort. Le Roi reprend les papiers, les lit et les pose encore une fois.*) Ainsi donc, cette nuit?

TAXIS.

Au coup de deux heures, la poste doit se trouver devant le cloître des chartreux.

ALBE.

Et les gens que j'ai envoyés ont vu transporter dans le couvent différens effets de voyage aux armes de la couronne.

FÉRIA.

Des sommes considérables auraient été versées, dit-on, au nom de la Reine, chez des banquiers mores, pour être touchées à Bruxelles.

LE ROI.

Où a-t-on laissé l'Infant?

ALBE.

Près du corps du chevalier.

LE ROI.

Y a-t-il encore de la lumière dans l'appartement de la Reine?

ALBE.

Tout y est tranquille. Elle a congédié ses femmes plus tôt qu'elle n'a coutume de le faire. La duchesse D'Arcos, qui a quitté sa chambre la dernière, l'a laissée dans un profond sommeil.

(Un officier de la garde entre, tire à part le duc de Féria, et lui parle bas. Celui-ci se tourne avec étonnement vers le duc d'Albe; d'autres se groupent successivement, et il s'élève une sorte de murmure confus.)

FÉRIA, TAXIS, DOMINGO, à la fois.

Cela est singulier!

LE ROI.

Qu'y a-t-il?

FÉRIA.

Un récit qu'on peut à peine croire, sire!

DOMINGO.

Deux soldat suisses, qui arrivent à l'instant de leur poste, disent.... Cela est ridicule à répéter.

LE ROI.

Hé bien?

ALBE.

Que, dans l'aile gauche du palais, l'ombre de l'Empereur s'est montrée, et a passé près d'eux avec une démarche solennelle et assurée. Ce récit est confirmé par tous les gardes placés autour du pavillon, et ils ajoutent que l'apparition s'est perdue vers l'appartement de la Reine.

LE ROI.

Et sous quelle forme a-t-elle paru?

L'OFFICIER.

Sous le même habit d'hiéronymite qu'il portait en dernier lieu à Saint-Just.

LE ROI.

En religieux? Et les gardes l'avaient donc connu pendant sa vie? car comment auraient-ils su autrement que c'était l'Empereur!

L'OFFICIER.

Le sceptre qu'il portait en sa main prouve que c'était l'Empereur.

DOMINGO.

Et, si l'on en croit le bruit populaire, il aurait déjà été vu plusieurs fois sous cette forme.

LE ROI.

Personne ne lui a-t-il parlé?

L'OFFICIER.

Personne ne l'a osé. Les gardes ont dit leurs prières et l'ont laissé respectueusement passer.

LE ROI.

Et cette apparition est allée se perdre vers l'appartement de la Reine?

L'OFFICIER.

Dans le vestibule de la Reine.

(Tous se taisent.)

LE ROI, se retournant vivement.

Que dites-vous?

ALBE.

Sire, nous gardons le silence.

LE ROI, après quelques réflexions, s'adresse à l'officier.

Faites mettre mes gardes sous les armes et qu'on ferme toutes les issues de cette aile du palais. J'ai envie de parler à ce fantôme.

(L'officier sort. — Un page s'avance.)

LE PAGE.

Sire, le cardinal grand inquisiteur.

LE ROI, à sa suite.

Laissez-nous.

(Le grand inquisiteur, vieillard de quatre-vingt-dix ans et aveugle, entre appuyé sur un bâton, et conduit par deux dominicains. Les grands lui laissent le passage, se mettent à genoux, et touchent le pan de sa robe. Il leur distribue sa bénédiction. Tous se retirent.)

SCÈNE X.

LE ROI, et LE GRAND INQUISITEUR.

(Long silence.)

LE GRAND INQUISITEUR.

Suis-je devant le Roi.

LE ROI.

Oui.

LE GRAND INQUISITEUR.

Je ne m'y attendais plus.

LE ROI.

Je renouvelle une scène des années de ma jeunesse. L'infant don Philippe demande conseil à son instituteur.

LE GRAND INQUISITEUR.

Charles, mon élève, votre auguste père, n'eut jamais besoin de conseils.

LE ROI.

Il en était d'autant plus heureux. J'ai commis un meurtre, cardinal, et plus de repos...

LE GRAND INQUISITEUR.

Par quelle cause avez-vous commis un meurtre?

LE ROI.

Une trahison qui est sans exemple....

LE GRAND INQUISITEUR.

Je la connais.

LE ROI.

Que connaissez-vous? par qui? depuis quand?

LE GRAND INQUISITEUR.

Moi, depuis beaucoup d'années, vous, depuis le coucher du soleil.

LE ROI, avec surprise.

Vous aviez déjà connaissance de cet homme?

LE GRAND INQUISITEUR.

Sa vie, depuis son commencement jusqu'à sa fin, est inscrite sur les pieux registres du saint-office.

LE ROI.

Et il allait librement?

LE GRAND INQUISITEUR.

La corde, au bout de laquelle il voltigeait, était longue, mais indestructible.

LE ROI.

Il avait franchi les limites de mon empire.

LE GRAND INQUISITEUR.

Où il pouvait être, j'étais aussi.

LE ROI *va et vient avec humeur.*

On savait en quelles mains j'étais, pourquoi tardait-on à m'en avertir?

LE GRAND INQUISITEUR.

Je ferai la même question à mon tour.... Pourquoi ne vous informiez-vous point, quand vous vous jetiez dans les bras de cet homme? Vous l'avez connu! un regard avait dû vous suffire pour découvrir l'hérésie. Qui put vous porter à dérober cette victime au saint-office? Se joue-t-on de nous? Si les rois s'abaissent à être recéleurs... si derrière nous ils s'entendent avec nos plus pervers ennemis, qu'adviendra-t-il de nous? Si un seul pouvait trouver grâce, de quel droit en avoir sacrifié cent mille?

LE ROI.

Il a été aussi sacrifié.

LE GRAND INQUISITEUR.

Non! il a été assassiné... honteusement! criminellement! Ce sang qui devait couler en notre honneur, en notre gloire, a été répandu par la main d'un assassin : cet homme était à nous. Qui vous autorisait à toucher aux possessions sacrées de l'église? il devait mourir par nous. Dieu l'envoyait, à cause des nécessités du siècle, pour qu'une flétrissure solennelle fût imprimée à son esprit, pour que l'or-

gueilleuse raison fût donnée en spectacle. Tel était mon plan médité. Maintenant, voilà l'œuvre de tant d'années détruite et renversée! Vous nous l'avez dérobé, et vous ne pouvez nous présenter que vos mains sanglantes.

LE ROI.

La passion m'entraîna. Pardonnez-moi.

LE GRAND INQUISITEUR.

La passion? Est-ce donc l'infant Philippe qui me répond? Suis-je donc le seul qui soit devenu un vieillard? La passion? (*Il secoue la tête avec humeur.*) Donne la liberté de conscience dans tes états, quand tu marches enchaîné!

LE ROI.

Je suis novice encore en ces matières. Ayez de la patience pour moi.

LE GRAND INQUISITEUR.

Non! je ne suis pas content de vous. Accuser ainsi tout le cours de votre règne passé! où était alors ce Philippe, dont l'âme inébranlable, comme l'étoile polaire dans le ciel, immuable et éternelle, roule sur elle-même? Tout le passé s'était-il donc abîmé derrière vous? Le monde n'était-il donc plus le même, pour avoir voulu lui tendre la main? Le poison n'était-il plus le poison? La ligne qui sépare le bien et le mal, le vrai et le faux, avait-elle disparu? Est-ce avoir un plan? est-ce avoir une résolution? est-ce avoir une constance virile que de briser en une minute une règle suivie soixante ans, comme si c'était un caprice de femme?

LE ROI.

J'avais vu dans ses yeux... Pardonnez-moi ce retour à la faible humanité. Le monde a un accès de moins vers votre coeur : vos yeux sont éteints.

LE GRAND INQUISITEUR.

Qu'aviez-vous à faire à cet homme? Que pouvait-il vous présenter de nouveau, à quoi vous ne fussiez préparé? Connaissiez-vous si peu l'enthousiasme et la nouveauté? Le langage orgueilleux de ces améliorateurs du monde avait-il si peu retenti à votre oreille? Quand l'édifice de votre foi tombe devant des paroles..... de quel front pouvez-vous, je le demande, signer le sanglant arrêt de cent milliers d'âmes faibles qui montent sur le bûcher pour un bien moindre motif?

LE ROI.

Je désirais un homme. Ce Domingo...

LE GRAND INQUISITEUR.

Pourquoi un homme? Les hommes sont pour vous des nombres, rien de plus. Dois-je répéter les élémens de l'art de régner à un élève en cheveux gris? Le dieu de la terre doit apprendre à ne point désirer ce qui ne peut lui être accordé. Si vous gémissiez de ne point jouir d'un commerce de sentimens, ne serait-ce pas avouer que ce monde renferme vos semblables? Et quels droits, je vous prie, auriez-vous au-dessus de vos semblables?

LE ROI *se jetant dans un fauteuil.*

Je suis un faible mortel, je le sens. Tu exiges de la créature, ce dont le créateur seul est capable.

LE GRAND INQUISITEUR.

Non, sire, on ne m'abuse point. On vous a pénétré. Vous vouliez nous échapper. Les lourdes chaînes de notre ordre vous pesaient. Vous vouliez être libre et seul (*il s'arrête, le Roi se tait.*); nous sommes vengés. Remerciez l'église qui se contente de vous punir comme une mère. Le choix qu'on vous a laissé faire en aveugle a été votre châtiment : vous voilà instruit. Maintenant revenez à nous. Si je n'avais point paru maintenant devant vous, par le Dieu vivant, vous eussiez demain paru devant moi.

LE ROI.

Point d'un tel langage! Modère-toi, prêtre, je n'endure point cela. Je ne peux point m'entendre parler sur ce ton.

LE GRAND INQUISITEUR.

Pourquoi évoquez-vous l'ombre de Samuel? J'ai placé deux rois sur le trône d'Espagne, et j'espérais laisser un édifice solidement fondé. Je vois le fruit de ma vie perdu, don Philippe lui-même ébranle mon ouvrage; et maintenant, sire, pourquoi ai-je été appelé? Que fais-je ici? Je ne suis point disposé à faire une nouvelle visite.

LE ROI.

Une question encore, la dernière, et tu pourras t'en aller en paix. Oublions le passé, et que la paix soit faite entre nous. Sommes-nous réconciliés?

LE GRAND INQUISITEUR.

Quand Philippe se courbera avec humilité.

LE ROI, après un moment de silence.

Mon fils médite une rébellion.

LE GRAND INQUISITEUR.

Que résolvez-vous?

LE ROI.

Rien, ou tout.

LE GRAND INQUISTEUR.

Et que veut dire : tout?

LE ROI.

Je le laisserai fuir, si je ne puis le faire mourir.

LE GRAND INQUISITEUR.

Eh bien, sire?

LE ROI.

Peux-tu inculquer en moi quelque nouvelle croyance qui enseigne le meurtre sanglant d'un fils?

LE GRAND INQUISITEUR.

Pour apaiser l'éternelle justice, le fils de Dieu est mort sur la croix.

LE ROI.

Établiras-tu cette opinion dans toute l'Europe?

LE GRAND INQUISITEUR.

Partout où la croix est révérée.

LE ROI.

J'offense la nature. Imposes-tu silence aussi à sa puissante voix?

LE GRAND INQUISITEUR.

Devant la foi, la nature est sans force.

LE ROI.

Je dépose en tes mains mon office de juge. Puis-je m'en démettre entièrement?

LE GRAND INQUISITEUR.

Confiez-le-moi.

LE ROI.

C'est mon fils unique. Pour qui aurai-je travaillé?

LE GRAND INQUISITEUR.

Pour la mort, plutôt que pour la liberté.

LE ROI se lève.

Nous sommes d'accord. Viens.

LE GRAND INQUISITEUR.

Où?

LE ROI.

Recevoir, de mes mains, la victime.

(Il le conduit.)

SCÈNE XI.

Appartement de la Reine.

CARLOS, LA REINE; vers la fin LE ROI et sa suite.

CARLOS vêtu en religieux. Il a un masque sur le visage, et l'ôte en entrant; il tient une épée nue sous le bras. La nuit est sombre; il s'approche d'une porte qui s'ouvre. La Reine sort en déshabillé, avec un flambeau allumé. Carlos met un genou en terre devant elle.)

Élisabeth!

LA REINE, après un moment de silence, d'un air calme et triste.

C'est ainsi que nous nous revoyons!

CARLOS.

C'est ainsi que nous nous revoyons!

(Un moment de silence.)

LA REINE, cherchant à se remettre.

Levez-vous; nous ne devons pas nous affaiblir l'un l'autre, Charles; ce n'est pas par d'impuissantes larmes que le grand homme qui n'est plus veut être honoré; les larmes ne doivent couler que pour de petites souffrances... Il s'est sacrifié pour vous. De sa précieuse vie, il a racheté la vôtre, et ce sang n'aurait coulé que pour une chimère! Carlos, j'ai répondu pour vous, c'est sur ma caution qu'il a quitté la vie satisfait; voudriez-vous me démentir?

CARLOS, avec chaleur.

Je lui élèverai un mausolée tel qu'aucun roi n'en eut jamais.... Sur sa cendre fleurira le paradis.

LA REINE.

C'est ainsi que je vous voulais; telle a été la grande pensée de sa mort. Il m'a choisi pour exécuteur de sa dernière volonté, je veillerai à l'accomplissement de ce serment.... En mourant il a encore déposé un autre legs en mes mains, je lui ai donné ma parole, et pourquoi le tairai-je?... il m'a légué son Charles.... Je brave l'apparence;... je ne tremblerai plus devant les hommes, j'aurai désormais l'audace d'un ami; mon cœur s'expliquera. Ne nommait-il pas vertu notre amour? je l'en crois, et mon cœur ne craindra plus...

CARLOS.

N'achevez pas, madame; j'ai fait un rêve long et pénible, j'ai aimé. Maintenant je suis réveillé, que le passé soit oublié; je vous rends vos lettres, détruisez les miennes, ne craignez plus aucun empor-

tement de moi. C'en est fait; un feu plus pur a éclairé mon être; ma passion gît maintenant dans les tombeaux des morts; aucun désir mortel ne partagera plus mon cœur. (*Il se tait un moment et prend la main de la Reine.*) Je suis venu vous dire adieu. J'aperçois enfin, ma mère, qu'il y a un bonheur plus élevé; plus digne de souhait que de vous posséder; une seule nuit a imprimé le mouvement au cours appesanti de mes années, et m'a mûri dans mon printemps; je n'ai plus d'autre tâche pour cette vie, que de me souvenir de lui; c'est tout ce que j'ai à moissonner. (*Il s'approche de la Reine qui s'est caché le visage.*) Vous ne me dites rien, ma mère?

LA REINE.

Ne vous inquiétez pas de mes larmes, Charles; je ne puis les retenir... Cependant je vous crois, je vous admire.

CARLOS.

Vous fûtes l'unique confidente de notre union; sous ce nom, vous restez ce que j'ai de plus cher dans le monde entier; je ne pourrais plus vous donner mon amitié, pas plus qu'hier encore je n'aurais pu donner mon amour à une autre femme; mais la veuve du Roi sera sacrée pour moi, si la Providence me place sur ce trône. (*Le Roi, accompagné du grand inquisiteur et des grands, paraît dans le fond sans être aperçu du prince ni de la Reine.*) Je vais quitter l'Espagne et je ne reverrai jamais mon père, jamais dans cette vie; je ne l'estime plus; la nature est morte dans mon sein. Redevenez son épouse... Il a perdu son fils; rentrez dans

vos devoirs. Je me hâte d'aller délivrer un peuple opprimé des mains de ses tyrans. Madrid ne me reverra que roi, ou jamais. Maintenant, mon dernier adieu.

(Il l'embrasse.)

LA REINE.

Ah! Charles, qu'exigez-vous de moi? Je n'ose point m'élever jusqu'à cette mâle vertu, mais je sais vous comprendre et vous admirer.

CARLOS.

N'ai-je point de fermeté, Élisabeth? je vous tiens dans mes bras et ne balance point; hier encore l'effroi de la mort n'aurait pu m'arracher de ce lieu. (*Il s'éloigne d'elle.*) C'en est fait; maintenant je brave tous les coups du sort, je vous ai tenu dans mes bras et je n'ai point balancé. Silence, qu'ai-je entendu?

(L'horloge sonne une heure.)

LA REINE.

Je n'entends rien, que la redoutable cloche qui sonne notre séparation.

CARLOS.

Adieu donc, ma mère; vous recevrez de Gand ma première lettre; elle fera connaître tout le mystère de nos relations; je vais maintenant en agir ouvertement avec don Philippe. Dorénavant, je veux qu'il n'y ait rien de secret entre nous; vous n'avez plus besoin d'éviter l'œil du monde; voici mon dernier mensonge.

(Il va remettre son masque. Le Roi s'avance entre eux.)

LE ROI.

Oui, le dernier.

(La Reine s'évanouit.)

CARLOS se précipite vers elle, et la reçoit dans ses bras.

Elle est morte ! ô Dieu du ciel et de la terre !

LE ROI, calme et froid, s'adresse au grand inquisiteur.

Cardinal, j'ai rempli mon office, faites le vôtre.

(Il sort.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LETTRES

SUR

DON CARLOS,

TIRÉES

DU MERCURE GERMANIQUE 1788.

LETTRES SUR DON CARLOS.

PREMIÈRE LETTRE.

Vous me dites, mon cher ami, que jusqu'ici les jugemens sur don Carlos ne vous ont point satisfait; vous l'attribuez à ce que la plupart s'écartent du véritable point de vue de l'auteur. Il vous paraîtrait encore possible de défendre certaines positions fort attaquées et que les critiques ont déclaré intenables; au contraire quelques doutes qui se sont élevés sur la contexture de la pièce, vous paraissent n'avoir pas été pleinement résolus, bien qu'on les ait aperçus et qu'on ait cherché à les détruire. Quant aux principales objections, elles vous ont donné moins d'admiration pour la sagacité des critiques, que pour ce contentement d'eux-mêmes avec lequel ils ont proclamé de telles remarques, comme de grandes découvertes. Vous leur reprochez de ne pas avoir eu la pensée toute naturelle que des fautes dont sont frappés les yeux les moins clairvoyans, pouvaient bien avoir été évidentes aussi pour l'auteur, qui en général n'est pas plus mal avisé

que ses lecteurs ; ils ne se sont pas aperçus, dites-vous, que c'était moins aux fautes elles-mêmes qu'ils avaient affaire, qu'aux motifs que l'auteur avait eus de les commettre. Ces motifs pouvaient être tout-à-fait insuffisans, pouvaient dépendre d'une manière particulière de voir ; mais la tâche du critique était de montrer cette insuffisance, de faire remarquer cette manière particulière de voir ; c'est ainsi qu'il eût acquis quelque autorité aux yeux de ceux auxquels il impose ses jugemens ou offre ses avis.

Mais en définitive, mon cher ami, qu'importe à l'auteur que son juge ait ou n'ait pas eu vocation ? qu'il ait montré plus ou moins de sagacité ? c'est une question qu'il peut éclaircir par lui-même. Ce qu'il y aurait de pis pour l'auteur, ce serait que l'effet de son ouvrage tînt à la pénétration et à la justice du critique, que l'impression qui en doit résulter dépendît de la réunion de plusieurs qualités qui se trouvent rarement jointes dans la même personne. La plus fausse position où pourrait se trouver un ouvrage de l'art, lorsqu'il est livré au libre jugement du spectateur, ce serait d'avoir besoin d'explication, et d'exiger qu'on vînt à son secours pour bien établir son vrai point de vue. Si vous avez voulu faire entendre que le mien est dans ce cas, vous en auriez par-là dit beaucoup de mal, et vous me contraindriez à essayer encore une fois de lui ôter cette apparence. Il convient donc, ce me semble, de rechercher principalement si la pièce renferme tout ce qui peut en donner l'intelligence, et si tout y est assez clai-

rement exprimé pour être facilement saisi du lecteur, Vous désirez donc, mon cher ami, que nous traitions ce sujet avec quelque détail. L'ouvrage m'est devenu étranger, et je me trouve dans une sorte de position mitoyenne entre l'auteur et le lecteur; de sorte que je pourrai peut-être avoir la connaissance intime du sujet, comme le premier, et en même temps l'impartialité du second.

On pourrait surtout me reprocher, et je trouve nécessaire de prévenir l'objection, d'avoir excité dans le premier acte une attente que je n'ai point satisfaite dans le dernier. La Nouvelle de Saint-Réal, et peut-être aussi l'idée que j'avais donnée de moi par mes premières pièces de théâtre, ont pu faire aussi que le lecteur ait envisagé l'ouvrage sous un aspect, tandis que je l'ai envisagé sous une autre. Pendant le temps où j'y ai travaillé, temps que diverses interruptions ont rendu assez long, il s'est même opéré en moi de grands changemens. Les variations de mon sort, qui durant cette époque ont influé sur ma manière de penser et de sentir, ont dû nécessairement avoir aussi de l'action sur cet ouvrage. Ce qui au commencement m'avait surtout attaché, a, dans la suite, produit sur moi un effet plus faible, et vers la fin me touchait à peine. De nouvelles idées, qui m'étaient venues pendant ce temps-là, avaient pris la place des premières. Carlos lui-même n'est peut-être si fort tombé dans ma disgrâce pour aucun autre motif que la trop grande faveur qu'autrefois je lui avais accordée, et c'est pour la raison contraire que le marquis de

Posa a pris sa place. Il est donc advenu que j'ai apporté au quatrième et au cinquième acte une toute autre disposition de cœur. Mais les trois premiers actes étaient dans les mains du public, je ne pouvais plus changer le plan de l'ensemble; il eût donc fallu bouleverser la pièce entière; ce qui n'aurait trouvé sa récompense que dans l'esprit d'une bien petite partie de mes lecteurs; ou bien il aurait fallu ajuster la seconde partie à la première comme j'aurais pu. Si le résultat n'a pas été le plus heureux possible, j'ai du moins cette consolation, qu'une main plus habile n'eût pas beaucoup mieux réussi. Ma grande faute a été de demeurer trop long-temps occupé de cette pièce. Une œuvre dramatique ne peut et ne doit être que le fruit d'une seule saison. Aussi le plan a-t-il reçu une extension qui excède les limites et les règles du drame. Ce plan exige que le marquis de Posa obtienne de Philippe une confiance sans bornes, et l'économie de la pièce ne m'a permis que de consacrer une seule scène à cette extraordinaire influence.

Ces explications, qui me justifieront peut-être aux yeux de mes amis, ne sont rien aux yeux de l'art; mais elles pourront mettre un terme à beaucoup de déclamations que les critiques ont impétueusement déchaînées contre moi à ce sujet.

DEUXIÈME LETTRE.

Le caractère du marquis de Posa est généralement regardé comme idéal. Ce qu'il y a de mieux à faire c'est d'examiner jusqu'à quel point cette assertion est fondée, en ramenant à leur véritable valeur la conduite et les actes de ce personnage. Vous voyez qu'ici j'ai affaire à deux partis opposés. Pour ceux qui le regardent comme absolument étranger à la classe des êtres naturels, il faut que je leur montre comment il tient à la nature humaine, comment ses pensées, comment ses actions dérivent d'une impulsion toute humaine, et sont enchaînées à l'influence des circonstances extérieures; pour ceux qui lui donnent le nom d'un être divin, il faut que je leur fasse remarquer quelques parties de ce caractère qui sont purement humaines. Les opinions qu'exprime le marquis, la philosophie qui le soutient, le sentiment d'affection qui l'anime, quelqu'élevés qu'ils puissent être au-dessus de la vie commune, ne peuvent pas, et le plus simple examen nous l'apprend, autoriser à bannir ce personnage de la classe des êtres naturels. Car à quoi une tête humaine ne peut-elle pas donner naissance, et quelle est la création du cerveau qui ne peut pas prendre le caractère d'une passion

dans un cœur embrasé? Aussi, quelles sont les actions qui, quelque rares qu'elles puissent être, ne trouvent pas leur exemple dans l'histoire? Le dévouement du marquis pour son ami n'est rien ou peu de chose, en comparaison de la mort héroïque de Régulus, de Curtius et de plusieurs autres. L'impossibilité ou l'inconsistance résulteraient donc ou de la contradiction de ces sentimens avec l'époque contemporaine, ou de ce qu'ils ne peuvent pas avoir une vivacité assez grande pour entraîner à de telles actions. Je puis donc réduire les objections faites contre le naturel de ce caractère, à celles-ci : dans le siècle de Philippe II, aucun homme ne peut avoir eu les idées du marquis de Posa; des pensées de cette nature ne passent pas aussi facilement qu'on l'a supposé ici, dans la volonté et dans les actions: un fanatisme idéal ne se réalise point en de telles conséquences, et n'a pas coutume d'être accompagné d'une pareille énergie d'exécution.

L'objection qu'on voudrait tirer contre ce caractère du siècle où je l'ai supposé, me semble lui être plutôt favorable que contraire. A l'exemple de tous les grands esprits, il est placé entre les ténèbres et la lumière, apparaissant comme un phénomène isolé. L'époque où il s'est formé est celle de la fermentation de toutes les têtes, du combat des préjugés avec la raison, de l'anarchie des opinions, de l'aurore de la vérité, et conséquemment de la naissance des hommes extraordinaires. Les idées de liberté et de dignité humaine, qu'un hasard heureux ou une éducation meilleure a jetées dans

cette âme sensible et pure, l'étonnent par leur nouveauté, et agissent sur elle avec toute la force de ce qui est surprenant et inaccoutumé; le mystère, avec lequel elles ont été vraisemblablement communiquées, a dû rendre aussi leur impression plus forte. Elles n'ont point encore acquis, par une longue habitude, cette trivialité qui aujourd'hui a usé et émoussé leur empreinte. Leur relief n'a pas encore subi le frottement de la loquacité des écoles, ni de la conversation des gens du monde. Son âme, au milieu de telles idées, se sent dans une nouvelle et magnifique région, où règne une éblouissante lumière, où l'on est ravi par les plus aimables songes. Les misères illégitimes de la servitude et de la superstition le ramènent de plus en plus vers ce monde séduisant. Si les plus beaux rêves de liberté prennent naissance dans une prison, dites-le vous-même, mon cher ami, en quel lieu l'idéal le plus hardi, d'une république des hommes, de la tolérance universelle, de la liberté de conscience, pouvait-il naître plus naturellement qu'auprès de Philippe II et de son inquisition?

Tous les principes et les sentimens favoris du marquis se rapprochent des vertus républicaines. Son dévouement pour son ami en est bien la preuve, car la faculté de dévouement est le résumé de toutes les vertus républicaines.

L'époque où il est placé fut justement celle où, plus qu'à aucune autre, il fut question des droits de l'homme et de la liberté de conscience. La réformation avait précédé ces idées et leur avait donné cours; les troubles

de Flandre continuaient à les exciter. Son indépendance de position, son état de chevalier de Malte, lui donnaient l'heureux loisir de méditer et de mûrir cette exaltation spéculative.

Le temps et le lieu de la scène où le marquis est placé, les circonstances qui l'environnent, ne sont donc pas des motifs pour qu'il fût incapable d'une telle philosophie, pour qu'il ne s'y livrât pas avec une passion exaltée.

Si l'histoire abonde en exemples d'hommes qui ont préféré leurs opinions à tous les intérêts terrestres, si des croyances sans nul fondement prêtent au courage de l'homme une énergie assez grande pour qu'il devienne capable de tous les sacrifices, ne serait-il pas singulier que la vérité s'opposât à cette énergie? cela ne serait-il pas singulier surtout à une époque si riche en exemples de gens qui ont risqué leur fortune et leur vie pour des principes dont l'entraînement n'est pas fort puissant? Il n'est donc pas choquant, ce me semble, de voir un caractère qui brave un pareil danger pour les plus sublimes de toutes les idées; sans cela il faudrait admettre que la vérité est moins capable que l'erreur de toucher le cœur de l'homme. Le marquis d'ailleurs est présenté comme un héros. Déjà dans sa première jeunesse, il a, les armes à la main, fait preuve d'un courage qu'il doit manifester plus tard dans une plus sérieuse occasion. L'enthousiasme de la vérité, et une philosophie qui élève l'âme, doivent, ce me semble, être dans l'âme d'un héros quelque chose d'entièrement différent de ce qu'elles sont dans le cerveau

d'un étudiant, ou dans le cœur usé et énervé d'un homme du monde.

Deux actions du marquis sont principalement, à ce qu'on m'a dit, l'objet de ces reproches. Son entretien avec le Roi, dans la dixième scène du troisième acte et son dévouement pour son ami. Mais il se pourrait que la franchise avec laquelle il expose ses sentimens au Roi, fût moins un effet de son courage, que d'une connaissance intime du caractère de ce prince, et alors l'idée de danger étant retranchée, la plus forte objection faite contre cette scène disparaît aussi. Au reste je vous entretiendrai une autre fois de Philippe II; maintenant je ne veux vous parler que du dévouement de Posa pour l'Infant, et dans ma prochaine lettre je vous communiquerai quelques idées à ce sujet.

TROISIÈME LETTRE.

Vous pensiez dernièrement avoir trouvé dans don Carlos la preuve que l'amitié passionnée peut être un motif de tragédie aussi touchant que l'amour passionné, et vous avez été surpris lorsque je vous ai répondu que je réservais pour l'avenir la peinture d'une telle amitié. Auriez-vous donc compris, comme ont fait la plupart de mes lecteurs, que l'enthousiasme de l'amitié était le but que je m'étais proposé dans la relation entre Carlos et le marquis de Posa? Et auriez-vous conséquemment jugé les deux caractères, et peut-être tout le drame sous cet aspect? Combien, mon cher ami, vous m'auriez fait de tort avec cette idée d'amitié? quand il résulte clairement de tout l'ensemble que tel n'a pas été, que tel n'a pas pu être mon but? Le caractère du marquis, autant que peut le manifester la totalité de sa conduite, ne peut s'accorder avec une telle amitié, et ses plus belles actions, celles qu'on veut mettre sur le compte de l'amitié, sont justement la meilleure preuve du contraire?

La manière dont la relation entre ces deux personnages s'annonce d'abord a pu induire en erreur; mais ce n'est qu'une simple apparence, et un examen plus

attentif des différences tranchées qui existent entr'eux, aurait pu dissiper cette erreur. De ce que le poëte a montré leur amitié de jeunesse, il ne s'ensuit point qu'il se soit écarté en rien du plan plus élevé qu'il avait adopté ; au contraire il ne pouvait le rattacher à un fil plus heureusement choisi. Cette relation dans laquelle ils se retrouvent en commençant, est une réminiscence de leurs premières années de l'université. L'harmonie des sentimens, un égal amour pour le grand et pour le beau, un égal enthousiasme pour la vérité, la vertu et la liberté, les avaient alors unis l'un à l'autre. Un caractère comme celui de Posa qui est destiné, ainsi qu'on le voit dans la pièce, à se développer par la suite, a dû de bonne heure saisir une occasion favorable d'exercer cette vive et forte sensibilité. Cette bienveillance, qui devait ensuite se porter sur l'humanité entière, a dû s'engager d'abord dans des liens plus resserrés. Cet esprit ardent et créateur devait promptement rechercher un objet sur lequel il pût agir. En pouvait-il ambitionner un plus noble qu'un fils de roi, tendre, animé, sensible, prêt à recevoir ses épanchemens, et qui d'un libre choix s'élançait à sa rencontre ? Mais aussi dès cette première époque, le sérieux de ce caractère se manifesta par quelques traits. Déjà Posa est le plus calme, le plus froid des deux amis ; déjà son cœur trop vaste pour se restreindre à un seul être, n'a pu être conquis que par de pénibles sacrifices.

« D'abord je commençai par t'importuner de mon

» amour fraternel et de mille tendres soins. Toi, cœur
» orgueilleux, tu ne me rendais que froideur..... tu
» pouvais humilier mon cœur, mais jamais m'éloigner
» de toi. Trois fois tu repoussas de toi le prince; trois
» fois il revint mendier ton amitié en suppliant.... Le
» sang d'un royal enfant coulait outrageusement sous
» d'impitoyables verges. »

On s'aperçoit déjà ici combien peu l'attachement du marquis pour le prince se fonde sur une conformité personnelle. De bonne heure il le regarda comme un fils de roi; de bonne heure cette idée vint se placer entre son cœur et les instances de son ami. Carlos lui tend les bras; le jeune citoyen du monde s'incline humblement devant lui. Son amour de la liberté et de la dignité de l'homme avait mûri dans son âme avant son amitié pour Carlos, et c'est sur cette tige vigoureuse que vint se greffer cette branche nouvelle; même dans l'instant où son orgueil est vaincu par les grands sacrifices de son ami, il ne perd point de vue que c'est un fils de prince. « Je m'acquitterai, dit-il, quand tu seras roi. » Était-il possible que, dans un cœur si jeune, avec ce sentiment vif et toujours présent de l'inégalité des situations, l'amitié, dont la condition essentielle est l'égalité, pût prendre naissance? Ainsi le marquis de Posa éprouvait moins d'attachement que de reconnaissance, moins d'amitié que de compassion. Il sentait le besoin de partager, de retrouver dans l'âme d'un autre, les impressions, les pressentimens, les rêveries, les projets

qui se pressaient, encore obscurs et confus, dans son âme enfantine, et Carlos fut le seul avec lequel il pût méditer, avec lequel il pût rêver, et qui pût le payer de retour. Un esprit tel que Posa aime à jouir de bonne heure de sa supériorité, et l'aimable Carlos s'y soumettait avec tant de modestie, tant de docilité! Posa se revoyait lui-même comme dans un noble miroir, et s'applaudissait de son image. Telle fut leur amitié à l'université.

Mais ensuite ils se séparent, et tout devient différent. Carlos revient à la cour de son père, et Posa est lancé à travers le monde. Le premier, habitué à un doux commerce avec le plus noble et le plus ardent jeune homme, ne trouve rien, dans une cour despotique, qui puisse satisfaire son cœur. Tout lui semble vide et stérile; seul au milieu de toute cette foule de courtisans dont la présence l'oppresse, il se laisse aller aux doux souvenirs du passé; il conserve en lui-même ces impressions précoces, et son cœur formé à la bienveillance, faute d'un aliment digne de lui, se consume en rêveries sans consolation. Il tombe ainsi entièrement dans une exaltation vaine, dans une contemplation stérile. Ses forces s'usent dans un combat continuel avec sa propre position; ses relations, sans amitié avec un père si différent de lui, répandent dans tout son être un sentiment pénible et sombre; un ver rongeur détruit toutes les fleurs de sa jeunesse, donne la mort à sa noble ardeur. Comprimé, sans énergie, sans activité, replié sur lui-même, abattu par un long et stérile combat, pressé entre de funestes et terribles extrémités, devenu inca-

pable de tout essor personnel : tel le trouve un premier amour. Dans cet état, il n'a plus aucune force pour lui résister. Toutes les idées de sa jeunesse, qui seules auraient pu faire un contre-poids suffisant, sont devenues étrangères à son âme. Cet amour le domine avec une puissance despotique. Il tombe ainsi dans un état de passion, à la fois pénible et voluptueux. Toutes ses forces sont réunies sur un objet unique. Une ardeur que rien ne satisfait tient son âme enchaînée en elle-même. Comment pourrait-elle se répandre sur le monde du dehors ? Incapable de contenter ses désirs, plus incapable encore d'en triompher par la force intérieure, moitié vivant, moitié mort, il s'exténue dans une visible consomption. Aucune distraction à la douleur qui dévore son sein ; aucun être sympathique en qui il puisse épancher son cœur confiant.

« Je n'ai personne, personne, dans ce vaste univers, » personne ; aussi loin que domine le sceptre de mon » père, aussi loin que nos vaisseaux ont porté leur pa- » villon, je n'ai pas une place, pas une où je puisse » me soulager par mes larmes. »

La détresse d'un cœur, que rien ne soutient, le ramène précisément au même point où l'avait autrefois conduit la plénitude du cœur. Il sent plus vivement que jamais le besoin de sympathie, car il est seul et malheureux. Tel le trouve son ami en arrivant.

Pendant ce temps, il est advenu tout autrement de celui-ci. Avec un esprit vaste, avec toutes les forces de

la jeunesse, toute l'impulsion du génie, toute la chaleur de l'âme, il se lance dans l'univers spacieux; en masse et en détail, il y voit l'homme agir; il y trouve l'occasion d'éprouver l'idéal qu'il porte en lui-même, en présence des forces réelles de toutes les sortes. Tout ce qu'il entend, tout ce qui sert d'aliment à son actif enthousiasme, tout est reçu, médité, retravaillé par lui, toujours dans le rapport de son idéal. L'homme se montre à lui dans ses diverses variétés. Il apprend à le connaître dans des climats, dans des situations différentes, dans des degrés inégaux d'organisation, dans des positions de fortune variées. Ainsi s'est complétement formée en lui une idée systématique et claire de l'homme dans sa grandeur et dans son ensemble, devant laquelle les rapports étroits, individuels et rapetissés viennent s'évanouir. Il s'élance au delà de lui-même, et met son âme au large dans le vaste espace du monde. Les hommes remarquables, qui se trouvent sur sa route, attirent son attention et obtiennent son estime et son amour. A la place d'un individu, c'est l'espèce humaine qui s'est emparée de lui. Cette affection de sa jeunesse, qui n'était qu'un présage, s'étend et se convertit en une philanthropie vaste et infinie. Quittant un enthousiasme oisif, il est devenu un homme actif et occupé. Ces rêves d'autrefois, ces pressentimens, qui n'étaient encore qu'obscurs et confus dans son âme, sont devenus des conceptions lucides; les projets oiseux se sont convertis en action; une impulsion générale et vague vers l'activité s'est changée en un travail dirigé vers le but. Il a étudié

l'esprit des peuples, leurs forces; il a mesuré leurs moyens de défense, il a examiné leur situation; ses idées ont gagné en variété et en expression, par son commerce avec des esprits de même nature. Des hommes qui ont l'expérience du monde, comme un Guillaume d'Orange, un Coligni, l'ont retiré du romanesque, et l'ont ramené en même temps au positif et à l'application.

Enrichi de mille conceptions nouvelles et fécondes; plein d'une force agissante, d'une impulsion créatrice, de projets vastes et hardis; la tête préoccupée et le cœur brûlant; pénétré des grandes et ardentes idées de la force et de la dignité de l'espèce humaine; enflammé pour le bonheur universel que lui a rappelé sans cesse l'observation des individus, Posa revient chargé de cette moisson immense, dévoré du désir de trouver un théâtre où il puisse réaliser son idéal, où il puisse mettre en valeur les trésors qu'il a recueillis (1). La situa-

---

(1) Dans la conversation qu'il a ensuite avec le Roi, on voit se manifester ses idées favorites. « Un trait de plume de cette » main, dit-il, et la terre sera créée une seconde fois; donnez » la liberté de penser, soyez généreux comme le fort; laissez » échapper de vos trésors le bonheur des hommes; laissez les » esprits se mûrir dans votre domaine; rendez à l'humanité sa » dignité abolie; que le citoyen redevienne ce qu'il était d'a- » bord, le but de la royauté! ne lui imposez d'autre devoir que » d'honorer les droits de son frère (a); que le laboureur s'enor- » gueillisse de la charrue, et n'envie point le sceptre au roi

(a) Le passage suivant fait partie des retranchemens que Schiller avait faits dans *Don Carlos*.

tion de la Flandre lui en offre justement l'occasion ; il trouve que tout y est disposé pour une révolution.

Il connaît l'esprit, les forces, les moyens auxiliaires de ce peuple, et en les comparant à la puissance de son oppresseur, il voit déjà comme accomplie cette grande entreprise. Son idéal de liberté républicaine ne peut rencontrer un moment plus favorable, ni un sol mieux disposé.

« Des provinces si riches, si florissantes; un grand » et puissant peuple; et aussi un bon peuple. Être le » père de ce peuple, pensai-je, quelle jouissance di» vine ce doit être! »

Plus ce peuple lui semble malheureux, plus les vœux de son cœur sont pressans, plus il se hâte d'amener leur accomplissement. Alors, et seulement alors, il se rappelle vivement l'ami qu'il avait laissé à Alcala, cet ami qui désirait si ardemment aussi le bonheur des hommes. Il pense à lui alors, comme au libérateur des nations opprimées, comme à l'instrument de ses sublimes projets. Rempli d'un invincible amour pour celui sur qui en effet son cœur a placé ses espérances favorites, il vole à Madrid pour le presser dans ses bras. Il compte que les semences d'humanité et d'héroïque vertu, qu'autrefois il avait répandues dans cette âme, vont mainte-

---

» qui n'est pas laboureur ; que l'artiste rêve, en concevant son » œuvre, qu'il est créateur d'un monde de beauté; que l'essor » de la pensée n'ait point d'autres bornes que l'idée limitée de » la nature. »

nant avoir pris toute leur croissance; il compte que c'est le libérateur des Provinces-Unies, le fondateur à venir des rêves de sa politique qu'il va tenir embrassé.

Plus passionné que jamais, celui-ci se précipite à sa rencontre avec une ardeur de fièvre :

« Je te presse sur mon cœur et je sens le tien battre » avec force. Ah! maintenant tout va redevenir heureux. — Je tiens mon cher Rodrigue dans mes bras. »

Cet accueil est tout de feu; mais comment y répondra Posa? lui, qui avait laissé son ami dans toute la fleur de la jeunesse, et qui le retrouve tel qu'un pâle fantôme, s'occupera-t-il de ce triste changement? en demandera-t-il la cause avec détail et avec angoisse? S'abaissera-t-il jusqu'aux petites circonstances particulières à son ami? Non, avec surprise et gravité, il lui répliquera, par cet accueil sévère :

« Ce n'était pas en cet état que je m'attendais à re- » trouver le fils de don Philippe.—Ce n'est point là le » jeune homme au cœur de lion, vers qui m'envoie » un peuple opprimé, mais héroïque : car ce n'est plus » maintenant Rodrigue, ce n'est plus le compagnon des » amusemens du jeune Carlos.—C'est le député de l'hu- » manité toute entière qui vous serre dans ses bras, » ce sont les provinces de la Flandre qui vous baignent » de larmes. »

Involontairement, il lui développe son idée dominante, et cela dès le premier instant de réunion, après une

si longue absence, lorsqu'on a à se confier tant d'importantes particularités. Il faut que Carlos ait recours à tout ce que sa position peut avoir de touchant; il faut qu'il aille rechercher les scènes les plus reculées de leur enfance, afin d'arracher cet ami à son idée favorite, afin d'éveiller sa compassion, afin de fixer un moment les regards de Posa sur sa situation déplorable. C'est avec effroi que Posa se voit trompé dans les espérances qui l'avaient fait accourir vers son ami. Il avait compté sur un caractère héroïque, avide des actions dont il allait lui ouvrir le théâtre. Il avait compté sur cet amour de l'humanité autrefois amassé dans son cœur, sur ce vœu, qui, dans des jours d'enthousiasme, avait été fait entre ses mains, en partageant l'hostie, et il trouve un homme passionné pour la femme de son père.

« Ce n'est plus le Carlos dont tu te séparas à Alcala,
» qui, dans un heureux enivrement s'engageait à créer
» pour l'Espagne un nouvel âge d'or.—Ah! c'était un
» enthousiasme d'enfant, mais pourtant beau et divin.
» C'en est fait de ces rêves. »

Une passion sans espoir détruit toutes ses forces, met sa vie elle-même en danger. Comment, dans une telle circonstance, agirait un ami empressé du jeune prince, un ami qui ne serait que cela et rien de plus? Et comment se conduit Posa, ce citoyen de l'univers? Posa, ami et confident de Carlos, aurait tremblé pour la sûreté de son tendre ami, beaucoup trop pour prêter la main à une périlleuse entrevue avec la Reine. Le de-

voir d'un ami eût été d'étouffer cette passion, et de ne penser en aucune façon à la satisfaire. Posa, chargé des affaires de la Flandre, se conduit tout autrement. Il n'y a rien de plus important pour lui que de faire cesser le plus promptement possible cette situation sans espérance, qui anéantit les forces de son ami; dût-on pour cela courir quelque risque. Aussi long-temps que son ami se consumera en vœux superflus, il ne pourra ressentir aucune autre passion, aussi long-temps que ses forces succomberont sous le poids de son chagrin, il ne pourra s'élever à aucune résolution héroïque. La Flandre n'a rien à espérer de Carlos malheureux; peut-être Carlos heureux lui sera-t-il secourable. Il se hâte donc de satisfaire à son plus ardent désir; lui-même le conduit aux pieds de la Reine. Il ne s'en tiendra pas là; ne trouvant plus dans le courage du prince un mobile qui puisse le porter aux résolutions héroïques, peut-il faire autre chose que de rallumer à un autre flambeau cet héroïsme éteint, et d'employer la seule passion qui existe dans l'âme du prince? Il faut donc qu'il y rattache les nouvelles idées, que maintenant il veut faire triompher par ce moyen. Un regard observateur jeté sur le cœur de la reine, lui apprend qu'il peut tout attendre de sa coopération. Il ne veut emprunter à cette passion que le premier élan. S'il peut, grâce à son secours, imprimer à son ami ce mouvement salutaire, il n'aura plus besoin d'elle désormais, et il est bien assuré qu'elle sera détruite par sa propre influence. Ainsi, même cet obstacle qui est venu s'opposer à la belle occasion espérée par

lui, même ce malheureux amour, deviendra un instrument pour pousser à son grand but, et le sort de la Flandre doit parler au cœur de son ami par la bouche de l'amour.

« Dans cette flamme sans espérance, je reconnus
» bientôt un rayon éclatant d'espérance; je voulais le
» conduire à ce qui est bien, à ce qui est beau, à ce
» qui est élevé. L'humanité ne m'offrait pas une forme
» visible, le langage me refusait des paroles.—Alors je
» le dirigeai de ce côté, et tout mon soin fut d'ennoblir
» son amour. »

C'est des mains de la Reine que Carlos recevra maintenant les lettres que Posa avait apportées de Flandre pour lui. C'est la Reine qui rappellera en lui son génie éclipsé.

L'entrevue à l'abbaye montre d'une manière plus évidente encore combien l'amitié est subordonnée à de plus importans intérêts. Une tentative du prince sur l'esprit du Roi a échoué; cela et une découverte qu'il croit pouvoir faire tourner à l'avantage de sa passion, l'y précipitent plus vivement encore; Posa croit remarquer que des idées moins pures se mêlent à cette passion, et rien ne peut moins s'accorder avec son noble plan. Toutes les espérances qu'il a fondées pour ses chères provinces, sur l'amour de Carlos et de la Reine, sont renversées, si cet amour est dégradé de sa sublimité. L'humeur qu'il en ressent lui fait manifester sa pensée.

« Je sens ce dont il faut perdre l'habitude. Oui au-
» trefois, autrefois cela n'était pas ainsi. Alors ton âme
» était grande, ardente, vaste. Le cercle entier de l'u-
» nivers trouvait place dans ton cœur. Tout cela s'est
» évanoui devant une passion, devant un petit intérêt
» personnel. Ton cœur est mort. Pas une larme sur le
» sort déplorable des Provinces-Unies! Plus une seule
» larme! O Carlos que tu es devenu petit, que tu es
» devenu misérable, depuis que tu n'aimes personne
» que toi! »

Inquiet d'une nouvelle rechute, il croit devoir risquer un pas plus décisif. Tant que Charles restera près de la Reine, il est perdu pour la Flandre. Sa présence dans les Provinces-Unies peut y donner une tout autre tournure aux affaires. Posa n'hésite donc pas un moment à l'y pousser par le moyen le plus efficace.

« Il faut qu'il désobéisse au Roi, il faut qu'il se rende
» secrètement à Bruxelles, où les Flamands l'attendent
» à bras ouverts. Toutes les Provinces-Unies se lèveront
» à ce signal. La bonne cause se fortifiera par la pré-
» sence du fils d'un roi. »

L'ami de Carlos aurait-il pu risquer aussi témérairement et sa bonne renommée, et même sa vie? Mais Posa, pour qui l'affranchissement d'un peuple opprimé est une exigence bien plus impérieuse que les petits intérêts d'un ami; Posa, citoyen de l'univers, devait tout justement en agir ainsi, et point autrement. Toutes les démarches aux-

quelles il se porte dans le cours de la pièce, décèlent une audace téméraire qu'un but héroïque est seul capable d'inspirer; l'amité se dé courage facilement et s'inquiète sans cesse. Jusqu'ici se trouve-t-il dans le caractère du marquis une seule trace de ces soins inquiets pour une créature isolée, de ce penchant exclusif dont se compose le caractère restreint et personnel d'une amitié passionnée? Où est, en lui, un sentiment pour le prince qui ne soit pas subordonné au sentiment plus élevé pour l'humanité? Le marquis suit avec fermeté et fixité sa vaste carrière de cosmopolite, et tout ce qui est autour de lui, ne prend d'importance à ses yeux, que par la liaison qu'il y peut voir avec ce projet sublime.

QUATRIÈME LETTRE.

Cet aveu pourra bien lui enlever une grande partie de ses admirateurs, mais il s'en consolera par le petit nombre de nouveaux suffrages qu'il aura obtenus par là, et un caractère tel que le sien ne peut pas espérer une approbation universelle. Une bienveillance vaste et active pour l'ensemble de l'espèce humaine n'exclut en aucune façon une tendre sympathie pour les joies et les douleurs d'un seul individu ; de ce qu'il aime la race des hommes plus que Carlos, il n'en résulte pas le moindre préjudice à son amitié. Quand le destin ne l'eût pas appelé à un trône, il ne l'eût pas moins distingué du reste des hommes avec un sentiment tendre et particulier; il ne l'eût pas moins porté dans *le cœur de son cœur*, comme dit Hamlet de son cher Horatio. On pourrait objecter que la bienveillance est d'autant plus faible et tiède qu'elle se partage sur plus d'objets; mais ce reproche ne peut être adressé au marquis. C'est avec toute l'évidence de l'inspiration, qu'il voit devant ses yeux l'objet de son amour; cette image éclatante et impérieuse est présente à son âme, comme la figure d'un objet aimé! C'est Carlos qui réalise cet idéal du bonheur des hommes, qui le porte en sa per-

sonne, qui enfin se confond avec lui dans un sentiment unique et indivisible. C'est en Carlos seul que Posa voit cette humanité si ardemment chérie : son ami est le foyer où viennent se réunir tous les rayons partis de chaque point de l'ensemble. Il n'agit donc que pour un seul objet, qu'il embrasse avec tout son enthousiasme, avec toutes les forces de son âme.

« Mon cœur consacré à un seul, embrassait l'uni-
» vers ; dans l'âme de Carlos, je créais l'âge d'or pour
» des millions d'hommes. »

Il a donc de l'amour pour un seul être, sans indifférence pour l'ensemble.—C'est un attachement dévoué d'amitié, mais sans l'exclusif, sans l'injustice d'une telle telle passion : une philanthropie universelle, qui embrasse tout, et se concentre en un seul et unique rayon de flamme.

Et ce qui ennoblit l'intérêt, peut-il le diminuer? Cette peinture de l'amitié a-t-elle moins de charme et d'attendrissement, parce qu'elle a un cercle plus étendu? L'ami de Carlos n'aurait-il pas moins de droits à nos larmes et à notre admiration, s'il renfermait dans des limites plus étroites le vaste domaine de ses bienveillantes affections, et s'il réduisait un divin et universel amour à une application toute humaine.

Avec la neuvième scène du troisième acte s'ouvre pour ce personnage un théâtre tout nouveau.

CINQUIÈME LETTRE.

Le prince a été enfin conduit jusqu'au bord du précipice par sa passion pour la Reine. Les preuves de sa faute sont entre les mains de son père, et son ardeur irréfléchie offre une prise dangereuse aux curieux soupçons de ses ennemis. Il est en proie à un péril évident; il est prêt à devenir la victime de son amour insensé, de la jalousie de son père, de la haine des prêtres, de la vengeance d'un ennemi insulté et d'une femme galante offensée. Sa situation exige le plus prompt secours, et l'état intérieur de son âme, qui rend vaines toutes les espérances et toutes les entreprises du marquis, en exige plus instamment encore. Il faut tirer le prince de ce danger, il faut l'arracher à cet état intérieur de l'âme, pour que les projets de liberté de la Flandre puissent s'accomplir. C'est du marquis que nous attendons cette double tâche, c'est lui seul qui peut nous donner quelqu'espérance à cet égard. Mais en avisant au danger du prince, se rencontre, sur la route, le Roi, dont la situation d'âme, pour la première fois, laisse éprouver aussi une impression sympathique. Les douleurs de la jalousie le tirent de la contrainte habituelle de son carac-

tère, le ramènent à la condition native de l'humanité, lui font sentir le vide et le factice de sa grandeur despotique, et font naître en lui des désirs que ne peuvent satisfaire ni la puissance ni la majesté.

« Roi, roi! et encore, et toujours roi! Point d'au-
» tre réponse que l'écho de ce vain son! Je frappe le
» rocher; je lui demande de l'eau .... de l'eau pour
» la soif de mon ardente fièvre....... et il me donne de
» l'or brûlant. »

Il fallait, ce me semble, justement une occasion de ce genre et nulle autre, pour engendrer dans un monarque tel que Philippe II, une telle disposition; et il fallait justement cette disposition pour motiver les événemens suivans, et pour pouvoir rapprocher de lui le marquis. Le père et le fils sont tous les deux, par des routes entièrement différentes, conduits au point où le poëte a besoin de les placer; par des routes entièrement différentes, ils sont amenés vers le marquis de Posa, en qui seul viennent se concentrer deux genres d'intérêt jusque-là divisés. Toute la conduite du marquis sera commandée par la passion de Carlos pour la Reine, et par les suites qu'elle amènerait sur-le-champ de la part du Roi; il était donc nécessaire que la pièce débutât par-là. Avant cette exposition, le marquis lui-même devait rester long-temps dans l'ombre, et, jusqu'à ce qu'il pût en prendre possession entière, l'action ne devait exciter qu'un intérêt secondaire, puisque c'était de là seulement que devait naître tout ce qui donnera ensuite

matière à cette action. L'attention du spectateur ne devait pas non plus être dirigée sur ce point avant le temps; ainsi il était nécessaire que jusqu'au moment où ce sera l'action principale, où elle deviendra intéressante, et dominera tout, elle fût seulement annoncée de loin par quelques apparences. Mais dès que l'édifice est élevé, il faut que l'échafaudage tombe. L'histoire des amours de Carlos n'est qu'une action préliminaire, et doit disparaître pour faire place à celle dont elle n'était que la préparation.

A ce moment, les motifs cachés du marquis, qui ne sont autres que la délivrance des Flamands et le bonheur à venir des nations, motifs qu'on n'a pu qu'entrevoir sous le voile de son amitié, marchent maintenant à découvert, et commencent à s'emparer de toute l'attention. Carlos, comme tout ce qui précède l'indique assez, ne sera plus pour lui que l'instrument unique et indispensable de ce projet poursuivi avec tant d'ardeur et de fermeté; et comme tel, il sera l'objet du même enthousiasme que le projet lui-même. De ce motif général, doivent résulter une participation aussi agitée au bonheur et au malheur de son ami, un soin aussi tendre pour cet instrument de son amour, que s'ils étaient inspirés par la plus forte sympathie personnelle. L'amitié de Carlos lui promet la jouissance la plus accomplie de son idéal. Elle est le lien qui unit tous ses vœux à leur réalisation. Il ne lui tombe point dans la pensée de chercher pour cela une autre route. Tout au moins l'idée lui viendra-t-elle de faire route immédiatement, par le

moyen du Roi? Non. Lorsqu'il va lui être présenté, il montrera la plus grande indifférence.

« Il veut me voir? moi?—Je ne lui suis rien; vrai-
» ment rien!—Moi, dans cet appartement! bien inu-
» tile et bien déplacé, certainement! Que lui importe
» que j'existe! Vous le voyez, cela ne mène à rien (1). »

Mais il ne se laisse pas aller long-temps à ce vain et puéril étonnement. Un esprit, tel que le sien, accoutumé à rechercher dans toute circonstance le parti qu'on en peut tirer, à ajuster d'une main habile le hasard à son plan, à s'emparer de tous les incidens pour parvenir à son but désiré, ne peut se dissimuler long-temps la haute importance que peut avoir le moment présent. Il sait que la plus petite portion du temps est un fonds sacré qui lui a été confié, et qu'il doit faire valoir avec usure. La pensée qui lui vient n'est pas encore un plan bien déterminé, bien concerté. C'est un simple pressentiment vague, et encore tout au plus. C'est une idée fugitive qui s'est élevée en lui. Peut-être y aura-t-il là une occasion de faire quelque chose? Il va voir celui qui tient dans sa main le sort de tant de millions d'hommes. On doit, se dit-il en lui-même, profiter d'un instant qui ne se présentera qu'une seule fois. Quand ce ne serait que pour jeter une étincelle de vérité dans l'âme d'un homme qui jamais n'a entendu une vérité! Qui sait

(1) Ce passage a été retranché par Schiller, dans les dernières éditions. (*Voir la notice.*)

combien la Providence peut par ce moyen agir sur lui? Plus il y pense, plus il trouve que c'est une circonstance fortuite dont il faut tirer profit de la meilleure manière possible. C'est dans cette disposition qu'il se présente au Roi.

SIXIÈME LETTRE.

Je me réserve de vous donner, dans une autre occasion, si vous en avez le désir, des explications sur le ton que Posa prend d'abord avec le Roi, sur sa conduite dans toute cette scène, et sur l'impression que le Roi en reçoit. Maintenant il me suffit d'y faire remarquer ce qui a une liaison immédiate avec le caractère du marquis.

Tout ce que le marquis, d'après la connaissance qu'il avait du Roi, pouvait raisonnablement espérer de produire sur lui, c'était que ce prince éprouverait une surprise mêlée d'humiliation, en reconnaissant que la grande idée qu'il avait de lui-même, et ses opinions étroites sur les hommes, pouvaient bien être sujettes à exception; c'était le trouble naturel d'un petit esprit devant un grand esprit. Cette impression pouvait être salutaire, quand elle aurait servi seulement à ébranler les préjugés de cet homme, à lui faire sentir qu'au delà du cercle qu'il s'était tracé, il existait des influences auxquelles il n'avait pas même songé. Cette impression pouvait être d'autant plus durable en lui, qu'elle était sans exemple, et ce son pouvait retentir pendant long-temps dans sa vie.

Mais Posa avait en effet jugé le Roi trop superficiel-

lement et de trop haut, ou, s'il l'avait connu, était trop mal informé de la disposition actuelle de son âme pour le faire entrer dans ses calculs. Cette disposition était extrêmement favorable pour lui, et préparait à ses discours hasardés un accueil que nulle vraisemblance ne pouvait lui faire prévoir. Cette découverte inattendue imprime un vif mouvement à son esprit, et à la pièce elle-même un aspect tout nouveau. Enhardi par un résultat qui surpasse toutes ses espérances, et par quelques vestiges d'humanité qu'il surprend dans le Roi, il s'égare un moment jusqu'à rattacher au Roi ses pensées encore flottantes, son idée dominante, le bonheur de la Flandre; jusqu'à vouloir les mener à l'accomplissement par ce moyen. Cette hypothèse développe en lui un mouvement passionné qui montre son âme jusqu'au fond, qui met au jour toutes les conceptions de son imagination, tous les résultats de ses silencieuses méditations, et laisse voir avec évidence combien il est subjugué par cet idéal. Alors, dans cette disposition passionnée, tous les mobiles, qui jusqu'ici ont déterminé sa conduite, deviennent visibles; alors il lui arrive, comme à tous les enthousiastes, de ne pouvoir résister à son idée dominante. Il ne connaît plus de bornes : dans le feu de son exaltation, il se fait une noble image du Roi, qui l'écoute avec surprise, et il s'oublie au point de fonder sur lui des espérances dont il rougira au premier moment de calme. En cet instant, il n'est plus question de Carlos. L'attendre, ce serait prendre une route plus longue! Le Roi lui offre un succès bien plus prochain et bien plus ra-

pide. Pourquoi différer le bonheur de l'humanité jusqu'à son successeur?

Un cœur vraiment ami de Carlos se fût-il oublié à ce point? une passion qui ne serait pas dominante eût-elle entraîné le marquis si loin? L'intérêt qu'inspire l'amitié est-il si mobile qu'il puisse facilement se porter sur un autre objet? Mais tout s'explique si l'amitié est subordonnée à une autre passion dominante. Alors il est naturel que celle-ci, à la première occasion, fasse valoir ses droits et n'hésite pas un moment à changer de moyens et d'instrument.

La chaleur et la franchise avec lesquelles Posa expose au Roi ses sentimens chéris, qui jusque-là avaient été un secret entre Carlos et lui, l'idée que le Roi pourrait les comprendre et les mettre même à exécution, sont une véritable infidélité dont il se rend coupable envers son ami Carlos. Posa, citoyen de l'univers, peut seul se conduire ainsi et mériter d'être pardonné; pour l'ami de cœur de Carlos, cela serait blâmable, si même cela pouvait être concevable.

Cet aveuglement ne pouvait, il est vrai, durer plus d'un instant. On peut le pardonner à une première surprise, à l'ardeur de la passion; mais si, de sang-froid, il eût encore continué à y croire, alors, à bon droit, il ne paraîtrait plus à nos yeux qu'un rêveur. Que cette pensée ait trouvé accès en lui, c'est ce que font voir quelques passages où il en plaisante, et d'autres où il s'en justifie sérieusement. « Admettons, dit-il à la Reine, que » je cherche par-là à placer ma croyance sur le trône. »

LA REINE.

« Non, marquis, je ne voudrais pas, même par plai-
» santerie, vous prêter un projet si mal mûri. Vous
» n'êtes pas un rêveur qui entreprend ce qui ne peut
» être conduit à sa fin. »

LE MARQUIS.

« C'est cela même qui serait une question, ce me
» semble. »

Carlos lui-même a vu assez avant dans le cœur de son ami pour penser qu'une telle détermination peut résulter de sa manière d'être; et ce que lui-même dit sur Posa à cette occasion, suffirait bien pour mettre hors de doute la véritable intention de l'auteur. «Toi-même,» lui dit-il, lorsqu'il est encore dans l'opinion que le marquis l'a sacrifié,

» C'est toi-même maintenant qui accompliras ce que
» je devais, ce que je ne puis faire. Tu donneras à l'Es-
» pagne cet âge d'or qu'elle avait en vain espéré de moi...
» Pour moi, c'en est fait, c'en est fait pour toujours.
» Tu l'avais prévu. Ce terrible amour avait étouffé sans
» retour les fleurs précoces de mon génie. J'étais mort
» pour tes grandes espérances. La Providence ou le ha-
» sard t'ont donné le Roi... il en a coûté mon secret,
» et il a été à toi. Tu peux devenir son ange protecteur...
» Pour moi il n'y a plus de salut... Pour l'Espagne peut-
» être..... »

Et ailleurs il dit au comte de Lerme, pour justifier l'inconcevable infidélité de son ami;

« Il m'a aimé, beaucoup aimé. Je lui étais plus cher
» que lui-même... Oh! je le sais bien!... il m'en a donné
» mille preuves. Mais des millions d'hommes, mais la
» patrie, ne devaient-ils pas lui être plus chers qu'un
» seul individu? Son âme était trop vaste pour un seul
» ami; le bonheur de Carlos était une tâche au-dessous
» de son amour : il m'a sacrifié à sa vertu. »

SEPTIÈME LETTRE.

Posa comprend fort bien ce dont il a dépouillé Carlos en faisant une tentative sur le cœur du Roi, en le prenant pour confident de ses idées favorites. Comme il sent que ce sont ces idées qui formaient le lien essentiel de leur amitié, il ne peut donc pas ignorer qu'il a rompu ce lien au moment même où il en a profané la source par sa confiance au Roi. Carlos ne sait pas, mais Posa sait fort bien que cette philosophie, que ces projets pour l'avenir étaient le palladium de leur amitié, étaient le titre par lequel Carlos possédait son cœur. Puisqu'il le sait, il suppose dans son cœur que cela ne peut être ignoré de Carlos; et comment osera-t-il apprendre à son ami que ce palladium a été livré? Avouer ce qui s'est passé entre le Roi et lui, autant vaudrait, pense-t-il, déclarer à Carlos que le moment est venu où il ne lui est plus rien. Si Carlos n'avait pas un droit futur au trône, si la qualité de fils de roi n'avait pas eu part à cette amitié, si elle avait eu consistance par elle-même et se fût seulement fondée sur une sympathie personnelle, elle aurait pu être offensée de cette intimité avec le Roi, mais non pas trahie; et cette circonstance accidentelle ne l'eût point attaquée dans son essence. C'est

donc par délicatesse, par compassion que Posa, citoyen de l'univers, cache à Carlos, monarque futur, les espérances qu'il vient de fonder sur le monarque actuel: mais Posa, ami de Carlos, ne pouvait avoir un tort plus grave qu'une telle réserve.

A la vérité, les motifs que Posa donne tant à lui-même qu'ensuite à son ami, pour expliquer cette réserve, cause unique de tous les incidens qui se succèdent, sont d'une autre nature. (Scène IV, acte VI.)

« Le Roi se fie au dépositaire qui a reçu ses intimes » secrets, et la confiance exige la reconnaissance. Pour-» quoi serais-je indiscret quand mon silence ne peut lui » causer de douleur? qu'il lui en épargne peut-être? » Pourquoi le réveiller afin de lui montrer les nuages » orageux suspendus sur sa tête? »

Et dans la troisième scène du cinquième acte:

« Mais, séduit par une fausse délicatesse, aveuglé par » une orgueilleuse présomption, je voulus, sans toi, » conduire cette périlleuse chance à sa fin; je dérobai à » ton amitié mon dangereux secret. »

Mais pour quiconque a la moindre connaissance du cœur humain, il est clair que le marquis cherche à se faire illusion à lui-même en alléguant des raisons qui doivent paraître à lui-même beaucoup trop faibles pour motiver une démarche si importante dont il n'ose pas s'avouer la véritable cause. On trouve une révélation bien plus véridique de sa disposition intérieure d'alors,

dans un autre passage dans lequel il est dit expressément qu'il y a eu un moment où il s'est consulté en lui-même pour savoir s'il devait sacrifier son ami. « Il eût dépendu » de moi, » dit-il à la Reine,

« De faire briller un jour nouveau sur cet empire. » Le Roi m'offrait son cœur; il me nommait son fils; il » me confiait les sceaux, et son duc d'Albe n'était plus » rien.....

» J'ai rejeté le Roi... Mes espérances pouvaient-elles » fleurir sur ce sol desséché? C'eût été une illusion d'en- » fant dont l'homme mûr aurait rougi. Devais-je sacrifier » le printemps qui s'approche, riche d'espérance, pour » les tièdes rayons d'un soleil d'hiver? Devais-je, pour » adoucir les dernières rigueurs d'un tyran fatigué, » risquer le vaste affranchissement du siècle? Gloire » misérable! non, je ne le pouvais pas. Le destin de » l'Europe mûrira par mon noble ami : je lui lègue » l'Espagne... Mais malheur! malheur à moi et à lui si » je devais me repentir, si j'avais mal choisi, si je m'étais » mépris sur les grands indices de la Providence, si elle » avait voulu mettre sur le trône, non pas lui, mais » moi (1)! »

Ainsi donc il a choisi, et pour choisir il faut bien qu'il ait admis comme possible la détermination contraire à celle qu'il a prise. Par tout ce qui vient d'être allégué, on reconnaît avec évidence que l'interêt de l'amitié ne vient

( ) Ce passage a été changé par Schiller dans les dernières éditions de *Don Carlos*.

qu'après un intérêt plus élevé, et que c'est de ce dernier qu'il recevra sa direction. Personne dans toute la pièce ne juge avec plus de sagacité que Philippe lui-même cette relation entre les deux amis. J'ai placé dans la bouche de ce grand connaisseur des hommes mon apologie et mon propre sentiment sur le héros de la pièce. Et c'est par ces propres paroles que je vais terminer cette discussion.

« Et à qui a-t-il fait ce sacrifice? A un enfant, à mon » fils? Non, je ne crains point cela. Ce n'est pas pour » un enfant que meurt un Posa? La misérable flamme » de l'amitié ne pouvait pas remplir le cœur d'un Posa? » Ce cœur palpitait pour l'humanité entière. *Son amour,* » *c'était le monde avec toutes les races futures.* »

HUITIÈME LETTRE.

Mais, direz-vous, à quoi bon cette discussion? Qu'importe que ce soit une impulsion volontaire du cœur, l'harmonie des caractères, un besoin mutuel et impérieux l'un de l'autre, ou bien un libre choix et une relation venue des circonstances extérieures qui aient formé, entre ces deux êtres, un lien d'amitié? Les effets sont les mêmes, et rien n'est changé par-là dans la marche de la pièce. Pourquoi cette pénible enquête? afin d'arracher au lecteur ce qui lui est peut-être plus agréable que la vérité. Quel charme pourraient garder les plus nobles apparences morales, si chaque fois on pénétrait ainsi dans les profondeurs du cœur humain, et si on voulait ainsi les examiner? Tout ce que le marquis de Posa aime, se trouve rassemblé dans le prince, est représenté par le prince, ou du moins paraît se rattacher au prince; cet intérêt fortuit, conditionnel, emprunté, qu'il a pour son ami, est cependant inséparablement uni à sa personne; tout ce qu'il éprouve pour lui a le caractère extérieur d'un penchant sympathique; cela ne nous suffit-il pas? nous jouissons de la beauté pure de cette peinture de l'amitié, comme d'un phénomène moral

simple, et peu nous importe en combien de parties pourra le disséquer le philosophe.

Mais s'il était important pour l'ensemble de la pièce d'établir cette distinction; si l'action exercée sur le prince, par Posa, avait un but ultérieur; si le prince n'avait de valeur pour lui que comme un moyen pour arriver à un but plus élevé; si, dans son amitié pour lui, il cédait à une impulsion autre que cette amitié, alors la pièce ne pourrait pas être restreinte dans d'étroites limites; alors il faudrait bien que la tendance de la pièce fût mise en accord avec la tendance du marquis: La grande destinée de tout un empire, le bonheur de la race humaine pendant beaucoup de générations futures, ce but vers lequel nous avons vu tendre tous les efforts du marquis, ne peut pas être l'épisode d'une action principale qui aurait pour dernier terme le dénoûment d'une aventure d'amour. Si nous nous méprenions ainsi sur l'amitié de Posa, je craindrais que nous nousméprissions aussi sur le but de toute la tragédie. Laissez-moi vous la présenter sous un nouveau point de vue; peut-être que quelque malentendu, dont jusqu'ici vous avez tiré des objections, disparaîtra sous ce nouvel aspect.

Et que deviendrait donc l'unité tant recommandée de la pièce? car elle ne porte pas sur l'amour, et ne porte pas toujours sur l'amitié. A l'un appartiennent les trois premiers actes, à l'autre se rattachent les deux derniers; mais aucun des deux n'anime le tout. L'amitié s'immole, l'amour doit être immolé; mais ni l'un, ni l'autre,

n'obtient ce sacrifice réciproque; ainsi, il doit exister quelqu'autre motif différent et de l'amitié et de l'amour, pour lequel tous les deux agissent, et auquel tous les deux sont sacrifiés. Et si la pièce a de l'unité, où peut-elle résider, sinon dans ce troisième motif?

Vous souvenez-vous, mon cher ami, d'une certaine conversation que nous eûmes sur un sujet bien cher à nos jeunes années, sur le développement progressif d'une pure et douce humanité, sur la plus grande prospérité des états amenant la plus grande liberté des individus; en un mot, sur le type de perfection de la nature humaine, tel qu'il paraît possible à atteindre par notre essence et nos forces? L'entretien s'anima, et notre imagination se laissa entraîner aux rêves les plus doux qui puissent charmer et enivrer le cœur. Nous terminâmes par le vœu romanesque, que le hasard, par qui se sont déjà accomplies tant de grandes merveilles, fît, dans la prochaine période julienne, renaître la série de nos idées, nos rêves, nos convictions, avec la même vivacité, avec une volonté productive dans le fils premier né du souverain futur de.... ou bien de..... enfin, sur cet hémisphère ou sur l'autre. Ce qui dans un entretien sérieux n'était qu'un simple jeu, m'a semblé dans la tragédie, qui n'est aussi qu'un jeu, pouvoir s'élever à la dignité du sérieux et de la vérité. Cela n'était-il pas permis à l'imagination? cela devait-il être interdit au poëte? Notre conversation était depuis long-temps oubliée, lorsque je fis connaissance avec le prince d'Espagne; je remarquai bien vite que ce jeune homme,

plein d'âme, était précisément celui avec qui nous pourrions mettre nos projets à exécution. Sitôt conçu, sitôt fait. Tout se présentait à moi comme si un génie familier l'eût disposé par mon ordre. L'esprit de liberté en lutte avec le despotisme; les chaînes de la sottise brisées; les préjugés de mille années de date ébranlés; une nation qui réclame les droits de l'homme; les vertus républicaines mises en pratique; des idées lumineuses lancées dans la circulation; les têtes en fermentation; les courages exaltés par des intérêts passionnés; et, pour compléter cet heureux concours, près du trône, une âme jeune, formée pour le beau, une fleur solitaire et intacte, née au milieu de l'oppression et de la souffrance, malheureuse... enfin tel que nous aurions fait, tel que devait être ce fils de roi auquel nous voulions confier l'accomplissement de notre idéal.

« Sur le trône de Philippe soyez un homme, vous » aurez appris à connaître aussi la douleur.

Il ne pouvait pas être pris dans le sein du bonheur et de l'égoïsme; l'art ne pouvait pas avoir contribué à le former; l'époque contemporaine ne devait pas encore lui avoir imprimé son cachet. Mais, dira-t-on, comment un prince royal du seizième siècle, le fils de Philippe II, l'élève de la gent monacale, dont la raison à peine éveillée était surveillée par des gardiens si sévères et si vigilans, avait-il pu parvenir à cette philosophie libérale? vous voyez qu'on avait aussi songé à cela. Le destin lui avait donné... un ami, durant ces années décisives où se déve-

loppe l'esprit dans sa fleur, où se conçoit l'idéal, où s'épurent les impressions morales; un ami d'une grande âme, plein de sentiment, un jeune homme qui avait été formé (pourquoi ne l'admettrais-je pas ainsi?) sous l'influence d'un astre favorable, par l'intervention d'une heureuse destinée, et que peut-être quelque sage inconnu de ce siècle-là avait préparé pour remplir cette noble tâche. Cette belle philosophie de l'humanité que le prince doit mettre en pratique sur le trône, est donc une création de l'amitié. Elle se revêt de toute la grâce de la jeunesse, de tout le charme de la poésie; elle pénètre dans son cœur; ardente et lumineuse, elle devient la première fleur de son existence, elle est son premier amour. Il importe entièrement au marquis d'entretenir cette vivacité de jeunesse, de prolonger en lui cette disposition passionnée; car il n'y a que la passion qui puisse l'aider à vaincre les difficultés qui s'opposeront à ce qu'il la mette en pratique. « Dites-lui, » dit-il à la Reine :

« Que, quand il sera devenu homme, il porte respect
» aux rêves de sa jeunesse; qu'il n'ouvre point son
» cœur, cette tendre et céleste fleur, à la raison
» tant vantée, à ce ver qui ronge et qui tue; qu'il ne
» se laisse point égarer quand la sagesse de la chair
» diffamera la sainte ardeur qui vient du ciel; je le lui
» ai dit autrefois. »

Il s'est ainsi formé, entre les deux amis, un projet enthousiaste d'amener la société humaine à l'état le plus

heureux qu'elle puisse atteindre ; et c'est sur ce projet enthousiaste, qui paraît en conflit avec la passion que roule tout le drame. Le problème était donc de présenter un prince qui fût capable de réaliser, pour son siècle, le plus noble idéal du bonheur social. Il ne s'agissait pas de former le prince pour ce but, car cela devait précéder de beaucoup l'action, et ne pouvait pas d'ailleurs être le sujet d'un ouvrage dramatique ; il s'agissait encore moins de le montrer mettant la main à une telle œuvre, car cela aurait excedé les limites étroites de la tragédie. Le problème était seulement de montrer ce prince, de faire dominer en lui une disposition d'âme qui pût servir de base à une telle entreprise, et d'en elever la possibilité conditionnelle au plus haut degré de vraisemblance, sans s'inquiéter de savoir si la fortune ou le hasard viendraient lui donner une réalité effective.

NEUVIÈME LETTRE.

Je vais entrer dans de plus grands détails à ce sujet.

Le jeune homme auquel nous avons destiné cette entreprise extraordinaire, devait auparavant avoir dompté les passions qui auraient pu s'opposer à un tel projet ; semblable à ce Romain, il devait tenir sa main dans la flamme pour nous convaincre qu'il était homme à triompher de la douleur. Il fallait qu'il subît la terrible épreuve du feu, et qu'il sût résister à ce feu. Car pour qu'il nous fût possible de lui promettre la victoire sur les obstacles extérieurs que devait trouver sur sa route son audacieux projet de réforme, il fallait que nous l'eussions vu lutter heureusement contre les ennemis intérieurs. C'est seulement après l'avoir vu dans l'âge des passions, dans la chaleur de la jeunesse, défier les tentations, que nous pouvions être assurés qu'elles seraient sans danger pour l'homme fait. Et quelle passion pouvait plus complétement me servir dans ce projet, que la plus puissante de toutes, l'amour ?

Toutes les passions qui étaient à redouter dans l'intérêt du grand but auquel je le destinais sont, à une seule exception près, chassées de son cœur, ou n'y ont jamais été admises. Au milieu d'une cour corrompue et disso-

lue, il a conservé la pureté de la première innocence. Ce n'est ni son amour, ni la force de ses principes, c'est son seul instinct moral qui l'a préservé.

« Long-temps avant l'arrivée d'Élisabeth, son cœur » avait été impénétrable aux aiguillons du plaisir. »

Il laisse voir une innocence qui approche de la niaiserie, à la princesse d'Éboli, lorsque, soit par passion, soit par projet, elle s'oublie complétement avec lui. Combien d'hommes, parmi ceux qui lisent cette scène, auraient bien plus tôt compris la princesse! Mon dessein a été de lui donner une telle pureté de cœur, qu'aucune séduction ne pût la troubler. Le baiser qu'il donne à la princesse était, comme il le dit lui-même, le premier de sa vie; et cependant c'était assurément un baiser fort vertueux. Mais il eût triomphé même d'une plus adroite séduction; de là l'épisode entier de la princesse Éboli dont toutes les coquetteries échouent devant un plus digne amour. Quand il aura à combattre un seul amour, la vertu le possédera tout entier, et il réussira à dompter aussi cet amour; telle est la marche de la pièce. Vous comprenez donc bien pourquoi le prince devait être ainsi dessiné et point autrement; pourquoi la noble pureté de son caractère ne devait point être troublée même par tant d'impétuosité, même par une ardeur si vive; c'est une eau limpide quoiqu'agitée. Un cœur faible et bienveillant, l'enthousiasme du grand et du beau, de la délicatesse, du courage, de la fermeté, une générosité peu commune, voilà les qualités qu'il doit posséder; il doit mon-

trer des éclairs brillans de génie; mais la sagesse doit lui manquer; il recèle en lui un grand homme pour l'avenir, mais un sang bouillant ne lui permet point de l'être encore. Tout ce qui fait les bons rois, tout ce qui peut répondre aux espérances de son ami et à l'attente des peuples impatiens, tout ce qui peut contribuer à réaliser l'idéal qu'il a conçu d'un gouvernement futur, tout cela doit se trouver dans son caractère; mais ne doit point y être encore développé, point dégagé de la passion, point encore parvenu à l'état d'un or pur. Ainsi il fallait le rapprocher successivement de cette perfection qu'il n'avait pas encore atteint. Un caractère plus accompli eût rendu toute la pièce superflue. Vous concevez aussi pourquoi il était nécessaire de laisser une si grande place au caractère de Philippe et des hommes qui lui sont analogues. C'eût été une faute impardonnable que de faire de ces caractères seulement des machines pour nouer et délier une intrigue d'amour. Et vous voyez bien pourquoi la peinture de ce despotisme moral, politique et domestique, occupe tant d'espace. Mon dessein étant spécialement de montrer dans ce drame un fondateur à venir du bonheur des hommes, rien n'était plus à propos que de placer auprès de lui un artisan de leur misère, et de relever le charme de ce contraste par le tableau complet et terrible du despotisme. Nous voyons le despote triste sur son trône, indigent au milieu de ses trésors; nous apprenons de sa bouche qu'il est seul parmi tant de millions de sujets, que les furies du soupçon chassent son sommeil, que ses créatures

ne savent lui offrir que de l'or brûlant pour étancher sa soif. Nous le suivons dans son appartement solitaire; là nous voyons le maître de la moitié du globe implorer la présence d'un être humain; et lorsque le destin a contenté son vœu, comme un furieux, il détruit lui-même ce trésor dont il n'était pas digne. Nous le voyons ne sachant pas même se servir des passions viles de ses esclaves. Devant nos yeux, ils font mouvoir les fils au moyen desquels ils le dirigent comme un enfant; lui qui se figure être le moteur de toutes leurs actions. Lui, devant qui tremblent les habitans les plus reculés de l'univers; nous le voyons subir l'autorité humiliante d'un prêtre dominateur, et expier de lâches désordres par de honteuses pénitences. Nous le voyons se débattre contre la nature et l'humanité; trop vain pour reconnaître leur pouvoir, trop faible pour s'en dégager; privé de toutes leurs jouissances, mais soumis à toutes leurs faiblesses et à toutes leurs terreurs; séparé de ses semblables, et devenu quelque chose d'intermédiaire entre la création et le créateur; enfin, digne de notre compassion. Nous méprisons sa grandeur, mais nous nous apitoyons sur son erreur, parce que, tout dénaturé qu'il est, nous démêlons encore en lui les traits de l'homme, qui montrent qu'il est un des nôtres; parce que ces restes de l'humanité sont pour lui un moyen de souffrir. Et plus nous nous sentirons repoussés par cette peinture terrible, plus nous serons ramenés vivement de ce tableau vers la douce humanité qui brille à nos yeux dans les figures de Carlos, de son ami, et de la Reine.

Et maintenant, mon cher ami, envisagez la pièce sous ce nouveau jour. Ce qui vous avait paru des longueurs vous semblera peut-être à présent moins superflu; toutes les parties diverses viendront se fondre dans l'unité dont nous avons maintenant l'intelligence. Je pourrais suivre plus long-temps le fil que j'ai indiqué, mais il me suffit de vous avoir averti par quelques signes, et la pièce elle-même renferme à cet égard les meilleurs documens. Il est possible que, pour démêler l'idée principale, on soit obligé de se livrer à un examen plus réfléchi que n'en comporte la précipitation habituelle avec laquelle on parcourt ce genre de productions; cependant le but pour lequel l'artiste a travaillé, doit se montrer atteint et accompli à la fin de l'ouvrage; la manière dont une tragédie se conclue, indique quelle a dû être son intention; voyons donc en quels termes Carlos prend congé de la Reine, et de nous.

« J'ai fait un rêve long et pénible.... J'ai aimé....
» maintenant je suis réveillé. Que le passé soit oublié!
» Voici vos lettres; détruisez les miennes. Ne craignez
» plus aucun emportement de moi. C'en est fait! un
» feu plus pur a éclairé mon âme....

» Je lui élèverai un mausolée tel qu'aucun roi n'en
» eût jamais.... Sur sa tombe fleurira le paradis. »

LA REINE.

« C'est ainsi que je vous voulais. Telle a été la grande
» pensée de sa mort. »

DIXIÈME LETTRE.

Je ne suis ni franc-maçon, ni illuminé; mais si ces deux confréries ont un but moral, et que ce but ait de l'importance pour la société humaine, ce doit être le même que se proposait le marquis de Posa, ou au moins il doit en être fort rapproché. Ce que ceux-ci cherchent à accomplir par l'union mystérieuse de membres nombreux et actifs répandus sur la surface du monde, celui-là cherche à l'exécuter plus complétement et plus tôt au moyen d'un seul individu, au moyen d'un prince qui a l'expectative de monter sur le plus grand trône de l'univers, et qui, dans ce sublime dessein, sera façonné pour être capable d'une telle œuvre. Dans ce seul individu, il fait régner un ordre d'idées et une manière de sentir, dont toutes les actions bienfaisantes découleront comme une suite nécessaire. Beaucoup de gens trouveront que c'est là un sujet trop abstrait et trop sérieux pour un ouvrage dramatique; et s'ils ne s'attendent à rien autre chose qu'à la peinture d'une passion, leur attente sera sans doute trompée; mais je ne puis regarder comme tout-à-fait indigne d'approbation, la tentative de transporter des vérités, qui doivent être sacrées pour tous ceux qui ont de la

bienveillance pour leurs semblables, du domaine de la conscience dans le domaine des beaux-arts, de les animer par l'éclat et la chaleur, de les introduire comme motifs d'action dans le cœur de l'homme, et de les montrer combattant énergiquement avec les passions. Si le génie de la tragédie me désavoue pour avoir transgressé ses limites, ce ne sera pas une raison pour que quelques idées qui ne sont pas sans valeur et qui ont été déposées là, soient perdues pour un penseur sincère ; elles lui rappelleront son Montesquieu, et il sera agréablement surpris de les voir employées et confirmées dans une tragédie.

ONZIÈME LETTRE.

Avant de me séparer pour toujours de notre ami Posa, je veux dire encore deux mots sur sa discrétion énigmatique envers le prince et sur sa mort.

Beaucoup de personnes le blâment de ce que lui, qui nourrit une si haute idée de la liberté, qui en a sans cesse le nom à la bouche, exerce cependant un arbitraire despotique sur son ami, le retienne dans une longue minorité, et le conduise en aveugle jusqu'au bord du précipice. Comment, dites-vous, pourra-t-on justifier le marquis de Posa de ce que, au lieu de raconter tout simplement au prince son entretien avec le Roi, de lui dire où il en est maintenant avec le Roi; au lieu de conférer raisonnablement avec lui des mesures à prendre; au lieu de prémunir le prince à qui déjà il a confié tout son plan, contre les démarches précipitées où peuvent l'entraîner et l'entraînent en effet, l'ignorance, la crainte, la méfiance et une ardeur irréfléchie; de ce que, au lieu de suivre cette route si naturelle, si irréprochable, il préfère courir le plus extrême danger, il préfère en attendre les suites si faciles à éviter; de ce que, lorsqu'elles sont en effet arrivées, il cherche à y remédier par un moyen

dont le succès est douteux et qui est en lui-même rude et peu naturel, par l'arrestation du prince? Il connaissait le cœur docile de son ami. Le poëte, un moment avant, avait donné une preuve de l'ascendant qu'il exerçait sur le prince. Deux mots lui auraient épargné cet ordre si opposé à son caractère. Pourquoi cherche-t-il sa ressource dans l'intrigue, lorsque par la droiture de conduite il avait un moyen incomparablement plus prompt, incomparablement plus sûr pour arriver à son but? Et comme à cette démarche violente et mal calculée du marquis se rattachent toutes les situations suivantes et surtout son dévouement, on en conclut un peu vite, que, pour obtenir cet avantage insuffisant, le poëte a fait violence à la vérité du caractère et s'est détourné du cours naturel de l'action. Et, sans doute parce que c'était le moyen le plus court et le plus convenable de s'expliquer cette démarche étrange du marquis, l'on n'a pas cherché dans tout l'ensemble de son caractère une explication plus naturelle. En effet, ce serait trop demander à un critique que de suspendre son arrêt, plutôt que de faire une supposition injurieuse à l'auteur. Mais je me crois quelques droits de réclamer justice à cet égard puisque plus d'une fois, dans cette pièce, j'ai subordonné les plus brillantes situations à la vérité.

Le caractère du marquis de Posa aurait gagné en élévation et en pureté, s'il eût agi avec droiture, s'il fût toujours demeuré au-dessus des ignobles moyens de l'intrigue; cela est incontestable. J'avoue aussi que ce rôle m'eût ainsi convenu davantage; mais ce qui me con-

vient avant tout, c'est la vérité. Or je tiens comme véritable, que l'amour pour un objet réel et l'amour pour un objet idéal, tout différens qu'ils sont dans leur principe, sont fort peu dissemblables dans leur action; que l'homme désintéressé, noble et pur, est, par la dépendance enthousiaste où le tient son type de vertu et de félicité à venir, exposé, aussi souvent que le despote égoïste, à disposer arbitrairement des individus. En effet, l'objet des efforts de l'un comme de l'autre est en eux-mêmes, et non pas hors d'eux-mêmes; celui qui règle sa conduite d'après un modèle intérieur de son esprit se trouve presqu'aussi souvent en conflit avec la liberté d'autrui, que celui qui a pour dernier but son propre moi. La vraie grandeur d'âme ne conduit pas moins à l'anéantissement des libertés d'autrui que l'égoïsme ou l'ambition; car elle ne peut se borner à avoir pour seul moyen d'action, la volonté d'un individu unique, pendant qu'elle agit dans la seule vue de l'ensemble des individus; tous les petits intérêts personnels sont facilement absorbés dans cette vaste perspective. La vertu procède en grand en l'honneur de ses lois; l'enthousiasme, en l'honneur de son idéal; et l'amour, en l'honneur de son objet. Dans la première classe, nous prendrons les législateurs, les magistrats, les rois; dans la seconde, les héros; mais c'est seulement dans la troisième que nous choisirons un ami. Nous honorerons les premiers; nous admirerons les seconds; nous aimerons le troisième. Carlos a eu sujet de se repentir d'avoir omis cette distinction et d'avoir voulu faire d'un grand homme son ami de cœur.

« Que t'importe la Reine? aimes-tu la Reine? Ton » austère vertu doit-elle s'enquérir des petites sollici- » tudes de mon amour? »

« .... Hélas! il n'y a rien là de condamnable, » rien, rien que mon fol aveuglement; jusqu'à ce jour, » je n'avais pas aperçu que tu avais autant de grandeur » que de tendresse. »

L'enthousiasme du marquis agit sans bruit, sans auxiliaire, avec une grandeur calme. Muet, comme la Providence, il veille pour celui qui dort; il veut résoudre le destin de son ami, il veut le sauver comme un dieu; et c'est par-là même qu'il le conduit à l'abyme. Son idéal de vertu dirige ses regards trop haut, et il ne les abaisse pas assez sur son ami. C'est une double cause de ruine. Carlos succombe parce que son ami n'a pas su se contenter de le sauver par les voies communes.

Et par-là, ce me semble, j'arrive à une conclusion qui n'est pas indigne d'attention, que je tire du monde moral, et qui ne peut pas être étrangère à quiconque s'est donné le temps de regarder autour de soi, ou d'observer la marche de ses propres sentimens. La voici : c'est que les motifs moraux pris dans un idéal de perfection trop difficile à atteindre, ne se trouvent pas naturellement dans le cœur humain; que même, comme c'est artificiellement qu'ils y ont été introduits, leur action n'y est pas toujours salutaire, et que, par le cours naturel de l'humanité, ils donnent lieu à de nuisibles abus. C'est par des règles pratiques, et non par les con-

ceptions artificielles d'un esprit héroïque que doit être dirigée la conduite de l'homme. Et par cela seul que cet idéal moral, cette construction de l'art n'est rien qu'une idée, et conséquemment tient, comme toute autre idée, au point de vue restreint de l'individu qui l'a conçue; qu'elle ne peut, à l'application, prendre cette généralité à laquelle l'homme a l'habitude de se conformer, par cela seul, dis-je, elle est entre ses mains un dangereux instrument. Mais elle deviendra plus dangereuse encore par l'union qu'elle ne contracte que trop vite avec certaines passions plus ou moins habituelles au cœur de tous les hommes; je veux dire l'ambition, l'amour-propre et l'orgueil qui s'en emparent sur-le-champ et s'unissent avec elle indissolublement. Dites-moi, mon cher ami, pour prendre un exemple parmi d'innombrables exemples, si les ordres religieux, si les associations fraternelles, malgré la pureté du but, malgré la noblesse de l'impulsion, ont su toujours se conserver pures de l'arbitraire dans leur conduite, de la violence exercée sur les libertés d'autrui, de l'esprit de mystère et de domination; dites-moi, si en poursuivant un but moral, affranchi de tout mélange impur; si, en supposant à ce but une existence propre et réelle; si, en voulant l'atteindre dans toute la pureté avec laquelle il s'est offert à la raison, ces confréries n'ont pas été insensiblement entraînées à attenter à la liberté d'autrui, à dédaigner le respect des droits de chacun qui auparavant leur semblaient sacrés, et n'ont pas sans cesse employé le despotisme le plus arbitraire, et tout cela sans

changer de but, sans souffrir la moindre altération dans leurs motifs? Je m'explique ce phénomène par la misère de notre raison et ses limites étroites; elle veut abréger sa route, simplifier sa tâche et confondre dans la masse générale les individualités qui lui font obstacle ou embarras; je me l'explique par ce penchant général de notre esprit à la domination, et par l'effort que nous faisons pour écarter tout ce qui s'oppose à l'action de nos forces. En conséquence, j'ai fait choix d'un caractère tout-à-fait accompli, tout-à-fait élevé au-dessus de toute vue personnelle; je lui ai donné le plus profond respect pour les droits d'autrui; je lui ai donné comme but spécial la propagation de la liberté universelle; et je crois ne pas me trouver en contradiction avec l'expérience commune, en montrant que dans cette route même il s'égare vers le despotisme. Il entrait dans mon plan qu'il se prît à ce piége, tendu à tous ceux qui suivent la même route que lui. Que m'en eût-il coûté de la lui faire parcourir sans encombre et de donner au lecteur, qu'on se serait rendu favorable, la jouissance sans mélange de toutes les beautés de ce caractère? mais j'avais à rechercher un avantage incomparablement plus grand; je voulais demeurer conforme aux lois de la nature, et confirmer par cet exemple une expérience qui ne sera jamais trop convaincante. Je voulais montrer que ce n'est jamais sans danger que dans les choses morales on s'éloigne des sentimens naturels et pratiques, pour s'élever à des généralités et à des abstractions; je voulais montrer que l'homme doit se confier aux inspirations de son cœur, et à celles de ce

sentiment individuel et toujours subsistant, du juste et de l'injuste, avec bien plus de sécurité, qu'à la dangereuse direction des idées universelles et raisonnées qu'il s'est artificiellement créées ; car rien ne peut conduire à bien ce qui n'est pas naturel.

DOUZIÈME LETTRE.

Il me reste encore deux mots à dire sur son dévoûment.

On l'a surtout blâmé de se précipiter volontairement dans une mort violente qu'il pouvait éviter. Tout n'était pas encore perdu, dit-on. Pourquoi n'aurait-il pas eu recours à la fuite, comme son ami? Était-il donc veillé de plus près que lui? son amitié même pour Carlos ne lui faisait-elle pas un devoir de se conserver pour lui? et ne pouvait-il pas lui être plus utile par sa vie que par sa mort, même en supposant que tout eût réussi d'après son plan? ne pouvait-il pas...? Sans doute. Que n'eût-il pas fait s'il eût été un calme observateur! et combien il eût été plus sage et plus prudent d'épargner sa vie! C'est dommage que le marquis n'ait pas joui du sang-froid et du loisir qui étaient nécessaires pour faire un calcul si raisonnable. Mais, dira-t-on, si ce moyen forcé et presque subtil de se livrer à la mort, a pu, par impossible, s'offrir librement et au premier instant à son esprit, pourquoi le temps et la réflexion qu'il consacre à ce projet, ne s'appliquent-ils pas tout aussi bien à méditer un plan plus raisonnable, ou encore mieux à adopter celui qui doit se présenter si naturellement à lui, qu'il saute aux yeux

du lecteur le moins clairvoyant? S'il ne voulait pas mourir pour mourir, ou, comme s'exprime un de mes critiques, mourir pour l'amour du martyre, on ne comprendrait pas comment un moyen si recherché de succomber se présente à lui, plutôt qu'un moyen si naturel de réussir. Ces reproches sont spécieux, et ils en sont d'autant plus dignes d'être examinés particulièrement.

Voici la solution :

Premièrement, ce reproche se fonde sur la supposition fausse et suffisamment réfutée par ce qui précède, que le marquis meurt par son ami; ce qui ne peut plus être admis depuis qu'on a prouvé qu'il ne vivait pas pour lui, et que cette amitié concourt avec une toute autre circonstance. Il pourrait ne pas mourir pour sauver le prince? s'il s'agissait de cela, vraisemblablement il se serait présenté à lui plus d'un moyen autre et moins violent que la mort. Mais il meurt, pour faire et donner en faveur de son idéal, qu'il a déposé au cœur du prince, tout ce qu'un homme peut faire et donner en faveur de ce qui lui est le plus cher. Il meurt pour lui montrer, par l'impression la plus forte qu'il soit en son pouvoir de produire, combien il croit à la beauté et à la vérité de son projet, et combien l'accomplissement en est important pour lui. Il est mort comme plusieurs grands hommes sont morts, pour une vérité qu'ils voulaient faire adopter et suivre par la multitude; pour établir par son exemple combien elle méritait qu'on souffrît tout pour elle. Quand le législateur de Sparte eut accompli son œuvre, et que l'oracle de Delphes eut donné pour réponse que

la république serait durable et florissante aussi longtemps qu'elle respecterait les lois de Lycurgue, il assembla le peuple de Sparte et exigea de lui, par serment, qu'il laisserait intactes les nouvelles institutions, jusqu'au moment où il reviendrait d'un voyage qu'il allait entreprendre. Lorsque cela lui eût été promis par un serment solennel, Lycurgue abandonna le territoire de Sparte, se laissa de ce moment mourir de faim, et la république attendit en vain son retour. Avant sa mort il ordonna expressément que sa cendre même fût jetée dans la mer, afin que pas un atome de lui ne pût retourner à Sparte, et ne donnât ainsi à ses concitoyens une apparence de droit à se dégager de leur serment. Lycurgue avait-il pu croire sérieusement qu'il enchaînerait le peuple de Lacédémone par cette subtilité, et que ses institutions politiques seraient assurées par cet escamotage? est-il à croire qu'un homme si sage ait, pour un expédient si romanesque, sacrifié une vie si utile à sa patrie? Il me paraît plus présumable et plus digne de lui, qu'il la sacrifia pour laisser dans le cœur de ses Spartiates une impression ineffaçable de lui, par la grandeur et l'extraordinaire de cette mort, et pour répandre sur son œuvre une dignité sublime, en faisant du fondateur un objet d'admiration et d'attendrissement.

Secondement, il ne s'agit point ici, comme on s'en apercevra facilement, d'examiner si cet expédient était naturel, était nécessaire, était utile, s'il a dû se présenter à celui qui l'a adopté, et s'il a dû s'accomplir facilement ou difficilement. C'est bien moins le matériel

des choses que la disposition d'esprit de celui sur qui les choses agissent, qui est à considérer. Les idées qui conduisent le marquis à cette résolution héroïque lui sont habituelles, et s'offrent à lui sans effort et avec vivacité; ainsi, pour lui, cette résolution n'a rien de recherché, ni de forcé; ces idées sont dominantes et pressantes dans son âme, et repoussent dans l'ombre celles qui pourraient l'amener à un projet plus doux; en ce sens, la résolution qu'il prend est nécessaire; les sentimens qui pourraient combattre en lui cette résolution, ont peu de pouvoir sur son cœur; ainsi l'accomplissement ne doit pas en lui coûter beaucoup, et c'est là ce que nous devons examiner.

D'abord, dans quelles circonstances se porte-t-il à cette résolution? Dans la situation la plus déchirante où un homme puisse se trouver, quand son âme est assaillie d'effroi, de doute, de mécontentement de lui-même, de douleur est de désespoir. D'effroi : il voit son ami sur le point de dévoiler un secret dont sa vie dépend, à la plus terrible ennemie qu'il lui connaisse. De doute: il ignore si ce secret vient d'être ou de n'être pas révélé. Si la princesse le sait déjà, il doit agir envers elle en conséquence; si elle ne le sait pas encore, il peut, par une seule syllabe, devenir le dénonciateur, le meurtrier de son ami. De mécontentement de lui-même : c'est lui seul qui, par sa malheureuse discrétion, pousse le prince à cette démarche irréfléchie. De douleur et de désespoir: il voit son ami perdu; il voit perdues avec son ami toutes les espérances qu'il avait fondées sur lui.

« Abandonné de ton unique ami, tu te jettes dans
» les bras de la princesse Éboli; malheureux! dans les
» bras de l'enfer! car c'était elle qui t'avait trahi. Je te
» vois courir à elle, un triste pressentiment traverse
» mon cœur; je te suis, trop tard! tu étais à ses pieds....
» l'aveu était déjà sur tes lèvres.... plus de salut pour
» toi. Alors mes sens se troublent; rien! rien! aucune
» issue! aucun remède! aucun dans toute la nature!

Dans cet instant où son âme est assaillie de tant d'émotions diverses, ne doit-il pas, sur-le-champ, songer à moyen de salut pour son ami? Quel sera-t-il? Il a perdu la rectitude et la force de son jugement, et conséquemment le fil des événemens qu'une tranquille raison est seule en état de ne point laisser échapper; il n'est plus le maître de la succession de ses idées, il est donc sous l'empire de celles qui ont acquis en lui le plus d'éclat et d'activité.

Et de quelle nature sont ses pensées? qui ne s'aperçoit pas que dans tout l'ensemble de la vie de Posa, comme nous en jugeons par nos yeux dans cette pièce, son imagination est remplie et traversée par les fantômes d'une grandeur romanesque; que les héros de Plutarque vivent dans son âme, et qu'entre deux moyens ce sera toujours le plus héroïque qui se présentera toujours à lui le premier, et avec le plus de faveur? Son premier entretien avec le Roi ne nous a-t-il pas montré combien cet homme était en disposition de tout hasarder pour ce qui lui paraissait beau et bon? N'est-il pas encore

naturel que le mécontentement de lui-même qu'il éprouve en ce moment, lui fasse rechercher d'abord parmi les moyens de salut celui qui doit lui coûter? qu'il se croie en quelque sorte obligé par la justice d'acheter à ses dépens le salut de son ami, puisque c'est son irréflexion qui l'a précipité dans ce danger? Considérez qu'il ne saurait se hâter trop de s'arracher à cet état de souffrance, de retrouver la libre jouissance de lui-même et son empire sur ses propres sentimens. Un esprit de cette sorte, vous me l'avouerez, cherche son recours, non hors de soi, mais en soi : et si l'homme qui ne serait que sage songe d'abord à examiner sous toutes les faces la situation où il se trouve, jusqu'à ce qu'enfin il ait pris son avantage; au contraire, il est tout-à-fait dans le caractère d'un héroïque enthousiaste, de prendre le chemin le plus court, de reconquérir l'estime de lui-même par une action extraordinaire, par une exaltation instantanée de son âme. Ainsi la résolution du marquis serait en quelque sorte explicable, même comme un palliatif héroïque par lequel il cherche à s'arracher de ce sentiment momentané de stupeur et d'abattement; disposition si cruelle pour un esprit de cette sorte. Ajoutez encore à cela que déjà depuis sa première enfance, déjà depuis ce jour où Carlos se soumit volontairement à subir pour lui un douloureux châtiment, le désir de reconnaître cette action généreuse trouble son âme, le tourmente comme une dette non acquittée, et ne doit pas peu ajouter au poids des motifs que nous avons exposés. Que ce souvenir ait puissamment agi sur

lui, c'est ce que prouve un passage où il le rappelle involontairement. Carlos le presse de fuir sans attendre les suites de son action téméraire : « Étais-je aussi scru-» puleux, Carlos, lui répond-il, lorsque ton sang » coula pour moi dans notre enfance ? » La Reine, entraînée par sa douleur, lui reproche expressément d'avoir déjà depuis long-temps conçu cette résolution.

« Vous vous êtes précipité dans cette action qui vous » a paru sublime. Vous ne pouvez le nier; je vous con-» nais; vous en aviez soif depuis long-temps. »

Enfin je n'absoudrai point le marquis du reproche d'exaltation. L'exaltation et l'enthousiasme se touchent de si près, leur limite est si étroite, que, dans la chaleur d'une disposition passionnée, il est facile de la franchir, et le marquis n'a qu'un instant pour faire son choix. La situation d'esprit dans laquelle il se résout à cette démarche, le contraint aussi à faire un pas irréparable vers son accomplissement; il ne lui est pas loisible d'examiner de nouveau sa détermination dans une autre disposition d'âme, et avant de la mettre à exécution. Qui sait s'il n'en eût pas en ce cas pris une autre? Il est en effet dans une autre disposition d'âme quand il se sépare de la Reine en s'écriant : « Ah! la vie est belle, » cependant! » Mais c'est trop tard qu'il fait cette découverte. Il s'enveloppe dans la grandeur de son action pour n'en éprouver aucun remords.

FIN DES LETTRES SUR DON CARLOS.

PLAN ET FRAGMENS

D'UNE PIÈCE DE THÉATRE INTITULÉE

WARBECK,

TROUVÉS DANS LES PAPIERS DE SCHILLER.

PERSONNAGES.

MARGUERITE D'YORK, duchesse de Bourgogne.
ADÉLAIDE, princesse de Bretagne.
ÉRIC, prince de Gothland.
WARBECK, supposé Richard, duc d'York.
SIMNEL, supposé Édouard, prince de Clarence.
ÉDOUARD PLANTAGENET, vrai prince de Clarence.
LE COMTE HÉREFORD, seigneur anglais émigré.
SES CINQ FILS.
SIR WILLIAM STANLEY, envoyé de Henri VII, roi d'Angleterre.
LE COMTE KILDARE.
BELMONT, évêque d'Ypres.
SIR RICHARD BLUNT, ambassadeur du faux Édouard.
BOURGEOIS DE BRUXELLES.
SERVITEURS DE MARGUERITE.

PLAN DE WARBECK.

ACTE PREMIER.

Lord Héreford, partisan de la maison d'York, a quitté l'Angleterre avec ses cinq fils, sur la nouvelle que Richard d'York, le second fils d'Édouard IV, qui passait pour avoir été assassiné dans son enfance, avait été retrouvé vivant à Bruxelles, et réclamait ses droits héréditaires. Le prétendant avait été reconnu par sa tante, la duchesse Marguerite de Bourgogne, par la France et le Portugal. La voix publique était en sa faveur. C'étaient des motifs suffisans pour déterminer lord Héreford à abandonner Henri VII, et à sacrifier sa situation à ses espérances. Il entre dans le palais de Marguerite, il y voit les portraits des princes de la maison d'York, et se réjouit de se trouver sur un sol où il peut librement faire paraître ses sentimens pour la cause d'York.

Lord Stanley, envoyé de Henri VII à la cour de Marguerite, entre et rencontre là lord Héreford ; il s'efforce en vain de lui ouvrir les yeux sur une supposition frauduleuse ; tous deux s'expriment avec

chaleur, et la dispute entre les deux Roses se renouvelle dans le palais de Marguerite.

L'évêque d'Ypres, conseil intime de la duchesse, entre et les sépare. Il vante la piété de la duchesse envers le parti opprimé, et envers des parens dénués d'appui; il parle de manière à faire connaître les sentimens de Marguerite.

. . . .

Des bourgeois et des femmes de Bruxelles remplissent la salle, et attendent que la duchesse paraisse avec le prince d'York. Stanley s'indigne de leur aveuglement; mais ils entrent dans une telle fureur d'entendre outrager ainsi leur prince adoré, qu'ils menacent Stanley de le mettre en pièces. — On entend des trompettes qui annoncent l'arrivée d'York.

Richard s'avance, délivre de leurs mains l'ambassadeur, harangue le peuple, et lui recommande le calme. Pendant qu'il parle, Marguerite entre accompagnée du prince de Gothland, de la princesse de Bretagne et de plusieurs grands de sa cour. — Héreford, à l'aspect de Richard, se sent convaincu, subjugué, entraîné; il se jette à ses pieds, et lui rend hommage comme au fils de son roi. — Marguerite prend la parole et parle de ses neveux avec la tendresse d'une parente et d'une mère : — elle demande aux princes de faire un accueil favorable à lord Héreford. — Richard l'embrasse; il s'exprime à la fois avec sensibilité et avec une royale dignité. Héreford

encouragé par cet accueil, le prie de raconter son histoire.

Richard s'en défend.

La duchesse se charge de la raconter, et excuse le refus de Richard.

Alors arrive le récit de la fabuleuse histoire de Richard, qui fait une grande impression sur les assistans, et qui est souvent interrompu par leurs exclamations.

Stanley proteste encore une fois contre tout cela, et se retire sans trouver plus de croyance. La noble déclaration de Richard efface l'impression des paroles de Stanley.

Héreford renouvelle ses assurances et promet à Richard de nombreux partisans en Angleterre. Richard se rappelle avec émotion sa première obscurité, et compare cette douce situation avec son état actuel : c'est pour lui un pénible devoir et non pas un bonheur d'avoir à défendre ses droits. Il semble balancer encore une fois, et soumettre aux réflexions de la duchesse s'il doit entreprendre cette lutte sanglante et troubler la paix des deux états.

Elle l'encourage, lui dit combien il lui sera cruel aussi de se séparer de lui, et reporte ses pensées sur l'issue de cette guerre. — Vifs témoignages de sa tendresse.

Elle s'entretient du double soin dont son cœur est préoccupé : la restauration de son neveu, et le mariage d'Adélaïde avec le prince de Gothland, qui doit bientôt être célébré.

Le prince Éric de Gothland demeure seul avec la

princesse de Bretagne, et se raille de la comédie qui vient de se passer sous leurs yeux. Adélaïde, qui est encore tout émue, montre quelque chagrin de la froide incrédulité d'Éric; il se moque d'elle et parle avec mépris du prince d'York. Elle prend vivement le parti de Warbeck dont la véracité ne lui inspire pas un doute, et elle établit entre Éric et lui une comparaison injurieuse pour celui-ci. Sa tendresse pour le prétendu prince d'York se trahit; Éric fait ressortir tout ce qui manque à Warbeck, et en conclut qu'il ne peut pas être un prince. Par ses argumens il laisse juger de l'idée qu'il se forme d'un prince; Adélaïde ne cache point le dédain qu'elle a pour lui, et le rabaisse profondément en le comparant au prince d'York.

Éric a bien remarqué qu'Adélaïde est sensible pour Warbeck, mais sa maligne joie est plus grande que sa jalousie; il trouve une vive satisfaction à penser qu'ils s'aiment sans nul espoir, et que la possession de la princesse lui est assurée. La possession, dit-il, décidera tout; il éprouvera un doux plaisir à arracher à Warbeck, qu'il déteste, celle qu'il aime.

Adélaïde, dans un monologue, parle de son amour, de sa compassion pour Warbeck, et des chagrins que lui cause sa propre situation à la cour de Marguerite. Elle trouve quelque ressemblance entre son sort et celui de Richard : tous deux ne vivent que par la grâce d'une parente altière et impérieuse : tous deux sont d'impuissantes victimes de la puissance.

ACTE DEUXIÈME.

Le premier acte a montré Warbeck dans sa représentation extérieure; maintenant on va pénétrer dans son intérieur. La brillante enveloppe disparaît; on le voit négligé et traité indignement par les propres serviteurs que Marguerite a placés près de lui. Quelques-uns ont des doutes sur lui, et en conséquence le méprisent; d'autres, qui croient à la réalité de son apparence, font peu de cas de lui, parce qu'il est pauvre et vit aux dépens de sa parente. Cette double misère d'un imposteur qui joue le rôle d'un prince, et d'un vrai prince qui est sans ressources, se réunit sur une même tête; il manque du nécessaire, et regrette dans sa royale position le bonheur et l'abondance dont il jouissait auparavant dans la condition privée.

Warbeck joue son rôle avec un imperturbable sérieux, une certaine gravité, et une croyance en lui-même. Tant qu'il représente Richard, il est Richard; il l'est consciencieusement vis-à-vis de lui-même, et même jusqu'à un certain point vis-à-vis des complices de la fourberie. Ce semblant ne doit

en aucune façon rappeler l'art d'un comédien ; c'est plutôt un office dont il a été revêtu et avec lequel il s'identifie, qu'un masque qu'il a pris. Le premier pas une fois fait, il a entièrement mis de côté son existence précédente ; en prenant sa résolution, il a adopté toutes les démarches qui découlent de sa première demarche, et il n'est jamais embarrassé des détails de son rôle parce qu'il en a saisi l'ensemble. Une certaine obscurité poétique dont il enveloppe et lui-même et son rôle, une certaine superstition, une certaine nuance d'aliénation mentale, justifient son caractère moral ; et précisément ce qui aux yeux de la duchesse le fait passer pour une espèce de fou, lui sert d'excuse.

Il n'ose jamais se plaindre, même à la fin lorsque l'amour l'a pénétré. Il souffre les chagrins avec une mélancolie contenue ; il fait le bien avec grandeur et fierté, et une certaine sécheresse qui ne vient point du sentiment, mais plutôt de la manière d'être, et d'une dignité naturelle indépendante de la réflexion.

On comprend facilement, et l'on doit trouver naturel qu'un tendre intérêt pour le faux Richard, ait pris naissance dans le cœur de la princesse, et y soit même devenu de l'amour. C'est un effet de la fourberie auquel on n'avait point songé, et qui cependant était assez simple. — Il est tragique de voir un noble caractère se trouver entraîné à de funestes relations par un sentiment d'humanité, et d'observer que ceux qui ont travaillé seulement dans des vues perverses ont fait naître une noble passion.

La princesse est une simple femme qui n'a rien de royal ; sa naissance et son rang semblent seulement une borne et un obstacle qui arrêtent l'impulsion de son noble naturel. La grandeur n'a aucun charme pour elle; elle n'a d'autre pensée que le bonheur du cœur; elle ne rappelle sa naissance que lorsqu'avec une certaine exaltation elle parle de la condition privée, qui se présente à elle sous un jour poétique, précisément parce qu'elle n'en jouit pas, précisément parce qu'elle en est éloignée.

Adélaïde est plus occupée de l'amour qu'elle a pour Warbeck, que de celui qu'il a pour elle. Elle est d'une nature résignée et accoutumée à être sacrifiée; elle n'ose pas espérer de s'élever jusqu'à celui qu'elle aime; seulement elle envie l'heureuse femme qui un jour le possédera : il épousera la fille de quelque roi riche ou puissant; mais elle, elle n'est qu'une pauvre orpheline, ne subsistant que des bontés d'une parente.

Warbeck, dont le caractère lutte pour conserver quelque individualité, est au pouvoir d'une femme fausse, impérieuse, puissante, irréconciliable, qui semble son mauvais génie. Il s'est vendu à elle. Ses rapports avec elle sont humilians et l'écrasent, quoi qu'il puisse faire pour les ennoblir. Elle ne voit jamais en lui que son instrument, que le faux York, qu'un imposteur; en conséquence, ses exigeances envers lui sont dénuées de délicatesse, et sans nul

égard pour ses sentimens personnels d'honneur. En vain il veut se relever ; elle le rappelle toujours à leurs relations humiliantes qu'il oublierait si volontiers, qu'il doit même oublier pour pouvoir bien jouer son rôle. En public elle l'honore, elle le caresse ; dans l'intimité elle le tyrannise, elle lui prescrit et lui commande ce qu'en public il doit vouloir ou ne pas vouloir ; en public elle feint de regarder tous ses désirs comme des ordres, et lui propose de faire ce qu'en secret elle lui a formellement défendu. Malheur à lui s'il voulait de son libre arbitre décider de quelque chose! Cependant il s'y risque quelquefois ; alors elle est mécontente et irritée.

Adélaïde découvre la position gênée de Warbeck ; elle essaie de l'améliorer.... S'il n'accepte pas sur-le-champ les dons de sa générosité, il est cependant heureux de cette preuve de son amour.

Éric tente de diriger quelque méchant coup contre Warbeck, pour le couvrir d'opprobre ; il produit un homme abject, dont les témoignages sont fort injurieux à Warbeck. Warbeck montre beaucoup de fermeté et de noblesse. La ruse est découverte, elle tourne à la honte d'Éric.

La duchesse est sur-le-champ informée de cet incident par Belmont, et vient elle-même réconcilier les deux princes ; elle veut que Warbeck donne la main à son ennemi ; et comme il s'y refuse, elle

lui fait entendre que telle est sa volonté. Elle donne par-là l'impression qu'Éric est un vrai prince, et fait sentir à Warbeck sa dépendance et son néant, toutefois de manière à être comprise de lui seul.

Une espèce d'aventurier ambassadeur vient au nom d'Édouard de Clarence, demander pour lui un sauf-conduit, afin qu'il vienne à Bruxelles se présenter à la duchesse sa tante, et mettre sous ses yeux les preuves de sa naissance. Il s'est échappé de la Tour de Londres, et vient faire valoir ses droits au trône d'Angleterre. Marguerite ne doute pas un moment de la fourberie; mais il entre dans ses vues de la favoriser. Elle montre donc du penchant à y prêter la main; mais Warbeck s'y oppose avec vivacité. Marguerite, avec un ton où se cache la domination, le remet à sa place et lui fait sentir qu'il n'a pas voix en cette affaire. Warbeck doit se taire: cependant il sort, en déclarant que le glaive en décidera entre le prince de Clarence et lui.

Marguerite, restée seule avec Belmont, remarque avec un mécontentement dédaigneux que Warbeck commence à se croire quelque chose. Elle a déjà depuis long-temps de l'éloignement pour lui; il a des prétentions qui commencent à exciter sa haine. Non-seulement elle ne le trouve pas assez soumis, mais la comédie même qu'elle joue avec lui est lourde pour elle, et son existence comme prince d'York, comme son neveu, humilie sa fierté.

Pendant que Marguerite est dans cette disposition

malveillante, Adélaïde arrive en grande émotion, pour la supplier de l'affranchir du mariage avec le prince de Gothland; Adélaïde trahit en même temps le tendre intérêt qu'elle prend à Warbeck, et parlà anime encore plus la duchesse, déjà irritée contre lui; elle s'éloigne et ordonne rudement à Adélaïde de ne plus penser à l'un, et de regarder l'autre comme son époux. La cérémonie se fera au plus vite, et Adélaïde se trouve dans la plus vive angoisse.

ACTE TROISIÈME.

Une place publique. — Un trône est élevé pour la duchesse; des barrières sont placées; tout est préparé pour un combat judiciaire; des spectateurs occupent le fond de la scène.

Édouard Plantagenet se fait raconter par un des assistans ce que signifient ces apprêts : — exposition des droits de Simnel et de Warbeck, qui seront décidés par un combat judiciaire. Édouard apprend ces détails avec le plus grand étonnement; ses questions, qui indiquent et la plus profonde ignorance de cette nouvelle, et le plus grand intérêt à cette affaire, excitent la surprise de l'interlocuteur.

L'envoyé anglais se rencontre là aussi, et ce singulier jeune homme a bientôt attiré toute son attention. Il paraît le reconnaître avec quelque effroi.

Simnel paraît avec ses partisans et harangue le peuple; il parle de sa naissance et de son évasion de la Tour, et la foule se partage entre lui et son concurrent. L'envoyé anglais s'approche d'Édouard et cherche à le pénétrer; mais il le trouve plein de timidité et de méfiance : ses soupçons n'en deviennent que plus forts.

La duchesse arrive avec sa cour; Éric, Adélaïde et Warbeck l'accompagnent. Les trompettes sonnent; Marguerite se place sur son trône.

Pendant cet instant, Warbeck a une conversation fort courte avec Adélaïde; elle laisse voir combien elle est affligée et irritée de l'indigne scène qui va se passer; Warbeck montre sur le combat qui s'apprête un courage facile. Un héraut s'avance, et après avoir proclamé le motif de cette solennité, il appelle les deux combattans en champ clos. D'abord Simnel, qui se donne hautement pour Édouard Plantagenet, s'avance, et expose ses prétentions; puis le duc d'York déclare fausse et criminelle la prétention de Simnel, et qu'il est prêt à le prouver par l'épée : les deux combattans en appellent au jugement de Dieu. On procède selon les formalités accoutumées, et les concurrens s'éloignent pour combattre dans le champ clos.

Pendant qu'on s'occupe de ces apprêts, le jeune Plantagenet, par son extrême émotion et par la noblesse de son maintien, a attiré l'attention d'Adélaïde et de la duchesse.

Celle-ci le questionne; il fait quelques réponses pleines de sens, et sa réserve envers la duchesse laisse voir un sentiment douloureux. Avant qu'elle ait eu le temps de satisfaire sa curiosité sur cet intéressant jeune homme, les trompettes sonnent et donnent le signal du combat.

Le combat. — Simnel est blessé et tombe. — Cha-

cun se lève. Le peuple renverse les barrières et se précipite dans l'enceinte. Simnel avoue sa fourbe et nomme ses instigateurs. Il reconnaît Warbeck pour le véritable York, et lui demande pardon. — Joie du peuple.

Warbeck vainqueur, et reconnu duc d'York, saisit ce moment pour déclarer ouvertement son amour à la princesse, et solliciter l'agrément de la duchesse.

Les seigneurs anglais interviennent et appuient sa demande. Éric est furieux. La duchesse étouffe de colère; elle ordonne à la princesse de la suivre, et se retire en lançant un regard de colère.

Les seigneurs anglais s'empressent autour de leur duc, lui jurant fidélité et assistance. Ils le ramènent en triomphe à sa maison.

Plantagenet demeure seul et abandonné. Sa propre existence vient d'être déclarée mensongère. Il est sans appui, et il ne lui reste rien que son bon droit. Il se résout donc à se présenter à la duchesse. Stanley vient à lui et s'efforce de lui inspirer de vives craintes.

ACTE QUATRIÈME.

La duchesse rentre dans son palais, pleine de colère et d'amertume. Le succès et l'audace de Warbeck ont augmenté la haine qu'elle avait déjà contre lui. La nouvelle qui se confirme du véritable Plantagenet évadé de la Tour, fait que l'imposteur est maintenant superflu; elle est résolue à l'abandonner; et, pour commencer au plus tôt, elle défend rudement à la princesse, qui l'a suivie de près, de songer jamais à lui; elle élève même des doutes sur la réalité de l'existence de Warbeck. — Il se fait annoncer. Elle renvoie la princesse, qui demande en pleurant à rester.

Scène de Warbeck et de la duchesse. Warbeck enhardi par le succès, appuyé par ses partisans, exalté par son amour, et bien résolu à sortir de son intolérable situation, prend avec la duchesse un ton d'assurance. Il se hasarde à lui demander compte de la conduite contradictoire qu'elle tient envers lui. La duchesse s'étonne de cette sévérité, et le traite avec le plus profond mépris. Plus elle cherche à l'humilier, plus il affecte d'indépendance. — Il se prévaut de ce que c'est elle qui l'a arraché à la condition privée, où il vivait heureux, pour le placer

dans une situation où il est maintenant de son devoir de se maintenir; car elle n'a pas le droit de se jouer ainsi de son sort.

Les réponses de la duchesse montrent son royal orgueil, son insensibilité, son âme égoïste et froide: elle n'a jamais songé à son bonheur; il n'est que l'instrument de ses projets, et elle le rejette quand il est inutile. Mais cet instrument a une existence qui lui est propre; et ce caractère qui l'a rendu capable de jouer le rôle de prince, lui donne aussi la force de secouer une honteuse dépendance. La duchesse se voit enfin dans la nécessité de cacher sa rage. Elle le quitte après une réconciliation apparente, mais avec la colère et la vengeance dans le cœur.

La crainte d'un hymen abhorré, l'impossibilité d'espérer quoi que ce soit des bontés de la duchesse, précipitent la princesse dans les bras de l'imposteur. Pleine de confiance en lui, c'est elle-même qui lui propose un enlèvement. Elle lui laisse voir toute sa tendresse, et s'abandonne sans nul soupçon à son amour et à son honneur. Elle lui parle du comte Kildare, un respectable vieillard, l'ancien ami de la maison d'York, et dit que c'est près de lui qu'ils doivent l'un et l'autre se réfugier. Elle apporte à Warbeck tout ce qu'elle possède de précieux. Plus elle lui montre de confiance, plus le sentiment de son imposture lui devient douloureux; il n'ose point accepter la main qui lui est offerte; il ose encore moins faire l'aveu de la vérité; un terrible combat agite son âme; désespéré, il quitte Adélaïde.

Elle demeure seule, blessée d'une telle conduite, et se reproche d'être peut-être allée trop loin. Cependant le danger, l'amour, l'excusent à ses propres yeux.

Plantagenet entre, en jetant autour de lui des regards timides et effrayés. Il salue avec une douloureuse émotion ce palais de sa famille. Il aperçoit les portraits de la maison d'York, fléchit le genou devant eux, et verse des larmes sur sa race et sur son propre sort.

Warbeck revient, résolu de tout avouer à la princesse. Il aperçoit Plantagenet à genoux devant les portraits : il le regarde long-temps avec surprise; puis il entre en conversation avec lui; ce qu'il entend, ce qu'il voit, augmente son effroi et son étonnement.

Enfin, il ne doute plus que le véritable York ne soit devant ses yeux. Plantagenet s'éloigne. Tout en lui semble expressif et noble. Warbeck demeure en proie à ses terreurs.

Il commençait à peine à s'entretenir avec lui-même de ses craintes et de ses soupçons, lorsque l'envoyé anglais entre et le prie de lui accorder un entretien. Celui-ci confirme ses soupçons, et lui offre un accommodement avec le roi d'Angleterre, s'il veut concourir à écarter le véritable York. Tous deux ont un intérêt commun à perdre le vrai prince. Warbeck sent tout le danger de sa situation. Cepen-

dant sa haine contre Lancastre et la bonté de son naturel triomphent; il congédie le séducteur.

Cependant il faut agir. Le véritable York est là. Il peut venir réclamer son droit. La duchesse peut s'empresser de le reconnaître, et arracher au faux York son masque de théâtre; la princesse est perdue pour Warbeck, si l'on ne réussit pas à éloigner le prince légitime. Maintenant, l'infortuné sent qu'une fraude ne peut se soutenir que par une série de crimes. Il déplore le premier pas qu'il a fait dans cette route; il voudrait n'être jamais né.

La duchesse entre avec son conseil. On rapporte que le comte Kildare est en route pour Bruxelles, qu'il espère y rencontrer le jeune Plantagenet; et qu'il a reçu l'avis de venir l'y trouver sur-le-champ. La duchesse est à la fois satisfaite et troublée de son arrivée; troublée, à cause de Warbeck; cependant elle est fermement résolue à le sacrifier, dès qu'on aura retrouvé le véritable Plantagenet. Mais où est-il, ce neveu chéri? Kildare croit qu'il se rend directement à Bruxelles. Ainsi le prince doit y être déjà. — L'idée du jeune homme qu'elle a vu lui revient.— Elle aperçoit par terre une écharpe. — Elle la reconnait pour celle qu'elle envoya, il y a neuf ans, à Édouard. Elle demande avec surprise qui est venu dans cette salle; on lui répond : Personne que Warbeck. Elle se retire précipitamment, et ordonne qu'on fasse chercher le jeune homme inconnu et Warbeck.

ACTE CINQUIÈME.

La duchesse, son conseil, la princesse, les seigneurs anglais. Toutes recherches ont été inutiles pour trouver Édouard; on ne l'a rencontré nulle part. La duchesse conçoit un horrible soupçon : elle envoie chercher Warbeck.

Éric et l'envoyé anglais parlent d'un meurtre qui a dû avoir lieu; ils ont entendu crier au secours; et comme ils se hâtaient d'accourir, ils ont vu des traces de sang. La duchesse et la princesse sont émues et agitées.

Warbeck arrive; la duchesse lui adresse sur-le-champ ces mots : «Où est mon neveu? qu'en avez-vous fait?» Comme il hésite, elle le traite aussitôt d'assassin. A cette parole, les seigneurs anglais sont vivement émus. Elle la répète plus fortement encore. Ceux-ci lui font un reproche d'accuser d'une action si criminelle leur prince, son propre neveu. La colère lui arrache son secret : «Votre prince? dit-elle, un rejeton d'York mon neveu? et elle raconte en peu de mots toute la fraude. La princesse chancelle et va s'évanouir; Warbeck s'avance pour la

soutenir ; la princesse se précipite dans les bras de la duchesse ; Warbeck se retourne vers les Anglais : ils s'éloignent de lui avec horreur. Dans cet instant, ce comte Kildare dont la présence est si redoutée se fait annoncer. La duchesse dit : « Il vient à pro- » pos ; j'avais craint son arrivée, maintenant il sera » le bienvenu ; il connaît mes neveux, c'est lui qui » a élevé leur enfance. » Puis se tournant vers Warbeck : « Cache-toi, si tu peux ! vois si tu oseras » récuser ce témoignage. »

Kildare entre ; Warbeck se tient fort éloigné de lui : sa tête est penchée vers la terre. La duchesse va au-devant de Kildare : « Malheureux homme, » dit-elle, vous ne trouverez pas le prince ; » et elle raconte ce qui s'est passé. Avant de répondre, Kildare jette des yeux tout autour de lui, et aperçoit Warbeck ; il s'approche, il hésite, il se trouble, il s'écrie : « Que vois-je ! » A ces mots, Warbeck lève la tête, voit le comte et s'écrie : Mon père ! — « Mon fils ! » dit en même temps Kildare. « Son fils ! » répètent toutes les bouches. Warbeck s'élance dans les bras de son père ; Kildare frappé d'étonnement ne sait encore ce qu'il doit penser et dire ; il prie les assistans de le laisser seul un moment avec Warbeck ; on s'éloigne par égard pour lui. Au même instant on annonce qu'on vient de saisir deux meurtriers : la duchesse s'empresse d'aller les interroger.

Warbeck reste seul avec Kildare, qui s'étonne de retrouver son fils sous le nom d'un faux prince d'York. Warbeck lui explique tout en peu de mots ;

Kildare admire les voies de la Providence; il déclare à Warbeck qu'il n'est pas son père, qu'il lui a dérobé le nom auquel il a droit. Warbeck est un fils naturel d'Édouard IV : il est né du sang d'York; l'énigme des sentimens confus qu'il éprouvait en lui-même s'explique à ses yeux; la trame de sa destinée se développe enfin; sa joie est extrême; il secoue le fardeau de ses souffrances passées; il prie Kildare de lui permettre de s'éloigner un moment.

Kildare et les seigneurs anglais. Ils sont au désespoir d'avoir été dupes de cette fourberie; ils déplorent leur existence ruinée, leurs espérances perdues.

Alors paraît Warbeck, amenant Plantagenet par la main : la surprise est générale. Kildare reconnaît le jeune prince, qui ne conçoit pas d'abord ce qui lui arrive, jusqu'à ce que Warbeck lui découvre tout le mystère; ensuite il rend hommage à Plantagenet comme à son prince, et l'embrasse comme son parent. Warbeck a trouvé Plantagenet endormi près du monument de la famille d'York, et l'a sauvé de deux meurtriers qui allaient l'assassiner. Joie des seigneurs anglais; noble reconnaissance de Plantagenet.

La duchesse revient, elle embrasse son neveu et le presse sur son cœur. Les Anglais la sollicitent de faire le même accueil à Warbeck. Nobles explications de Warbeck, qui tombe à ses pieds comme un parent scrupuleux. Elle est émue, elle laisse paraître

un sentiment de bienveillance dont elle donne la preuve en allant chercher la princesse.

Nouvel incident. Pendant son absence on découvre que le projet d'assassinat avait été concerté entre Éric et l'ambassadeur; on leur pardonne et on les abandonne à leur infamie. Warbeck embrasse Plantagenet sous les yeux de l'ambassadeur, et le charge de porter à son roi la déclaration que Plantagenet et lui feront valoir en commun leurs droits au trône.

La duchesse revient avec Adélaïde. Dénoûment.

FRAGMENS

DES PREMIÈRES SCÈNES

DU PREMIER ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le palais de la duchesse Marguerite, à Bruxelles. Une grande salle.

LE COMTE HÉREFORD arrivant avec ses cinq fils. SIR WILLIAM STANLEY est sur l'avant-scène et les regarde.

HÉREFORD.

Voici le foyer sacré où nous venons demander asile. Mes fils, voici le palais hospitalier où Marguerite, la souveraine de l'opulente Belgique, cette femme sublime, honore ses chers aïeux, secourt ses amis, et offre un refuge aux descendans opprimés de l'antique race royale et aux proscrits. Regardez autour de vous! tels que des pénates bienveillans. . . . Les nobles images de la famille d'York. . . . Vous les reconnaissez. . . . La Rose blanche brille en leurs mains. . . . . ce signe dont nous sommes joyeux de nous parer maintenant.

(Ici la dispute et le combat avec Stanley.)

SCÈNE II.

BELMONT, les précédens.

BELMONT.

Calmez-vous, milords; c'est ici la sainte demeure de la paix.

HÉREFORD.

Qu'ils s'éloignent, les vils serviteurs de Lancastre. Je fuis jusqu'en ces lieux. . . . . Et, en mettant le pied sur ce seuil, il faut que je retrouve les partisans de Lancastre montrant encore leur fronts audacieux.

STANLEY.

Je nomme les traîtres par leur noms, partout où je les rencontre.

BELMONT.

C'est assez, nobles lords. . . . la noble princesse qui règne en ces lieux. . . . elle a ouvert sa cour et sa capitale à tous les partis opposés, et sa plus belle gloire est de leur servir de médiateur.

STANLEY.

Oui, quiconque vient tramer de perfides complots contre l'Angleterre est un hôte bien accueilli ici.

BELMONT.

Elle est sœur de deux rois de la maison d'York. . . . elle est secourable, comme il convient à une parente de l'être; elle n'oublie point ceux de sa royale famille qui sont tombés sous les coups de l'adversité; et où pourraient-ils trouver assistance, fuyant

une terre ennemie, si ce n'était ici, à ce pieux foyer? Cependant elle se montre juste aussi envers leurs ennemis, et dans la personne du noble lord elle honore l'ambassadeur. . . . .
. . . .

SCÈNE IV.

. . . .
. . . .

HÉREFORD.

Venez, mes fils; venez tous! venez! la voix de mon cœur en rend un éclatant témoignage. C'est lui! ce sont les traits du roi Édouard. C'est le noble regard de mon maître. Je reconnais les accens de sa voix. (*Il se jette à ses pieds.*) O Richard! Richard! fils de mon roi! . . . .
. . . .

WARBECK.

Levez-vous, milord! ce n'est pas ici votre place. Elle est sur mon cœur. . . . .
. . . .

HÉREFORD.

. . . . Comment pûtes-vous échapper aux mains des meurtriers? Parlez; où la main secourable de la Providence céleste vous a-t-elle caché? . . . . . pour enfin vous montrer à nous dans des momens plus heureux?

WARBECK.

. . . . Pas en ce moment. . . . . Laissez-moi

jeter un voile sur le passé; ce temps est loin de nous. . . . Me voici parmi vous. . . . Je me vois entouré des miens. Un destin merveilleux m'a conduit. . . . .

. . . .

MARGUERITE.

. . . .

. . . .

Richard de Glocester, en montant sur le trône, enferma à la Tour les fils de son frère; il est vrai, et l'univers le sait, que Tirrel souilla ses mains de leur sang; et même la voix publique désigne le lieu où ils furent ensevelis. . . . Cependant la nuit et un mystère impénétrable avaient couvert l'action horrible qui s'était passée dans la Tour. . . . . Ce fut long-temps après, dans la suite, que le voile fut levé. Il est certain que Tirrel fut chargé d'assassiner les princes; il montra l'ordre qu'il en avait reçu du roi Richard. Le prince de Galles tomba sous son poignard. Un sort pareil était réservé à son frère. Cependant, soit que la conscience du barbare se fût soulevée, soit que les touchantes supplications de l'enfant aient attendri son cœur de fer, et rendu sa main incertaine, il ne frappa qu'un coup mal-assuré, et, reculant devant son horrible crime, il s'enfuit aussitôt. . . . .

. . . .

FIN DES FRAGMENS DE WARBECK.

FRAGMENS

D'UNE PIÈCE DE THÉATRE INTITULÉE

DÉMÉTRIUS,

TROUVÉS DANS LES PAPIERS DE SCHILLER.

DÉMÉTRIUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La diète polonaise à Cracovie.

(Au lever de la toile, on voit la diète siégeant dans la grande salle du sénat. Sur une triple estrade, recouverte d'un tapis écarlate, est le trône royal surmonté d'un baldaquin : des deux côtés sont les armes de Pologne et de Lithuanie.)

LE ROI est assis sur son trône ; à droite et à gauche, sur l'estrade, sont LES DIX GRANDS OFFICIERS DE LA COURONNE ; au bas de l'estrade, LES ÉVÊQUES, LES PALATINS et LES CASTELLANS sont assis des deux côtés ; devant eux, se tiennent sur deux rangs LES NONCES, la tête découverte ; tous sont armés. L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE, comme primat du royaume, est assis sur le devant de la scène; derrière lui, SON CHAPELAIN tient une croix d'or.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Ainsi, cette assemblée orageuse de la diète se termine par une conclusion heureuse. Le roi et les états se sépareront en bonne intelligence. La noblesse consent à désarmer et à dissoudre son insur-

rection : mais le roi donne sa parole sacrée de faire droit aux justes plaintes. . . . .

. . . .

Et maintenant que la paix est rétablie dans l'intérieur du royaume, nous pouvons jeter les yeux sur les affaires extérieures. . . . .

. . . .

L'intention de la sérénissime diète est-elle d'admettre à sa barre le prince Démétrius, qui prétend au trône de Russie comme huitième fils d'Iwan? Doit-il, devant cette auguste assemblée, venir exposer ses droits?

LE CASTELLAN DE CRACOVIE.

L'honneur l'exige, ainsi que la justice. Il ne serait point convenable de lui refuser cette demande.

L'ÉVÊQUE DE WERMELAND.

Les preuves de son bon droit ont été examinées, et ont été trouvées valables. On peut l'entendre.

PLUSIEURS NONCES.

On doit l'entendre.

LÉON SAPIEHA.

L'entendre, c'est le reconnaître.

ODOWALSKY.

Ne pas l'admettre, c'est le rejeter sans l'avoir entendu.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Avez-vous pour agréable qu'il soit admis? Je le demande pour la seconde, — pour la troisième fois.

LE GRAND CHANCELIER DE LA COURONNE.

Qu'il paraisse devant le trône!

PLUSIEURS SÉNATEURS.

Qu'il parle !

PLUSIEURS NONCES.

Nous voulons l'entendre.

(Le grand maréchal de la couronne fait signe, avec son bâton, à un huissier; celui-ci va ouvrir.)

LÉON SAPIEHA.

Écrivez, chancelier, que je proteste contre cette résolution, et contre tout ce qui pourra en résulter de contraire au maintien de la paix entre la Pologne et la Moscovie.

(Démétrius entre, fait quelques pas vers le trône, puis salue, la tête découverte, le roi, les sénateurs, et puis les nonces. Chaque salut lui est, à chaque fois, rendu par une inclination de tête. Il se place de manière à être vu d'une grande partie de l'assemblée et du public qui est censé assister à la diète, cependant sans tourner le dos au trône.)

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Prince Démétrius, fils d'Iwan, si l'éclat de cette royale assemblée de la diète t'intimide, si la majesté de ce spectacle enchaîne ta langue, tu peux, le sénat le permet, choisir un procureur selon ta volonté, et t'expliquer par sa bouche.

DÉMÉTRIUS.

Seigneur archevêque, je suis ici pour réclamer un royaume et une couronne royale. Il me conviendrait mal de trembler devant ce noble peuple, devant son roi, devant son sénat. Jamais je ne vis une si honorable assemblée. Cependant cet aspect m'inspire du courage et ne m'intimide pas. Je me félicite d'avoir à m'expliquer devant de si dignes témoins. Je ne pourrais avoir à parler devant une réunion plus auguste.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

.... La sérénissime république est favorablement disposée.....

DÉMÉTRIUS.

Roi puissant, dignes et puissans évêques et palatins, nobles seigneurs et nonces de la sérénissime république, c'est avec surprise, avec un profond étonnement, que je me vois, moi fils du czar Iwan, comparaissant devant la diète du peuple de Pologne. Tant que mon père a vécu, une haine a divisé les deux royaumes, et ils ne connurent point la paix. Cependant le ciel a tout disposé de sorte que *moi*, son sang, moi qui ai sucé avec le lait cette antique haine héréditaire, je me présente devant vous comme suppliant, et viens au milieu de la Pologne réclamer mes droits. Avant donc que je parle, oubliez généreusement ce qui s'est passé; oubliez que ce czar, dont je suis le fils, a porté la guerre sur vos frontières. Je me présente devant vous comme un prince dépouillé qui cherche protection. Les opprimés ont des droits sacrés sur tous les nobles cœurs. Où trouverait-on la justice sur la terre, si ce n'était chez un grand et valeureux peuple qui, jouissant en liberté de la plénitude du pouvoir, ne doit compte qu'à lui-même, — et que rien ne peut empêcher d'obéir à la noble impulsion de l'humanité.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Vous vous donnez pour le fils du czar Iwan. Ni votre contenance, ni vos nobles discours, ne contredisent une telle prétention. Cependant prouvez-nous qui vous êtes, puis espérez tout de la générosité de

la république. — Elle n'a jamais tremblé devant les Russes sur un champ de bataille ; elle aime autant voir en eux de nobles ennemis que de fidèles alliés.

DÉMÉTRIUS.

Iwan Basilowitz, le grand czar de Moscou, dans le long cours de son règne eut successivement cinq épouses. La première sortait de la race héroïque des Romanow, et il en eut pour fils Feodor, qui régna après lui. La dernière, Marfa, de la famille des Nagori, lui donna un fils, Démétrius, dernier rejeton de sa vieillesse : il était encore enfant lorsque son père mourut. Le czar Feodor, jeune homme d'un esprit faible et d'un corps débile, laissa régner sous son nom Boris Godunow, son grand écuyer, qui avec toute l'adresse d'un courtisan sut dominer son âme. Feodor était sans enfans, et le sein stérile de la czarine ne laissait point espérer un héritier. Alors le boyard habile, captant la faveur du peuple par d'artificieuses flatteries, éleva ses vœux jusqu'au trône. Entre le trône et cette orgueilleuse espérance s'élevait un seul obstacle, le jeune prince Démétrius Iwanowitz ; il croissait sous les yeux de sa mère à Uglitz, qu'elle avait reçu en douaire.

Alors pour l'accomplissement de son noir dessein il envoya à Uglitz un meurtrier, afin d'assassiner le czarowitz..... Un incendie éclata au milieu de la nuit dans l'aile du château que le jeune prince habitait avec sa nourrice. L'édifice devint la proie des flammes. Le prince disparut à tous les yeux ; passant pour mort, il fut pleuré par tout le monde. Je vous répète ici des circonstances que tout Moscou connaît.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Ce que vous racontez n'est ignoré de personne. Le bruit a retenti dans tout l'empire que le prince Démétrius avait trouvé le trépas à Uglitz dans un incendie. Puisque sa mort était pour le czar qui règne aujourd'hui un heureux coup du sort, on ne se fit pas scrupule de l'accuser de cette cruelle mort. Mais ce n'est pas de son trépas qu'il est maintenant question ! ce prince vit ! il vit en vous, vous le soutenez ainsi; donnez-nous en la preuve. Pour quel motif croyez-vous être ce prince ? A quel signe doit-on vous reconnaître ? Comment demeurâtes-vous caché à toute recherche ? et comment, après un silence de seize années, lorsque vous n'êtes pas attendu, vous produisez-vous maintenant à la lumière du jour ?

DÉMÉTRIUS.

Il n'y a pas plus d'un an que je suis instruit de mon sort : jusque-là j'étais inconnu à moi-même, et je ne soupçonnais pas ma royale naissance. Lorsque la conscience de ce que j'étais s'éveilla en moi, je me trouvais emprisonné dans les murs d'un cloître, moine parmi des moines. Un généreux courage se débattait en mon âme contre la règle étroite d'un monastère. Le sang des chevaliers bouillonnait secrètement en mes veines. Je me résolus à dépouiller le vêtement monacal, et je m'enfuis en Pologne, où le noble prince de Sendomir, ce bienveillant ami de l'humanité, me donna l'hospitalité dans son château. Ce fut là que me fut enseigné le noble service des armes.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

. . . . . Comment, vous ne vous connaissiez pas vous-même, et cependant la renommée avait déjà rempli le monde du bruit que le prince Démétrius était encore vivant? Le czar Boris tremblait sur son trône, et plaçait des surveillans aux issues de son royaume, pour examiner soigneusement chaque voyageur. Comment, vous n'étiez pas la source de cette rumeur? Vous ne vous étiez pas encore donné pour Démétrius?

DÉMÉTRIUS.

Je raconte ce que je sais. Si le bruit de mon existence s'est répandu, un dieu en aura sans doute été l'auteur. Je m'ignorais moi-même. Dans le château du palatin, perdu dans la foule de ses serviteurs, je passai heureusement mon obscure jeunesse. . . . . Dans un respectueux silence, j'adorais sa charmante fille: cependant mon audace n'alla jamais jusqu'à élever mes vœux vers elle. Le castellan de Lemberg, qui la recherchait en mariage, s'offensa de ma passion; il m'adressa des paroles hautaines, et, dans son aveugle colère, il s'oublia jusqu'à me frapper. Cruellement irrité, je saisis mon épée; et lui, furieux, hors de lui, se précipitant sur moi, reçut la mort de ma main, mais contre mon gré.

MEISCHECK.

Oui, ce fut sa faute...........

DÉMÉTRIUS.

Mon malheur fut au comble! Moi, sans nom, étranger, Moscovite, j'avais tué un des grands du royaume; j'avais commis un meurtre dans la mai-

son de mon généreux protecteur, j'avais donné la mort à son gendre et à son ami. Rien ne pouvait secourir mon innocence, rien ne pouvait émouvoir la compassion des gens qui l'entouraient; la faveur du noble palatin ne pouvait même pas me sauver, car la loi, indulgente aux Polonais, mais sévère à tous les étrangers, prescrivait mon arrêt. Ma sentence fut prononcée; je devais mourir. Déjà j'étais agenouillé devant le bloc fatal, déjà j'avais présenté ma tête au glaive... En ce moment on aperçut une croix d'or enrichie de pierres précieuses, qui à mon baptême avait été suspendue à mon cou. Je portais, ainsi que cela est en usage parmi nous, ce signe de notre rédemption, et je ne l'avais pas quitté depuis mon enfance. En ce moment où j'allais me séparer de la douce lumière du jour, je saisis avec une ardente piété cette dernière consolation, et je la pressai sur mes lèvres. (*Les Polonais montrent par l'expression de leur physionomie l'intérêt qu'ils prennent à ce récit.*) Cet ornement fut remarqué; son éclat et son prix excitèrent la surprise, éveillèrent la curiosité. On détache mes liens; on m'interroge. Cependant je ne pouvais me souvenir de l'époque où j'avais commencé à porter ce joyau. Il advint que trois jeunes boyards qui fuyaient la persécution du czar, étaient venus chercher un asile à Sambor, chez mon maître. Ils virent cette croix, et, aux neuf améthistes traversées par neuf émeraudes, la reconnurent pour celle qu'on avait suspendue au col du plus jeune fils du czar. Ils approchèrent de moi, et remarquèrent avec surprise que, par un bizarre caprice de la nature, mon bras

droit est plus court que mon bras gauche. Comme ils me pressaient de questions, je me ressouvins d'avoir emporté dans ma fuite un petit livre de psaumes, où le prieur de mon couvent avait de sa main tracé quelques caractères grecs. Je ne les avais jamais lus, car cette langue m'était inconnue. Le psautier fut alors apporté, et l'inscription lue. Elle était ainsi conçue : « Frère Basile Philarète (*c'était mon nom au monastère*), possesseur de ce livre est le prince Démétrius, le plus jeune fils d'Iwan. L'honnête diacre André l'a secrètement sauvé pendant la nuit de l'incendie. » On désignait deux monastères où les preuves en étaient déposées. Alors ces boyards, convaincus par des témoignages positifs, se précipitèrent à mes pieds, et me saluèrent comme czar. Ce fut ainsi que subitement je passai de l'abîme de l'infortune au sommet de la prospérité !

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

. . . .

DÉMÉTRIUS.

Et alors le bandeau qui couvrait mes yeux sembla se lever. Les souvenirs du passé se réveillèrent en moi ; et de même que les premiers rayons du soleil éclairent le sommet d'une tour élevée, au bout de l'horizon, de même deux idées distinctes apparurent clairement à ma mémoire renaissante. Je me voyais fuyant pendant toute une nuit obscure, et je voyais aussi la flamme s'élever en tourbillons derrière moi, au milieu des ténèbres. Il fallait que ces circonstances appartînssent à une époque bien reculée, car tout ce qui les avait précédées et suivies était

complétement effacé de mon souvenir, et ces images terribles se présentaient à mon esprit distinctes et isolées. Cependant je me rappelais aussi que quelques années plus tard un de mes compagnons, dans un mouvement de colère, m'avait appelé fils du czar. J'avais pris cela pour une moquerie, et j'avais frappé le railleur pour m'en venger. Tout cela traversa mon âme, comme un rapide éclair, et m'apporta tout à coup la certitude complète que j'étais le fils du czar, dont on avait publié la mort. Ainsi se résolut d'une seule parole l'énigme de mon obscure destinée. Ce n'est pas seulement à des signes qui pourraient être trompeurs que je reconnais ma royale origine; c'est à mon cœur, c'est à mon sang dont je verserais la dernière goutte plutôt que renoncer à mon droit à la couronne.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Et devons-nous nous fier à un écrit qui s'est trouvé par hasard entre vos mains, au témoignage de quelques fugitifs? Pardonnez, noble jeune homme; votre langage, votre contenance ne sont sûrement pas d'un imposteur, mais vous-même vous pouvez être trompé : il est pardonnable au cœur humain de se laisser séduire par un si grand appât. Qui nous offrez-vous pour garant de vos paroles?

DÉMÉTRIUS.

Je produirai le serment de cinquante nobles polonais, tous nés libres, tous d'une renommée sans tache : chacun attestera ce que j'ai avancé. Ici siége le noble prince de Sendomir; à son côté, je vois le

castellan de Lublin, ils pourront témoigner si j'ai dit la vérité...

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Qu'en pense la sérénissime diète? la force de tant de témoignages réunis doit dissiper tous les doutes. Un bruit sourd courait depuis long-temps dans le monde et annonçait que Démétrius, fils d'Iwan, vivait encore : les craintes du czar Boris confirmaient ce bruit. Un jeune homme se présente à nous, semblable par l'âge, par les traits, et même par les signes accidentels de la nature, à celui qui a disparu, à celui que l'on recherche; la noblesse de son âme justifie la grandeur de sa prétention : il est sorti miraculeusement d'un cloître; par je ne sais quel mystère, l'élève des moines s'est trouvé doué du courage des chevaliers. Il montre un joyau qui autrefois fut donné au czarowitz, et que jamais il n'a quitté; un témoignage écrit par une main pieuse atteste sa royale naissance; la vérité nous parle plus hautement encore à travers la franchise de ses discours et la candeur de son front : une telle physionomie ne cache point la fraude; elle s'enveloppe d'ordinaire dans de grandes paroles, et dans les ornemens d'un discours oratoire. Ainsi je ne lui refuserai pas plus long-temps le nom qu'il réclame avec tant de droit et de justice, et d'après mon antique privilége, je vote, comme primat, le premier en sa faveur.

L'ARCHEVÊQUE DE LEMBERG.

Je vote comme le primat.

PLUSIEURS AUTRES ÉVÊQUES.

Comme le primat.

PLUSIEURS PALATINS.

Et moi aussi.

ODOWALSKY.

Et moi de même.

PLUSIEURS NONCES, avec vivacité.

Nous tous.

SAPIEHA.

Nobles seigneurs, pensez-y bien, ne précipitez rien; une auguste assemblée ne doit pas se laisser emporter ainsi.

ODOWALSKY.

Il n'y a point à réfléchir; tout est considéré : les preuves sont sans réplique; nous ne sommes pas ici à Moscou : la crainte d'un despote n'enchaîne point ici nos libres sentimens; ici la vérité ose marcher le front levé. Je me plais à croire, nobles seigneurs, qu'ici, à Cracovie, dans la diète de Pologne, le czar de Moscou ne compte point de lâches esclaves.

DÉMÉTRIUS.

Grâces vous soient rendues, illustres sénateurs, de ce que vous avez reconnu les signes de la vérité; et si je suis réellement celui que je prétends être, ah, ne souffrez pas qu'un insolent usurpateur s'empare de mon héritage, qu'il souille plus long-temps le sceptre qui appartient à moi, légitime fils du czar . . . .

. . . .

j'ai la justice, vous avez la force : le grand intérêt de tous les états, de tous les trônes, c'est que tout se passe selon le droit, et que chacun possède ce qui est à lui. Lorsque la justice règne, chacun se réjouit,

se regarde comme maître assuré de son héritage; et dans chaque famille, sur chaque trône la loi veille comme un chérubin armé. . . . .

. . . .

c'est la justice qui maintient artistement l'édifice de l'univers; c'est la clef de la voûte : une seule pierre les maintient toutes; toutes les pierres en maintiennent une seule, et si elle tombe, tout se renverse et s'écroule. . . . .

. . . .

(*Réponse des sénateurs qui appuient l'opinion de Démétrius.*) Sois-moi favorable, illustre Sigismond, roi puissant! descends en toi-même, et songe à ton propre sort en considérant le mien. Toi aussi tu as éprouvé les coups du sort. C'est dans une prison que tu vis le jour; ton premier regard aperçut les murs d'un cachot : il fallut qu'un sauveur, qu'un libérateur te tirât de ta prison pour te placer sur le trône : tu trouvas un libérateur, tu éprouvas sa magnanimité; sois magnanime aussi envers moi. . . . .

. . . .

Et vous, membres honorables du sénat, vénérables évêques, colonnes de l'église, et vous, illustres Palatins et Castellans, voici le moment de réconcilier, par une action généreuse, deux peuples depuis si long-temps divisés; donnez à la Pologne la gloire de rendre, par sa puissance, aux Moscovites leur czar; d'un voisin qui presse en ennemi vos frontières, faites-vous un ami reconnaissant.

Et vous, nonces de la sérénissime république, préparez vos chevaux rapides; élancez-vous sur eux : la fortune vous ouvre ses portes dorées; je partage-

rai avec vous la dépouille des ennemis. Moscou abonde en richesses, le trésor des czars est rempli d'or et de pierreries; je pourrai royalement récompenser mes amis, et telle est ma volonté. Lorsque je serai entré comme czar, dans le Kremlin, alors, je le jure, les plus pauvres d'entre vous qui m'auront suivi, seront vêtus de velours et de zibeline; ils pourront couvrir leur harnois de perles, et l'argent sera un métal trop vil pour ferrer leurs chevaux.

(Les nonces font éclater de grands transports.)

KORELA, hettmann des cosaques.

(Il déclare qu'il est prêt à conduire sa troupe au secours de Démétrius.)

ODOWALSKY.

Le Cosaque doit-il donc nous ravir la gloire et le butin? . . . .

. . . .

Nous sommes en paix avec les princes tartares et les Turcs, nous n'avons rien à craindre de la Suède; déjà depuis long-temps notre vaillance se corrompt dans un vil repos, nos glaives se couvrent de rouille. Allons, élançons-nous dans l'empire des czars, acquérons un allié fidèle et reconnaissant, et augmentons la puissance et la grandeur de la Pologne.

BEAUCOUP DE NONCES.

La guerre, la guerre avec les Moscovites!

D'AUTRES.

Voilà qui est résolu. Prenez sur-le-champ les voix.

SAPIEHA se lève.

Grand maréchal de la couronne faites faire silence! Je demande la parole.

UNE FOULE DE VOIX.

La guerre ; la guerre avec les Moscovites !

SAPIEHA.

Je demande la parole, maréchal ; faites votre charge.

(Grand bruit au dedans et au dehors de la salle.)

LE GRAND MARÉCHAL DE LA COURONNE.

Vous le voyez ; je n'y puis rien.

SAPIEHA.

Comment ? le maréchal est-il gagné aussi ? n'y a-t-il plus de liberté dans la diète ? jetez votre bâton, et imposez silence : je le demande, je l'exige, je le veux. (*Le grand maréchal de la couronne jette son bâton au milieu de la salle, le tumulte s'apaise.*) A quoi pensez-vous donc ? quel parti prenez-vous ? ne sommes-nous pas en profonde paix avec le czar de Moscovie ? n'ai-je pas moi-même, comme votre royal ambassadeur, conclu une alliance de vingt ans ? J'ai dans le Kremlin levé ma main droite, et juré un serment solennel ; le czar nous a fidèlement tenu parole. Est-ce là observer la foi jurée ? est-ce de tels engagemens qu'une diète solennelle oserait anéantir ?

DÉMÉTRIUS.

Prince Léon Sapieha, vous avez, dites-vous, conclu la paix à Moscou avec le czar ? Non, vous ne l'avez pas conclue ; car c'est moi qui suis le czar ; c'est en moi qu'est la royauté moscovite ; je suis le fils d'Iwan et son légitime héritier : si la Pologne veut conclure la paix avec la Russie, c'est à moi

qu'elle doit s'adresser; votre traité est nul, il a été conclu avec un homme qui n'est rien.

ODOWALSKY.

Que nous importe votre traité! alors nous avons pu le vouloir, et aujourd'hui vouloir autre chose.

SAPIEHA.

En sommes-nous là? Si personne ici ne veut se lever pour la justice, moi je le ferai : je déchirerai une trame artificieuse; je révèlerai tout ce que je sais. — Vénérable prélat, comment! parlerais-tu de bonne foi, ou bien est-ce une dissimulation volontaire? Sénateurs, êtes-vous donc si crédules? Monarque, es-tu donc si faible? Ne savez-vous pas, ou ne voulez-vous pas savoir que vous êtes le jouet de l'artificieux waywode de Sendomir? c'est lui qui a suscité ce czar dont l'avide ambition dévore déjà dans sa pensée les richesses de Moscou. Faut-il donc que je vous dise comment un contrat est déjà passé et juré entre eux? comment il lui a déjà promis sa plus jeune fille? Et cette noble république doit-elle aveuglément se précipiter dans les périls de la guerre pour accroître la grandeur de ce waywode, et faire de sa fille une reine et une czarine? Il a tout corrompu et acheté. Il domine la diète, je le sais bien. Je vois combien sa faction est puissante dans cette enceinte; et dans le cas où il ne pourrait obtenir la majorité à la diète, il l'a fait entourer de trois mille cavaliers, et inonde toute la ville de ses vassaux : en ce moment même ils remplissent les salles de ce palais. On veut enchaîner la liberté de nos suffrages; mais nulle crainte ne pourra émouvoir

mon cœur, ni troubler mon courage. Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, je maintiendrai la liberté de mon vote; les hommes de bon sens seront de mon parti. Tant que je vivrai, aucune résolution ne sera prise contre la justice et la raison. J'ai conclu la paix avec la Moscovie, et c'est à moi qu'il appartient de la maintenir.

ODOWALSKY.

Ne l'écoutez pas! prenez les voix!

(Les évêques de Cracovie et de Wilna se lèvent, et chacun compte les voix de son côté.)

BEAUCOUP DE VOIX.

La guerre! la guerre avec les Moscovites!

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE, à Sapieha.

Cédez, noble seigneur; vous voyez que la majorité est contre vous : n'excitez pas une déplorable scission.

LE GRAND CHANCELIER DE LA COURONNE.

Seigneur waywode, le roi vous fait prier de céder et de ne pas faire de scission dans la diète.

DES HUISSIERS, bas à Odowalsky.

Tenez ferme; c'est ce que vous font dire ceux qui sont à la porte. Tout Cracovie est pour vous.

LE GRAND MARÉCHAL DE LA COURONNE. à Sapieha.

Il y a déjà eu de si bonnes résolutions prises : cédez. En faveur des autres décrets, rangez-vous à la majorité.

L'ÉVÊQUE DE CRACOVIE, qui a pris les voix de son côté.

Tous les bancs de droite sont unanimes.

SAPIEHA.

Quand tous seraient unanimes, — je dis non. Je dis *veto;* je romps la diète. On n'ira pas plus loin! tout ce qui a été résolu est frappé de nullité. (*Tout le monde se lève; le Roi descend de son trône; les barrières sont renversées; un bruit tumultueux s'élève de toutes parts; les nonces tirent leurs sabres, et entourent Sapieha; les évêques s'avancent, et le couvrent de leurs étoles.*) La majorité? Qu'est-ce que la majorité? La majorité, c'est la déraison. Le bon sens se trouve toujours dans le petit nombre. Celui qui ne possède rien, comment songerait-il au bien général? Le pauvre a-t-il une opinion? est-il libre? Il appartient au puissant qui le paie, et qui achète sa voix en lui donnant une chaussure et du pain. Sa voix ne doit être ni comptée, ni prise en considération. Tôt ou tard l'état périra, si la majorité triomphe, si l'extravagance domine.

ODOWALSKY.

Entendez-vous ce traître?

PLUSIEURS NONCES.

Tombez sur lui! Qu'on le mette en pièces.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE prend la croix des mains de son chapelain, et s'avance entre eux.

Du calme! Le sang des citoyens doit-il donc couler dans la diète? Prince Sapieha, modérez-vous. (*Aux évêques.*) Conduisez-le hors d'ici; faites-lui un rempart de votre corps; emmenez-le en silence par cette porte de côté: il ne faut pas que la foule le mette en pièces.

(Sapieha est emmené de force par les évêques; la fureur éclate dans ses regards. Les archevêques de Gnesne et de Lemberg écartent de lui les nonces : pendant ce bruyant tumulte et ce cliquetis de sabres, la salle se vide. Démétrius, Meischeck, Odowalsky et l'hettmann des Cosaques demeurent.)

ODOWALSKY.

Le coup a échoue. . . . . . Cependant vous ne manquerez pas de secours. Si la république maintient la paix avec les Moscovites, nous agirons avec nos propres forces.

KORELA.

Qui aurait pensé qu'il voulût ainsi tenir tête à toute la diète ?

MEISCHECK.

Le Roi vient.

(Le roi Sigismond, accompagné du grand chancelier, et du grand maréchal de la couronne, et de quelques évêques.)

LE ROI.

Mon prince, permettez que je vous embrasse. La sérénissime république vous rend enfin justice. Mon cœur était depuis long-temps profondément touché de votre sort : il doit émouvoir le cœur de tous les rois.

DÉMÉTRIUS.

J'oublie tout ce que j'ai souffert, et je me sens renaître sur votre sein.

LE ROI.

Je n'aime point les vaines paroles ; mais, je vous le demande, que peut un roi qui commande à des vassaux plus puissans que lui ? Vous avez été témoin d'un déplorable spectable ; ne concevez cependant point une mauvaise idée du royaume de Pologne, pour avoir vu le vaisseau de l'état agité par une tempête furieuse.

MEISCHECK.

Au milieu du fracas des tempêtes, le pilote sait diriger le navire, et le conduire rapidement à un port assuré.

LE ROI.

La diète est dissoute, je voudrais rompre la paix avec le czar, que je ne le pourrais. Cependant vous avez de puissans amis. Chaque Polonais pourra à son propre péril s'armer pour vous; le Cosaque pourra tenter les hasards de la guerre. Ce sont des hommes libres, je ne puis m'y opposer.

MEISCHECK.

Toute l'insurrection de Pologne est encore ici en armes. Si tu le voulais, seigneur, ce torrent impétueux qui lutte contre ton autorité, pourrait facilement se répandre sur la Moscovie.

LE ROI.

La Russie te fournira de meilleures armées. Ton plus puissant auxiliaire, c'est le cœur de ton peuple; c'est par la Russie que tu triompheras de la Russie. Parle aux citoyens de Moscou, comme tu as parlé aujourd'hui à la diète, tu toucheras leur cœur, et tu régneras. Autrefois, je montai paisiblement comme légitime héritier sur le trône de Suède, et cependant j'ai perdu mon royaume héréditaire, parce que le cœur des peuples m'était contraire.

(Marina entre.)

MARINA.

. . . .

MEISCHECK.

Sire, Marina ma plus jeune fille se jette aux pieds

de ta majesté. Le prince de Moscovie demande sa main. Tu es l'auguste patron de notre famille, c'est de ta royale main seulement qu'elle peut recevoir un époux.

(Marina se prosterne devant le roi.)

LE ROI.

Oui, mon cousin, puisque vous le désirez, je tiendrai lieu de père au czar. (*A Démétrius en lui donnant la main de Marina.*) Puisse-t-elle être pour vous le noble gage de la faveur du destin. Puissé-je vivre assez pour que mes yeux vous voient tous deux assis sur le trône de Moscovie.

MARINA.

Sire, j'honore humblement tes bontés; et partout où je serai, je te demeurerai soumise.

LE ROI.

Czarine, levez-vous! ce n'est point là votre place; ce n'est pas la place de la fiancée du czar, de la fille de mon premier waywode. Vous êtes la plus jeune parmi vos sœurs; mais votre âme avait su prévoir votre fortune, et une noble ambition vous appelle aux plus hautes destinées.

DÉMÉTRIUS.

Grand roi, soyez témoin de mon serment. Moi, prince, je le prête entre les mains d'un prince: j'accepte la main de cette noble demoiselle, comme un gage précieux de mon bonheur. Je jure que, dès que je serai monté au trône de mes pères, j'y conduirai en pompe ma fiancée, parée des brillans ornemens d'une reine. Je donne comme douaire à mon épouse la principauté de Plesgow et de Gross-Neu-

gart, avec toutes ses villes, bourgs et habitans, avec tous ses priviléges et ses pouvoirs. Je la lui donne en libre propriété à titre perpétuel; et je confirmerai cette donation, comme czar, dans ma ville capitale de Moscou. Je compterai au noble waywode pour prix de ses secours, un million de ducats de Pologne. . . . .

. . . .

Et que Dieu et ses saints me retirent leur protection, si mon serment n'est pas sincère, et si je ne le tiens pas.

LE ROI.

Vous le tiendrez. Vous n'oublierez jamais tout ce que vous devez au noble waywode, qui a hasardé une situation heureuse pour servir vos vœux, et une fille chérie sur la foi de vos espérances. Conservez précieusement un ami si rare. Quand le destin vous sera favorable, n'oubliez jamais de quel degré vous vous êtes élevé au trône; que votre cœur ne change point, quand vous revêtirez le manteau royal. Pensez que c'est en Pologne que vous vous êtes retrouvé, et que cette contrée vous a ainsi donné une seconde fois la naissance.

DÉMÉTRIUS.

Je me suis élevé du sein de l'humilité! J'ai appris à honorer les nobles liens qui unissent l'homme à l'homme par un libre et mutuel penchant.

LE ROI.

Vous allez vous trouver dans un royaume où règnent d'autres mœurs et d'autres lois : la liberté habite la terre de Pologne; le roi lui-même, quel

que soit l'éclat de son rang élevé, n'est souvent que le serviteur d'une puissante noblesse; en Russie une puissance sacrée et paternelle domine tout : l'esclave sert avec une soumission obéissante. . . . . . .
. . . .

DÉMÉTRIUS.

Cette belle liberté que j'ai vue ici, je veux la transplanter dans ma patrie; je veux changer l'esclave en homme libre; je ne veux pas régner sur des âmes serviles.

LE ROI.

Ne précipitez rien, et sachez obéir à la loi du temps; prince, en nous quittant, recevez encore de moi trois conseils; pratiquez-les exactement quand vous serez parvenu à l'empire : c'est un roi qui vous les donne, un vieillard que tant de choses ont éprouvé : votre jeunesse pourra en profiter.

DÉMÉTRIUS.

Ah! que votre sagesse m'instruise, grand roi! vous êtes révéré par un peuple libre : comment ferai-je pour parvenir à ce noble but?

LE ROI.

. . . . Vous arriverez d'une terre étrangère, ce sont des armées ennemies qui vous amèneront : vous aurez à vous faire pardonner ce premier tort; montrez-vous donc le vrai fils de la Moscovie, et témoignez des égards à ses mœurs : tenez parole à la Pologne, honorez-la : sur un trône nouveau on a besoin d'amis; le bras qui vous aurait rétabli pourrait vous renverser; estimez-la, mais ne cherchez point à l'imiter : jamais les coutumes étrangères ne

réussissent dans un empire. . . . .

. . . .

Honorez votre mère, vous retrouverez une mère.

DÉMÉTRIUS.

O mon roi!

LE ROI.

Vous avez tant de motifs de l'honorer : ayez pour elle une filiale vénération ; elle forme un lien cher et sacré entre vous et votre peuple. Un czar est affranchi des lois humaines, mais il n'est pas de plus redoutables lois que celles de la nature : votre peuple ne peut avoir un meilleur gage de votre humanité, que votre piété filiale. Je n'ajoute plus rien. Il vous reste encore beaucoup à faire avant de conquérir la toison d'or. Ne vous attendez point à une victoire facile : le czar Boris gouverne avec force et prévoyance ; ce n'est pas un homme efféminé que vous avez à combattre. Quand un homme s'est élevé au trône par son mérite, les orages de l'opinion ne l'en précipitent point facilement : ses actions lui tiennent lieu d'aïeux... Je vous livre à votre heureux sort : par deux fois il vous a miraculeusement préservé de la mort ; il accomplira son ouvrage et placera la couronne sur votre tête.

ODOWALSKY, MARINA.

ODOWALSKY.

Hé bien, madame, n'ai-je pas bien tenu mes engagemens, et mon zèle ne mérite-t-il pas des éloges?

MARINA.

Il est heureux, Odowalsky, que nous nous trouvions seuls ; nous avons à parler de choses impor-

tantes, dont le prince ne doit rien savoir; puisse-t-il suivre la voix de Dieu qui l'entraîne; il croit à lui-même, ainsi le monde y croira; confirmez-le dans cette vague obscurité qui engendre de grandes choses. Mais nous qui dirigeons tout, nous devons voir clair, nous aurons de l'habileté pour lui, et il appellera cela de l'inspiration; nous saurons préparer les résultats avec art et avec prudence, et il pensera toujours qu'il les doit à la haute faveur du ciel.

. . . .

ODOWALSKY.

Ordonnez, madame; c'est vous seule que je sers; que m'importent les intérêts de ce Moscovite? votre grandeur et votre gloire sont tout ce qui me touche; et je sacrifierais pour vous mon sang et ma vie. Aucun bonheur ne fleurit pour moi; sans biens, sans indépendance, je n'ose élever mes vœux jusqu'à vous; mais je veux du moins mériter votre bienveillance : travailler à votre grandeur est ma seule pensée; un autre pourra vous posséder, mais vous serez à moi si votre sort est mon ouvrage.

MARINA.

C'est pourquoi je t'ouvre mon cœur : tu es l'homme à qui je confierai toute la vérité; le roi n'est pas sincère, je l'ai pénétré : c'était un jeu concerté avec Sapieha, et voilà tout. Sans doute il lui convient que mon père, dont il redoute la puissance, s'affaiblisse dans cette entreprise; il lui convient que la confédération de la noblesse, si redoutable pour lui, se précipite dans cette guerre étrangère. Pendant qu'il demeurera neutre dans ce combat, il s'imagine partager avec nous les fruits de la vic-

toire; et si nous sommes vaincus, il espère qu'il pourra plus facilement faire peser sur nous, en Pologne, le joug de son pouvoir. Nous voilà livrés à nous-mêmes; le sort en est jeté : il s'occupe de lui seul, occupons-nous de nous-mêmes. . . . .

. . . .

Tu conduiras tes troupes à Kiow. Elles vont jurer ici fidélité au prince et à moi; à moi, entends-tu? c'est une précaution nécessaire. . . . .

. . . .

ODOWALSKY.

. . . .

MARINA.

Ce n'est pas de ton bras seulement que j'ai besoin; c'est de tes yeux.

ODOWALSKY.

Parlez, commandez.

MARINA.

Tu guideras le czarowitz; veille bien sur lui, ne le quitte pas un instant : tu me rendras compte de chacune de ses démarches.

ODOWALSKY.

Fiez-vous à moi; il ne nous échappera jamais.

MARINA.

Tout homme est ingrat : à peine sera-t-il czar qu'il voudra se dégager de nos liens. . . . .

. . . .

Les Russes haïssent les Polonais; ils doivent les haïr : le cœur ne peut être pour rien dans une telle union.

(Marina, Odowalsky, Opalinsky, Bielsky, et plusieurs nobles polonais.)

OPALINSKY.

Noble dame, fais-nous donner de l'argent et nous partirons : cette longue diète nous a ruinés ; nous te ferons reine de Moscovie.

MARINA.

L'évêque de Kaminieck et de Culm avancera de l'argent sur le gage de vos terres et de vos hommes ; vendez, engagez vos domaines, faites argent de tout, convertissez tout en armes et en chevaux ; la guerre est le meilleur de tous les commerces : elle change le fer en or ; ce que vous allez perdre ici, vous sera rendu dix fois à Moscou.

BIELSKY.

Ils sont là deux cents à boire dans une auberge : si tu te montrais, si tu vidais un verre avec eux, ils seraient à toi, je les connais.

MARINA.

Attends-moi, tu vas m'y accompagner.

OPALINSKY.

. . . .

Assurément tu étais née pour être reine.

MARINA.

Sans doute : aussi il faut que je le devienne.

BIELSKY.

Oui ; monte sur une blanche haquenée, arme-toi, et nouvelle Wenda, conduis ta vaillante armée à une victoire certaine.

MARINA.

Mon esprit vous conduira, la guerre ne convient point aux femmes; le lieu de réunion est Kiow; mon père vous amènera là trois mille chevaux, mon beau-frère en conduira deux mille; des bords du Don nous arrivera une troupe auxiliaire de cosaques. Me jurez-vous fidélité?

TOUS.

Oui, nous le jurons!

(Ils tirent leurs sabres.)

QUELQUES-UNS.

Vivat Marina!

D'AUTRES.

Russiæ regina!

(Marina déchire son voile et en distribue les morceaux aux nobles polonais. Ils sortent, elle demeure.)

MARINA.

Pourquoi êtes-vous si triste, mon père, lorsque la fortune nous sourit, lorsque tout marche au gré de nos vœux, lorsque tous les bras s'arment pour nous?

MEISCHEK.

C'est cela même, ma fille. Tout va se trouver en jeu : la puissance de ton père va s'épuiser dans ces préparatifs de guerre : n'ai-je donc pas sujet d'y réfléchir sérieusement? La fortune est trompeuse; ses promesses incertaines. . . . .

. . . .

MARINA.

. . . .

MEISCHEK.

Téméraire fille, où m'as-tu entraîné? Quelle a été ma faiblesse paternelle de ne point résister à tes instances! Je suis le plus riche waywode du royaume, le premier après le roi! Ne pouvions-nous pas être contens d'un tel sort, et jouir de notre bonheur avec une âme satisfaite? Tu as voulu t'élever plus haut. Une position convenable et pareille à celle de tes sœurs ne t'a point suffi, tu as voulu atteindre au terme le plus élevé de la destinée humaine, et porter une couronne. Et moi, trop faible père, je place sur toi tout ce que j'ai de plus cher, de plus précieux; je laisse troubler ma raison par tes prières, et je livre au hasard un bonheur certain.

MARINA.

Eh quoi! mon père chéri, te repentirais-tu de ta bonté? Qui pourrait se contenter d'une destinée modeste, quand il voit planer au-dessus de sa tête le plus noble sort?

MEISCHEK.

Tes sœurs ne portent point la couronne, et elles sont heureuses. . . . .

. . . .

MARINA.

Quel bonheur y aurait-il à quitter la maison du waywode mon père, pour entrer dans la maison du palatin mon époux? Quelle nouveauté trouverais-je dans un pareil changement? Et puis-je me réjouir du lendemain, s'il ne me donne que ce que j'avais déjà la veille? O insipide retour du passé! ennuyeuse monotonie de l'existence! y a-t-il là de quoi exciter

l'espérance ou l'activité ? Il faut l'amour ou la grandeur; tout le reste me semble également vulgaire.

MEISCHEK.

. . . .

MARINA.

Ah! mon père chéri, que ton front s'éclaircisse! Confions-nous au flot qui nous emporte! Ne pense pas aux sacrifices que tu vas faire, songe à la récompense, au but que tu atteindras; quand tu verras ta fille dans la pompe d'une czarine, assise sur le trône de Moscovie, quand tu verras ton petit-fils régner sur l'univers!

MEISCHEK.

Je ne vois rien que toi, je ne pense qu'à toi, ma fille; à toi parée de l'éclat du diadème. Tu l'exiges; je ne sais rien te refuser.

MARINA.

O le meilleur des pères! encore une grâce; ne me la refuse pas.

MEISCHEK.

Que souhaites-tu, mon enfant?

MARINA.

Dois-je demeurer enfermée dans Sambor, tandis que mon cœur sera en proie à une ardeur indomptable? Mon sort se décidera par-delà le Borysthène, et j'en serai séparée par d'immenses espaces! Puis-je le supporter? Ah! mon âme impatiente serait condamnée aux tortures de l'attente; c'est avec les battemens et les angoisses de mon cœur que je comp-

terais les délais éternels qu'entraîne cette énorme distance.

MEISCHEK.

Que veux-tu ? Que désires-tu ?

MARINA.

Laisse-moi attendre l'événement à Kiow. Là, je me trouverai à la source des nouvelles ; là, je serai sur la limite des deux royaumes. . . . .

MEISCHEK.

Ton âme est dans une agitation terrible : modère-toi, mon enfant.

MARINA.

Ainsi tu me l'accordes : tu m'y conduiras.

MEISCHEK.

C'est toi qui m'y conduiras. Ne faut-il pas consentir à tout ce que tu veux ?

MARINA.

Mon père, lorsque je serai czarine de Moscovie, Kiow sera notre frontière ; il faudra que Kiow m'appartienne, et toi tu le gouverneras.

MEISCHEK.

Ah ! ma fille, tu rêves ! Déjà l'immense Moscovie est trop étroite pour ton ambition ; tu veux déjà agrandir son territoire aux dépens de ta patrie.

MARINA.

Kiow n'appartient point à notre patrie : là, régnaient les anciens princes des Varangiens ; je l'ai lu dans de vieilles chroniques : elle fut arrachée à

l'empire de Russie; je la rattachèrai à son antique souveraine.

MEISCHEK.

Tais-toi, tais-toi! le waywode ne peut entendre de tels discours.

(On entend des trompettes. Ils partent.)

. . . .

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

On voit un couvent grec situé dans une contrée déserte et glacée, près du lac Bieloserzk.

UNE TROUPE DE RELIGIEUSES, vêtues de noir et voilées, passe dans le fond du théâtre; MARFA, avec un voile blanc est seule, appuyée sur la pierre d'un tombeau; OLGA quitte les religieuses, s'arrête un moment en regardant Marfa, puis s'approche d'elle.

OLGA.

TON cœur ne te porte-t-il pas à jouir comme nous du réveil de la nature? Le soleil revient, et les longues nuits diminuent; les glaces des fleuves se brisent; les traîneaux font place aux barques, et les oiseaux du printemps arrivent: le monde s'épanouit; la douceur nouvelle de l'air nous attire toutes hors de nos étroites cellules pour jouir de la sérénité qui embellit la nature rajeunie; toi seule, abîmée dans ton éternelle douleur, ne veux-tu point partager l'allégresse commune?

MARFA.

Laisse-moi seule, et va joindre tes sœurs. Que celui qui espère jouisse du printemps. L'année, en se renouvelant, en rajeunissant le monde, n'a rien à me promettre : tout est pour moi dans le passé; mes regards ne peuvent se porter qu'en arrière.

OLGA.

Pleureras-tu éternellement ton fils, et gémiras-tu toujours sur ta grandeur perdue? Le temps qui verse son baume sur toutes les blessures du cœur n'a-t-il aucun pouvoir sur toi? Tu fus la czarine de ce grand empire; tu fus la mère d'un fils, l'objet de toutes tes espérances; il te fut enlevé par un destin cruel : tu te vis ensevelie dans ce cloître solitaire sur les limites de la vie et de la mort. Cependant depuis ce jour affreux la nature a repris seize fois sa verdure : il n'y a que toi que je voie ne jamais changer : quand autour de toi tout est vivant, tu sembles une image immobile que le sculpteur a taillée dans la pierre pour la placer sur un tombeau, conservant toujours la même expression.

MARFA.

Oui, le temps m'a placée ici comme un monument de mon destin horrible. Je ne me calmerai point, je ne veux rien oublier. Il n'y a qu'une âme faible qui puisse recevoir sa guérison du temps. Quelle compensation y a-t-il pour l'irréparable? Rien ne peut racheter ma douleur. De même que la voûte du ciel se montre toujours au voyageur, immense, environnant le monde, reculant devant lui à mesure qu'il avance; de même ma douleur

m'environne partout où je porte mes pas ; elle s'ouvre devant moi comme une mer infinie ; et jamais elle n'épuisera mes larmes éternelles.

OLGA.

Ah ! voyons ce qu'apporte ce jeune pêcheur autour duquel nos sœurs se pressent avec curiosité. Il vient des lieux éloignés que les hommes habitent. Il nous apporte quelque nouvelle du monde; le lac est maintenant navigable; les routes sont libres; n'as-tu pas quelque curiosité de l'entendre? Quelque mortes que nous soyons au monde, nous apprenons volontiers les événemens qui s'y succèdent; et tranquilles sur le rivage, nous comtemplons avec admiration le tumulte des flots.

(Des religieuses approchent avec un jeune pêcheur.)

XENIA ET HÉLÉNA.

Dis-nous, raconte-nous ce que tu sais de nouveau.

ALEXIA.

Conte-nous ce qui se passe hors de ces lieux, dans le siècle.

LE PÊCHEUR.

Donnez-moi le temps de parler, saintes dames.

XÉNIA.

Est-on en guerre? est-on en paix?

ALEXIA.

Qui gouverne le monde?

LE PÊCHEUR.

Un vaisseau est arrivé à Archangel, à travers les

glaces du pôle. Il avait traversé les régions immobiles du Nord.

OLGA.

Comment un vaisseau peut-il naviguer sur ces terribles mers?

LE PÊCHEUR.

C'est un vaisseau anglais qui a trouvé cette nouvelle route pour venir chez nous.

ALEXIA.

Que ne risque pas l'homme pour l'amour du gain!

XÉNIA.

Ainsi le monde n'est nulle part fermé!

LE PÊCHEUR.

Mais ce n'est là qu'une bien petite aventure. Une tout autre histoire trouble l'univers.

ALEXIA.

Ah! parlez, racontez.

OLGA.

Dites, qu'est-il arrivé?

LE PÊCHEUR.

Il se passe des choses surprenantes dans le monde. Les tombeaux s'ouvrent, les morts revivent.

OLGA.

Explique-toi, parle.

LE PÊCHEUR.

Le prince Démétrius, le fils d'Iwan, que nous avons pleuré seize ans comme mort, est vivant; il s'est retrouvé en Pologne.

OLGA.

Le prince Démétrius est vivant ?

MARFA, vivement.

Mon fils !

OLGA.

Ah ! contiens-toi ; impose silence à ton cœur jusqu'à ce que nous ayons tout entendu.

ALEXIA.

Comment peut-il être vivant ? Il a péri à Uglitz, et a été enveloppé dans les flammes.

LE PÊCHEUR.

Il échappa à la fureur des flammes, et trouva asile dans un cloître. Là, il croissait dans l'obscurité jusqu'à ce que le temps fût venu de se faire connaître.

OLGA, à Marfa.

Tu trembles, princesse, tu pâlis !

MARFA.

Je sais que c'est une erreur; et cependant je suis si peu affermie contre la crainte et l'espérance, que mon cœur est en proie à l'agitation.

OLGA.

Pourquoi serait-ce une erreur ? Écoutez-le, écoutez-le ! Comment un tel bruit aurait-il pu se répandre sans fondement ?

LE PÊCHEUR.

Sans fondement ! Tous les peuples de la Lithuanie et de la Pologne ont pris les armes. Notre grand souverain tremble dans sa capitale.

(Marfa tremble de tous ses membres. Olga et Alexia la soutiennent.)

XÉNIA.

Parle, dis tout ! dis ce que tu sais.

ALEXIA.

Dis, où as-tu appris cette nouvelle ?

LE PÊCHEUR.

Où je l'ai apprise ? Une lettre a été envoyée par le czar dans toutes les terres de sa domination. Le magistrat de notre ville nous l'a lue, après nous avoir tous rassemblés. Là, il est dit qu'on veut nous tromper, et que nous ne devons pas croire à cette fourberie. Cela même nous y fait croire ; car si cela n'était pas vrai, notre grand souverain mépriserait ce mensonge.

MARFA.

Est-ce donc la fermeté que je me flattais d'avoir acquise? Mon cœur appartient-il donc encore au monde, puisque de vaines paroles me bouleversent ainsi ? Depuis seize années je pleure mon fils, et tout à coup je croirais qu'il est vivant ?

OLGA.

Tu as pleuré sa mort pendant seize années : cependant tu n'as jamais vu ses restes. Rien ne rend impossible la vérité de cette nouvelle. La Providence veille sur le destin des peuples et sur la tête des rois. — Ouvre ton cœur à l'espérance. — L'événement passe ton intelligence ; mais qui peut imposer des limites au pouvoir du Tout-Puissant ?

MARFA.

Dois-je rejeter un regard sur la vie dont j'avais enfin réussi à me séparer ? . . . .

. . . .

Mon espoir ne peut se porter vers le séjour des morts. Ah! ne me dis rien de plus : ne rattache point mon cœur à cette trompeuse image; ne me condamne pas à perdre deux fois mon fils chéri. Oh ! c'en est fait de la paix de mon âme; je ne puis croire à ce discours, hélas! et je ne puis l'effacer de mon cœur. Malheur à moi! maintenant je ne sais plus si ma pensée doit le suivre chez les morts, ou le chercher chez les vivans. Je suis livrée à un doute sans issue.

(On entend une cloche; la tourière vient.)

OLGA.

Que signifie cette cloche? Que veut la sœur tourière?

LA TOURIÈRE.

L'archevêque se présente à nos portes; il vient de la part du czar, et demande audience.

OLGA.

L'archevêque se présente à nos portes! Quelle circonstance extraordinaire peut le conduire ici?

XÉNIA.

Allons toutes le recevoir avec les honneurs qui lui sont dus.

(Elles vont vers la porte; l'archevêque entre; elles se mettent à genoux devant lui, et il leur donne sa bénédiction.)

JOB.

Je vous donne le baiser de paix, au nom du père, du fils et du saint esprit qui procède du père.

OLGA.

Seigneur, nous baisons humblement ta main pa-

ternelle. . . . .

. . . . dis ta volonté à tes respectueuses filles.

JOB.

Ma mission regarde la sœur Marfa.

OLGA.

Elle est ici et n'attend que tes ordres.

(Les religieuses s'éloignent.)

JOB.

C'est notre grand souverain qui m'envoie vers toi : du haut de son trône il a pensé à toi ; de même que le soleil lance et disperse ses rayons lumineux dans tout l'univers, de même l'œil du souverain s'étend partout ; ses soins veillent sur les extrémités les plus reculées de son empire, et son regard y pénètre.

MARFA.

J'ai éprouvé jusqu'où s'étend son bras.

JOB.

Il sait de quel noble esprit tu es animée ; ainsi il ressent avec indignation l'offense qu'un imposteur ose te faire.

MARFA.

. . . .

JOB.

Apprends qu'en Pologne, un impudent renégat, après avoir abjuré son Dieu en rompant criminellement ses voeux monastiques, s'est attribué le noble nom de ton fils, de ce fils que la mort te ravit dans son enfance ; cet imposteur téméraire se vante

d'être de ton sang, se donne pour le fils du czar Iwan. Un waywode de Pologne a rompu la paix, et il conduit ce faux roi que lui-même a suscité; il s'avance sur nos frontières avec une forte armée, il essaie d'égarer le cœur fidèle des Russes, et de les entraîner à la trahison et à la révolte. . . . .
. . . . Dans sa bonté paternelle, le czar m'a envoyé vers toi; tu honores les mânes de ton fils; tu ne voudras pas endurer qu'un impudent aventurier lui dérobe son nom dans le tombeau, et s'empare audacieusement de ses droits; tu déclareras hautement, à la face du monde, que tu ne le reconnais point pour ton fils; tu ne presseras point sur ton noble cœur un vagabond étranger : le czar attend de toi que tu démentiras cette honteuse supposition, avec la juste colère qu'elle doit exciter.

MARFA, *qui pendant tout ce discours a semblé en proie aux plus vives émotions.*

Qu'entends-je, archevêque? est-il possible? Dis-moi, par quelles marques, par quelles puissantes preuves ce téméraire aventurier s'est-il accrédité, comme le fils d'Iwan dont nous avons pleuré la mort?

JOB.

C'est par une ressemblance fugitive avec Iwan, par un écrit tombé par hasard entre ses mains, par un précieux joyau dont il fait parade, qu'il a trompé le vulgaire, avide d'illusions.

MARFA.

Quel joyau? Ah! explique-toi.

JOB.

Une croix d'or ornée de neuf émeraudes, qui fut, dit-il, suspendue à son cou lors de son baptême.

MARFA.

Que dites-vous? Il montre cet ornement? (*En s'efforçant de demeurer calme.*) Et comment prétend-il s'être sauvé?

JOB.

Un fidèle serviteur, un diacre, l'aurait arraché à la mort et à l'incendie, puis l'aurait secrètement conduit à Smolensk.

MARFA.

Mais où s'est-il caché? où prétend-il qu'il a vécu inconnu jusqu'à cette heure?

JOB.

Il croissait dans le couvent de Tschudow, inconnu à lui-même; de là il s'est enfui en Lithuanie et en Pologne, où il se mit au service du prince de Sendomir, jusqu'à ce qu'un hasard lui eût découvert sa naissance.

MARFA.

A-t-il pu par de telles fables gagner des amis qui risquent pour lui leur sang et leur vie?

JOB.

Czarine, le cœur du Polonais est perfide, et il regarde avec envie notre patrie florissante : tout prétexte lui est bon pour allumer la guerre sur nos frontières.

MARFA.

Cependant n'y a-t-il pas même en Moscovie de

crédules âmes, que cette œuvre de mensonge a su séduire ?

JOB.

Le cœur des peuples est inconstant, princesse ; ils aiment le changement, ils croient gagner à une nouvelle domination, l'audacieuse assurance du mensonge les entraîne, et le merveilleux trouve faveur et croyance ; c'est pourquoi le czar souhaite que tu dissipes l'erreur du peuple : toi seule peux le faire ; un mot de toi, et l'imposteur, qui impudemment se dit ton fils, retombe dans le néant. Je me réjouis de te voir ainsi émue ; cette téméraire fourberie t'indigne, je le vois, et ton front est enflammé d'une noble colère.

MARFA.

Et où, dites-le-moi, où est maintenant retenu celui qui ose se donner pour mon fils ?

JOB.

Déjà il approche de Tschernikow ; c'est de Kiow, dit-on, qu'il est entré en campagne ; une armée polonaise de cavalerie légère marche à sa suite, et il a rassemblé une troupe de cosaques du Don.

MARFA.

O Dieu tout-puissant, grâces te soient rendues ! oui, je te remercie de m'avoir enfin donné la liberté et la vengeance !

JOB.

Qu'est-ce donc, Marfa ? ai-je bien entendu ?

MARFA.

Oh ! puissances célestes, conduisez-le au succès, que vos saints anges guident ses étendards !

JOB.

Est-il possible? comment? cet imposteur pourrait-il...?

MARFA.

Il est mon fils, à tous ces signes je le reconnais; je le reconnais à la terreur de ton czar : c'est lui, il est vivant, il approche! tyran, descends du trône! tremble! il vit le rejeton de la race de Ruric; le vrai czar, le légitime héritier vient; il vient, et demande compte de son patrimoine.

JOB.

Insensée, penses-tu à ce que tu dis?

MARFA.

Il luit enfin le jour de la vengeance, le jour de la restauration; le ciel tire l'innocence de la nuit des tombeaux pour la produire au jour. Cet orgueilleux Godunow, mon mortel ennemi, est obligé de ramper à mes pieds, pour demander sa grâce; ils sont accomplis mes vœux les plus ardens!

JOB.

La haine peut-elle aveugler à un tel point?

MARFA.

La peur a-t-elle pu aveugler ton czar au point d'attendre son salut de moi, de moi qu'il a si cruellement offensée?. . . . .

. . . .

Dois-je donc renier le fils que le ciel, par un miracle, rappelle pour moi du tombeau? Dois-je, pour plaire au meurtrier de ma race, à celui qui a accumulé sur moi des malheurs sans mesure, repousser

la délivrance que Dieu m'envoie enfin, au milieu de la profondeur de mon désespoir ?

JOB.

. . . .

MARFA.

Non, tu ne m'échapperas pas ; il te faudra m'entendre : tu es en mon pouvoir, et je ne te laisserai point aller. Oh ! enfin je puis soulager mon âme ; enfin je puis répandre sur mon ennemi une colère si long-temps contenue au fond de mon cœur. . . . . Qui me jeta vivante dans ce tombeau, lorsque j'étais encore dans toute la force de ma jeunesse, et que mon sein était rempli de l'ardeur du sentiment ? qui arracha d'auprès de moi mon fils bien-aimé ? qui envoya des meurtriers pour l'égorger ? Oh ! nulles paroles ne peuvent exprimer ce que j'ai souffert, lorsque durant les longues nuits étoilées, agitée par de douloureux transports, je mesurais le cours des heures par le cours de mes larmes. Le jour de la délivrance et de la vengeance est arrivé. Le puissant est tombé en mon pouvoir.

JOB.

Tu crois que le czar te redoute ?

MARFA.

Il est en mon pouvoir. Un mot, un seul mot de ma bouche peut décider de son sort. C'est pour cela que ton maître t'a envoyé vers moi. Tous les peuples de la Russie et de la Pologne ont en ce moment les yeux sur moi. Si je reconnais le czarowitz pour le fils d'Iwan, et de moi, tout lui rendra hommage

l'empire est à lui : si je le renie, il est perdu. En effet, qui imaginerait qu'une mère véritable, qu'une mère aussi cruellement offensée que moi, pût, d'intelligence avec le meurtrier de sa race, désavouer le fils de son cœur? Il ne m'en coûterait qu'un mot, et l'univers l'abandonnerait comme un imposteur. — N'est-ce pas vrai? on voudrait obtenir ce mot de moi. — Avouez que je pourrais rendre un grand service à Godunow?

JOB.

Tu pourrais rendre un grand service à ton pays. Tu pourrais, en rendant hommage à la vérité, préserver l'empire d'une cruelle guerre. Toi-même tu ne doutes pas de la mort de ton fils; pourras-tu rendre témoignage contre ta conscience?

MARFA.

Je l'ai pleuré durant seize ans; mais je n'avais jamais vu ses restes. La voix publique et ma douleur me persuadèrent qu'il était mort. Ce serait une impiété de vouloir tracer, par un doute téméraire, des limites à la toute-puissance divine. S'il n'était pas le fils de mon cœur, il serait du moins le fils de ma vengeance. Je l'accepte comme un enfant que le ciel vengeur a enfanté pour moi.

JOB.

Malheureuse! tu braves l'homme puissant! La retraite du cloître ne peut te dérober à son bras.

MARFA.

Il peut me tuer; il peut étouffer ma voix dans le tombeau, ou dans la nuit d'un cachot, et l'empêcher de retentir dans tout l'univers; il le peut; mais il

ne peut me faire dire ce que je ne veux pas dire; cela lui est impossible. — Malgré toute ton habileté, il n'a pas atteint son but.

JOB.

Est-ce ton dernier mot? Penses-y bien! N'apporterai-je pas au czar une meilleure réponse?

MARFA.

Qu'il s'en fie à la bonté du ciel, s'il l'ose; et à l'amour de son peuple, s'il le possède.

JOB.

C'en est assez. Tu es résolue à te perdre: tu t'appuies sur un faible roseau qui se brisera, et tu t'écrouleras avec lui.

MARFA seule.

C'est mon fils, je n'en puis douter. Les hordes sauvages et libres des déserts s'arment pour lui; un orgueilleux Polonais, un palatin, attache le sort de sa noble fille à l'or pur de sa bonne cause. Et moi seule, je le rejetterais? moi, sa mère! et moi seule, je ne me laisserais pas entraîner à cet élan de joie qui saisit et transporte tous les cœurs, qui ébranle l'univers entier? C'est mon fils; je le crois, je veux le croire; j'accepte, avec une vive confiance, la délivrance que le ciel m'envoie.

C'est lui, il vient avec une forte armée, me délivrer et venger ma honte! entendez les clairons, entendez les trompettes guerrières. Peuples du midi et de l'aurore, sortez de vos forêts, de vos steppes éternelles; accourez, revêtus d'habillemens variés, parlant des langages divers; que le cheval,

que la renne, que le chameau vous amènent ici. Précipitez-vous, innombrables comme les vagues de la mer, et pressez-vous autour des bannières de votre roi.

Eh pourquoi, lorsque mes sentimens sontinfinis, suis-je ici retenue, enchaînée, contrainte? O toi, soleil éternel qui tournes autour du globe de la terre, charge-toi de mes voeux! Et toi, souffle de l'air, que rien n'arrête dans ta course immense et rapide, porte-lui mes souhaits. Je n'ai rien que mes prières et mes supplications; elles s'élèvent brûlantes du fond de mon âme; et je dirige leur vol vers les sommets célestes, comme une armée que j'enverrais à ton secours.

SCÈNE II.

Une hauteur environnée d'arbres. Une perspective vaste et riante s'étend au loin; une belle rivière traverse la contrée, dont l'aspect est animé par des blés encore verts. On voit briller çà et là les clochers de quelques villes. Derrière le théâtre, on entend un bruit de tambours et de trompettes.

ODOWALSKY et quelques OFFICIERS s'avancent; et peu après DÉMÉTRIUS.

ODOWALSKY.

Que l'armée s'arrête là-bas dans la forêt, pendant que nous allons examiner la vue qui s'offre de cette hauteur.

(Quelques officiers s'en vont, Démétrius arrive.)

DÉMÉTRIUS, *reculant de surprise.*

Ah, quel aspect !

ODOWALSKY.

Seigneur, tu vois ton empire se déployer devant toi... Voici le territoire de la Russie.

RAZIN.

Ces poteaux portent déjà l'écusson de Moscovie : Ici finit la domination polonaise.

DÉMÉTRIUS.

Est-ce le Borysthène dont le cours tranquille coule devant nos yeux ?

ODOWALSKY.

C'est la Desna. Là, s'élèvent les tours de Tschernikow.

RAZIN.

Ces coupoles qui brillent à l'horizon, c'est la petite Novogorod.

DÉMÉTRIUS.

Quelle riante perspective ! quel aspect magnifique !

ODOWALSKY.

Le printemps étale toutes ses parures. Ces vastes champs de blé annoncent un sol fertile.

DÉMÉTRIUS.

L'œil se perd dans cette vue immense.

RAZIN.

Ce n'est encore qu'une bien petite partie du grand empire de Russie. Il s'étend, seigneur, bien loin par-delà les regards, vers l'orient, et ne connaît point d'autre limite vers le nord, que les forces vivi-

fiantes de la nature. . . . .

. . . .

ODOWALSKY.

Voyez, comme notre czar est devenu pensif.

DÉMÉTRIUS.

La paix règne encore sur cette belle contrée, et moi, traînant le terrible appareil de la guerre, je vais la ravager en ennemi.

ODOWALSKY.

Il faut écarter de telles pensées, seigneur.

DÉMÉTRIUS.

Tu penses comme un Polonais; mais moi, je suis fils de la Moscovie. Voilà le pays qui m'a donné la vie. Pardonne, sol chéri, terre sacrée; et vous, saintes limites que je touche, vous sur qui mon père a gravé ses aigles, pardonnez à votre fils de venir avec les armées ennemies de l'étranger, renverser le paisible sanctuaire de votre repos; je viens ici redemander mon héritage et le noble nom de mes pères qu'on m'a ravis. Ici régnèrent les Varangiens, mes aïeux : leur longue succession embrasse trente âges d'homme; je suis le dernier de leur race, arraché à la mort par la divine Providence. . . .

. . . .

. . . .

SCÈNE III.

Un village russe. — La place publique devant l'église. On entend le tocsin.

GLEB, ILIA et TIMOSKA se précipitent sur la scène : ils sont armés de haches.

GLEB, sortant de sa maison.

Où court la foule?

ILIA, sortant d'une autre maison.

Qui sonne le tocsin?

TIMOSKA.

Venez, voisins, venez tous, venez à l'assemblée!

Oleg et Igor avec beaucoup d'autres paysans, leurs femmes et leurs enfans; ils sont chargés de bagages.

GLEB.

Où allez-vous avec ces femmes et ces enfans?

IGOR.

Fuyez, fuyez; les Polonais sont entrés dans le pays; ils sont à Moromesk et tuent tout ce qu'ils rencontrent.

OLEG.

Fuyez, fuyez dans l'intérieur des terres, dans les villes fortes; nous avons mis le feu à nos cabanes, nous avons tous abandonné notre village, et nous fuyons à travers champ vers l'armée du czar.

TIMOSKA.

Voici encore une nouvelle troupe de fugitifs.

(Iwanska et Petruschka arrivent d'un autre côté avec une troupe de paysans armés.)

IWANSKA.

Vive le czar! le grand prince Démétrius!

GLEB.

Comment? qu'est-ce donc?

ILIA.

Que voulez-vous dire?

TIMOSKA.

Que dites-vous?

PETRUSCHKA.

Que ceux qui sont fidèles à la race de nos princes, me suivent!

TIMOSKA.

Qu'est-ce donc? voici tout un village qui fuit à travers les terres, pour échapper aux Polonais, et vous, vous voulez aller à leur rencontre? vous passez vers l'ennemi de votre pays?

PETRUSCHKA.

Quel ennemi? celui qui vient n'est pas un ennemi, c'est le légitime héritier du royaume, c'est l'ami de la patrie.

Le magistrat du village s'avance pour lire le manifeste de Démétrius. Hésitation des habitans du village entre les deux partis. Les paysannes se montrent les premières favorables à Démétrius, et donnent l'impulsion.

Le camp de Démétrius. Il a été battu dans la première rencontre; mais l'armée du czar Boris, bien que victorieuse, est mal disposée pour lui, et il ne peut poursuivre ses avantages. Démétrius, au désespoir, veut se tuer. Konla et Odowalsky ont de la peine à l'en empêcher. Insolence des cosaques envers Démétrius.

Le camp du czar Boris. Il est absent, ce qui fait tort à sa cause; car il est craint et point aimé. Son armée est forte, mais peu sûre. Les chefs sont désunis; et, par différens motifs, plusieurs penchent du côté de Démétrius. Un d'entre eux, Soltikow, se déclare ouvertement pour lui. Sa défection a des suites importantes. Une grande partie de l'armée passe à Démétrius.

Boris à Moscou. Il se montre encore comme un souverain absolu, entouré de serviteurs fidèles; mais il est déjà aigri par les mauvaises nouvelles. La crainte d'un soulèvement à Moscou l'empêche de se rendre à son armée. Il éprouverait aussi quelque honte que le czar en personne allât combattre contre un imposteur. Scène entre lui et l'archevêque.

De mauvaises nouvelles arrivent de tous côtés, et le danger devient de plus en plus pressant pour Boris. On vient lui apprendre que les habitans des campagnes et les villes des provinces abandonnent sa cause, que son armée est inactive et mutinée, que Moscou s'émeut, que Démétrius avance. Romanow, qu'il a gravement offensé, arrive à Moscou. C'est un nouveau sujet d'inquiétude. Puis arrive la nouvelle que les boyards se rendent au camp de Démétrius, et que toute l'armée s'est rangée sous ses drapeaux.

Boris et Axinia. Le czar, comme père de famille, se montre sous un aspect intéressant, et dans sa conversation avec sa fille, il lui ouvre son âme.

Boris est parvenu au pouvoir par des crimes; mais il a accepté et rempli tous les devoirs d'un souverain; il est le père de son peuple et a fait beaucoup de bien à son pays. C'est seulement en ce qui touche sa personne qu'il est soupçonneux, vindicatif et cruel. Son esprit aussi-bien que

son rang l'élève fort au-dessus de tout ce qui l'entoure. La longue possession du plus grand pouvoir, l'habitude de dominer les hommes, les formes despotiques du gouvernement ont tellement nourri son orgueil, qu'il lui est impossible de survivre à sa grandeur. Il juge clairement de ce qui va lui arriver; mais il se montre encore czar, et rien ne l'abaisse, car il est résolu à mourir.

Il croit aux pressentimens, et dans sa disposition actuelle beaucoup de choses lui paraissent significatives, qu'autrefois il eût dédaignées. Une circonstance particulière, où il croit reconnaître la voix du destin, sera décisive pour lui.

Un peu avant sa mort son caractère change, il devient plus doux envers les mauvaises nouvelles, et rougit des transports de colère où les premières l'avaient jeté. Il se fait raconter les plus tristes détails et récompense le messager.

Aussitôt qu'il a appris les malheurs qui lui semblent décisifs, il se retire sans plus d'explication, d'un air calme et résigné. Il revient bientôt après, revêtu d'un vêtement de moine. Il éloigne sa fille de ses derniers momens. Elle trouvera dans un cloître un asile contre les outrages. Son fils Feodor, encore enfant, a sans doute moins de sujets de crainte. Il prend du poison, et se retire dans un appartement solitaire pour y mourir en repos.

Trouble général produit par la nouvelle de la mort du czar. Les boyards forment une diète, et se réunissent au Kremlin. Romanow (qui fut ensuite czar et tige de la maison actuellement régnante) s'avance à la tête d'une troupe armée, prête, sur le corps du czar, serment de fidélité à son fils Feodor, et contraint les boyards à imiter son exemple. La vengeance et l'ambition n'entrent point dans son âme; il se conforme seulement à la justice. Il aime Axinia sans espoir; et il est, sans le savoir, payé de retour.

Romanow se rend en hâte à l'armée pour la gagner au jeune czar. Tumulte à Moscou, excité par les partisans de Démétrius. Le peuple arrache les boyards de leurs demeures, se saisit de Feodor et d'Axinia, les retient prisonniers, et envoie des députés à Démétrius.

Démétrius est à Tula, au comble de la prospérité. L'armée est à lui. On lui apporte les clefs de beaucoup de villes. Moscou seule paraît encore résister. Démétrius se montre aimable et plein de douceur; il montre une noble émotion à la nouvelle de la mort de Boris; il pardonne aux auteurs d'un complot dirigé contre sa vie; il rougit des témoignages serviles du respect des Russes, et cherche à s'y dérober. Démétrius désire une entrevue avec sa mère; il envoie des messagers à Marina.

Parmi la foule des Russes qui, à Tula, se presse autour de Démétrius, paraît un homme qu'il reconnaît sur-le-champ. Il se réjouit hautement de le revoir. Il fait éloigner tout le monde, et, dès qu'il se trouve seul avec cet homme, il le remercie cordialement comme son sauveur et son bienfaiteur. Celui-ci laisse entendre que Démétrius lui a une grande obligation, et plus grande encore qu'il ne croit. Démétrius le presse de s'expliquer plus clairement, et le meurtrier du vrai Démétrius révèle la réalité des choses. N'ayant obtenu de Boris aucune récompense pour ce meurtre, et n'en attendant nulle autre que la mort pour châtiment, brûlant du désir de se venger, il rencontra un enfant dont la ressemblance avec le czar Iwan le frappa. Il mit à profit cette circonstance; il prit l'enfant, s'enfuit avec lui à Uglitz, le porta à un ecclésiastique à qui il sut faire agréer son plan, et lui remit le joyau que lui-même avait pris au jeune Démétrius assassiné. C'est par cet enfant, que jamais il n'a perdu de vue, et dont il a dans l'ombre suivi toutes les démarches, que sa vengeance est

maintenant accomplie : c'est l'instrument de sa haine, le faux Démétrius qui règne sur la Russie à la place de Boris.

Ce récit opère sur Démétrius un changement prodigieux. Son silence est terrible. Dans ce moment de rage et de désespoir, le meurtrier le pousse au dernier transport, en exigeant une récompense avec audace et insolence. Il le frappe et le tue.

Monologue de Démétrius. Combats intérieurs. Mais le sentiment de la nécessité l'emporte, et il se résout à soutenir son rôle de czar.

Les envoyés de la ville de Moscou se présentent et se jettent aux pieds de Démétrius. Il les reçoit d'un air sombre et menaçant. Parmi eux est le patriarche. Démétrius le dépouille de sa dignité, et condamne plusieurs Russes de distinction qui ont élevé des doutes sur sa légitimité.

Marfa et Olga attendent Démétrius sous une tente magnifique. Marfa parle de l'entrevue qu'elle va avoir avec plus de crainte et de doute que d'espérance, et tremble de ce moment qui semblait lui promettre tant de félicité. Olga tâche de la persuader ; mais elle-même est en méfiance. Pendant leur longue route, elles ont eu toutes les deux le temps de se rappeler toutes les circonstances ; les premiers transports ont fait place à un examen réfléchi : le sombre silence et l'aspect redoutable des gardes qui environnent la tente augmentent encore leurs doutes.

La trompette sonne. Marfa ne sait pas si elle doit aller au-devant de Démétrius. Maintenant le voilà devant elle ; ils sont seuls. Le peu d'espoir qui lui restait s'évanouit à son aspect. Quelque chose d'inconnu les sépare. La voix de la nature ne se fait pas entendre ; ils sont à jamais étrangers l'un à l'autre. Au premier instant ils essayent de s'approcher ;

Marfa fait un mouvement en arrière. Démétrius s'en aperçoit, et demeure un moment interdit. Silence expressif.

DÉMÉTRIUS.

Le cœur ne te parle-t-il point? Ne reconnaîs-tu point ton sang en moi?

(Marfa garde le silence.)

DÉMÉTRIUS.

La nature a un langage libre et sacré. Je ne veux ni le feindre ni le forcer. Si ton cœur t'eût parlé à ma vue, le mien t'aurait répondu; tu aurais trouvé en moi un fils pieux et plein d'amour : la nécessité se serait confondue avec le penchant, avec l'intimité, avec l'affection. Si cependant tu n'éprouves rien pour moi, comme mère, songe que tu es princesse, que tu es reine. Le destin te rend en moi un fils que tu n'espérais plus; accepte-le comme un don du ciel. Que je sois ou que je ne sois pas ton fils, ainsi que je le parais, je ne dérobe rien à ce fils, je n'enlève rien qu'à ton ennemi. J'ai vengé toi et ta race; je t'ai tirée du tombeau où tu avais été ensevelie vivante; je t'en ai délivrée pour te remettre sur le trône.... Tu comprends comment ton destin est lié au mien. Tu t'es relevée avec moi, tu succomberais avec moi... Les peuples ont les yeux sur nous.

Je hais la fourberie, et ce que je ne sens point, je ne cherche pas à le montrer; mais j'ai réellement pour toi un grand respect; et ce sentiment me fait fléchir le genou devant toi en toute sincérité.

(Jeu muet de Marfa qui laisse voir son agitation intérieure.)

DÉMÉTRIUS.

Résous-toi. Que ta libre volonté te dicte une conduite où la nature ne t'entraîne pas : je n'exige de toi ni hypocrisie, ni mensonge. Je demande des sentimens vrais... Ne te montre pas ma mère, soit.... Rejette l'idée du passé, saisis-toi de la pensée du présent. Ne suis-je pas ton fils? ne

bien ! je suis le czar. J'ai le pouvoir, j'ai le succès... Celui qui est dans le tombeau n'est que poussière ; il n'a plus de cœur pour t'aimer ; tu ne verras plus son sourire... Occupe-toi des vivans.

(Marfa fond en larmes.)

DÉMÉTRIUS.

Ah précieuses larmes ! qu'elles viennent à propos ! laisse-les couler ; et montre-toi ainsi au peuple.

(Sur un signe de Démétrius la tente s'ouvre, et les Russes rassemblés sont témoins de cette scène.)

Entrée de Démétrius à Moscou. Grande pompe, mais appareil guerrier. Ce sont les Polonais et les cosaques qui ouvrent la marche. Quelque chose de sombre et de terrible se mêle à la joie publique. La méfiance et le malheur semblent planer sur toute cette solennité.

Romanow, qui était arrivé trop tard à l'armée, est revenu pour secourir Feodor et Axinia. Tout est inutile : lui-même est mis en prison. Axinia s'échappe et se réfugie près de la czarine Marfa ; elle implore sa protection contre les Polonais. Démétrius la voit, et à son aspect est saisi de la plus vive et de la plus invincible passion. Axinia a horreur de lui.

Démétrius est czar. — Son pouvoir repose sur un appui redoutable, mais dont il n'est pas le maître. — Il est poussé par des passions étrangères. — La conscience qu'il a de son véritable sort excite une méfiance générale ; il n'a pas un ami, pas un serviteur fidèle. Les Polonais et les cosaques lui nuisent dans l'esprit du peuple par leur insolence. Son inquiétude le dépouille même de ce qui l'avait d'abord honoré, de sa popularité, de sa simplicité de manières, de son dégoût pour le cérémonial. Sans cesse il offense par mégarde les mœurs du pays. Il persécute les moines, parce qu'il a beaucoup souffert sous leur joug. Il n'est pas exempt des capri-

ces du despotisme, lorsque son orgueil est blessé. — Odowalsky continue à se rendre nécessaire; il écarte les Russes d'auprès de lui, et conserve son influence dominante.

Démétrius pense à manquer de foi à Marina. Il en parle à l'archevêque Job, qui, pour éloigner les Polonais, va au-devant de ses désirs, et tâche de lui donner une haute idée de la puissance d'un czar. . . . .

Marina arrive à Moscou avec une suite nombreuse. Entrevue avec Démétrius. Accueil froid et hypocrite des deux parts. Cependant elle sait mieux dissimuler. Elle presse son mariage. On fait des apprêts pour une fête splendide.

D'après l'ordre de Marina une coupe de poison est portée à Axinia. La mort lui semble douce; car elle craignait d'être contrainte à donner la main au czar.

Vive douleur de Démétrius. Il marche, d'un cœur déchiré, à l'autel avec Marina.

Après le mariage, Marina lui révèle qu'elle ne le regarde point comme le véritable Démétrius, et que jamais elle ne l'a tenu pour tel; puis elle le quitte froidement, le laissant dans une situation terrible.

Pendant ce temps-là Schinskoy, un des anciens capitaines du czar Boris, met à profit le mécontentement toujours croissant du peuple, et devient le chef d'une conspiration contre Démétrius. . . . .

Romanow, dans sa prison, est consolé par une miraculeuse apparition. L'ombre d'Axinia paraît devant lui, montre à ses yeux la belle perspective des temps à venir, lui ordonne d'attendre tranquillement que les destins se mûrissent, et de ne pas se souiller de sang. Romanow apprend qu'il sera appelé au trône. Bientôt après on vient l'engager à prendre part à la conjuration. Il s'y refuse.

———— ————

Soltikow se fait d'amers reproches d'avoir trahi sa patrie en faveur de Démétrius. Mais il ne veut pas être traître une seconde fois ; et il soutient par probité, bien que ce soit contre ses sentimens, le parti qu'il a embrassé. Le malheur étant consommé, il s'efforcera au moins de le réparer et d'affaiblir le pouvoir des Polonais. Il paie cette tentative de la vie ; mais il reçoit la mort comme une punition méritée de sa première faute, et le déclare ainsi en mourant à Démétrius lui-même.

Casimir, frère de Lodoïska, jeune Polonaise, que chez le waywode de Sendomir Démétrius avait aimée en secret et sans espoir, a, sur les instances de sa sœur, suivi l'armée, et s'est vaillamment conduit dans chaque combat. Au moment du plus grand danger, lorsque tous les autres partisans de Démétrius ne songent qu'à leur propre salut, Casimir seul lui reste fidèle et se sacrifie pour lui.

La conjuration éclate. La czarine Marfa et les chefs de la conspiration s'introduisent dans l'appartement de Démétrius. Sa dignité et son courage imposent un moment aux rebelles. Il avait presque réussi à les désarmer, en promettant de leur livrer les Polonais. Mais tout à coup Schinskoy se précipite avec une autre troupe furieuse. On exige une explication formelle de la czarine. Il faut qu'elle jure sur la croix que Démétrius est son fils. Il lui est impossible de témoigner contre sa conscienee avec une telle solennité. Elle se détourne en silence de Démétrius, et veut se retirer. Elle se tait, crie la foule furieuse ; elle le désavoue ! Meurs, imposteur. Et il tombe percé de coups aux pieds de Marfa.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

